This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

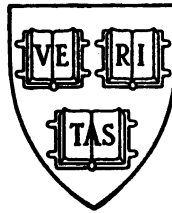
37582
6

WIDENER

HN PB9X W

Digitized by Google

3758 . 6 (42)



Harvard College Library

FROM

Mr. Edgar Scott

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇAIS.

42.

Digitized by Google

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

Digitized by Google

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRECEDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN PROSE. — TOME IV.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1822.

Digitized by Google

37582.6.(42)

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
AUG 1 1952

Digitized by Google

L'ÉCOSSAISE,

OU

LE CAFÉ,

COMÉDIE EN CINQ ACTES;

PAR VOLTAIRE,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Français, le 26 juillet 1760.

Digitized by Google

AVIS

DE L'ÉDITEUR.

Le texte de l'*Écossaise*, tel qu'il se trouve ici, est le seul conforme à la représentation, étant dégagé d'une multitude de traits dont Voltaire avait d'abord surchargé sa pièce, et qui, bien que pouvant passer à la lecture, étaient trop opposés aux convenances de la scène pour mériter d'être conservés. Le défaut de ce grand écrivain, lorsqu'il traitait le genre comique et qui l'a toujours empêché d'y réussir aussi bien que dans les autres genres de littérature, était d'outrer la plaisanterie et le caractère; de viser trop à la satire, et de ne pas s'attacher assez à la simplicité qu'exige le dialogue; en un mot dans toutes ses comédies il se laisse trop aller à l'épigramme.

Cependant l'observation des mœurs et la connaissance des hommes, qu'exige la comédie, n'étaient point aussi étrangères à Voltaire qu'on a bien voulu le dire : il est à croire qu'il eût obtenu de grands succès dans la même carrière que les Molière et les Regnard, s'il avait voulu s'y livrer, et c'est peut-être plutôt par

Digitized by Google

dédain que par impuissance qu'il ne s'y est point illustré.

L'*Écossaise* et *Nanine*, au surplus, ne sont pas des pièces indifférentes, et elles suffisent sans doute pour assurer une place au second rang des auteurs comiques, à celui qui en occupe une si belle au premier rang des auteurs tragiques. Je crois qu'elles valent pour le moins *Turcaret* et la *Coquette corrigée* qu'on joue encore si souvent devant des spectateurs qui n'y comprennent plus rien.

Outre l'excellent comique, on y trouve du pathétique et du sentiment. Voltaire en cela imita peut-être Lachaussée, et tous les deux, par cette innovation provoquèrent l'introduction du drame parmi nous.

Nous nous empressons de réparer ici l'oubli des éditeurs du premier Répertoire, qui auraient dû comprendre dans leur théâtre du second ordre, la seule comédie en prose que Voltaire ait faite, qui se joue aujourd'hui en province, et qui pourrait bien être reprise un jour dans la capitale.

—

Digitized by Google

PERSONNAGES.

LE LORD MONROSE, écossais, père de Lindane.
LE LORD, MURRAI, amant de Lindane.
FABRICE, tenant un café avec des appartemens.
FREEPORT, (qu'on prononce FRIPORT) gros négociant de Londres.
WASP, écrivain de feuilles périodiques.
QUATRE ANGLAIS, qui viennent au café.
UN MESSAGER D'ÉTAT.
ANDRÉ, laquais du lord Murrai.
LADI ALTON. (On prononce LÉDI.)
LINDANE, écossaise.
POLLY, suivante de Lindane
DOMESTIQUES du lord Monrose.
JACQ, valet du lord Monrose.
GARÇONS DU CAFÉ.

La scène est à Londres, et le théâtre représente tantôt une salle commune du café, et tantôt l'appartement de Lindane.

Digitized by Google

L'ÉCOSSAISE,

OU

LE CAFÉ,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied, des appartemens, dans le café.

SCÈNE I.

WASP, dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.

Que de nouvelles affligeantes! des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucune sur moi! Des places à des gens de lettres! et à moi rien! Encore, encore, et à moi rien! (*Il jette la gazette et se promène.*) Cependant je rends service à l'État; j'écris plus de feuilles que personne; je fais enchérir le papier....

Digitized by Google

et à moi rien ! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal ; si je peux parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué des sots, j'ai dénigré les talens ; à peine y a-t-il là de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

SCÈNE II.

WASP, FABRICE.

WASP, au maître du café.

Bonjour, M. Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

M. Wasp, M. Wasp, vous vous faites bien des ennemis.

WASP.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon ame, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez ; j'ai quelque amitié pour vous ; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, M. Wasp ?

Digitized by Google

WASP.

C'est que j'ai du mérite, M. Fabrice.

FABRICE.

Cela peut-être; mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit. On prétend que vous êtes un ignorant; cela ne me fait rien; mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche; car je suis bonhomme.

WASP.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes: mais j'aime toutes les femmes, M. Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh! pardi, M. Wasp, cette jeune personne-là n'est guère faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

WASP.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, mon cher M. Fabrice?

FABRICE.

Oh! non; elle a quelque chose de si noble

Digitized by Google

dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu...

WASP.

Ah! ah! ah! ah! sa vertu!...

FABRICE.

Oui ; qu'avez-vous à rire? Est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Ah! ah! voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

WASP.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE III.

WASP, FABRICE, LE LORD MONROSE.

MONROSE.

Vous êtes M. Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, Monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette

Digitized by Google

ville. (*A part.*) O ciel! daigne m'y protéger... Infortuné que je suis!... (*Haut.*) On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, Monsieur, toutes les commodités de la vie, appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne très-belle et très-vertueuse.

WASP, à lui-même.

Eh! oui, très-vertueuse, eh! eh!

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi: qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude... (*A part.*) Que de peines!... (*Haut.*) Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

Digitized by Google

FABRICE.

Monsieur... Eh! tenez, voilà M. Wasp qui peut vous en dire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus; et il est très-utile aux étrangers.

MONROSE, en se promenant.

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

WASP, MONROSE.

WASP, à part.

Voici un nouveau débarqué; c'est un grand seigneur, sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. (*Haut.*) Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point Milord; c'est être un sot que de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire que de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Quel est votre emploi dans la maison?

Digitized by Google

WASP.

Je ne suis point de la maison, Monsieur; je passe ma vie au café, j'y compose des brochures, des feuilles: je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

WASP.

Monsieur, *c'est un très-bon métier.*

MONROSE.

Je fais peu de cas de vos talens: si tout le monde pensait comme moi, vos pareils auraient peu d'emploi.

WASP, à part.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

Digitized by Google

SCÈNE V.

WASP, se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café. MONROSE, avancé sur le bord du théâtre et assis.

MONROSE, à lui-même.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses? Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Écosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière : une fille me reste, errante comme moi, misérable, et peut-être déshonorée. Ah! barbare Murrai!

UN de ceux qui sont entrés dans le café, frappant sur l'épaule de Wasp, qui écrit.

Eh bien! tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien applaudi; c'est un jeune homme de mérite, et sans fortune, que la nation doit encourager.

UN SECOND.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle. Les affaires publiques me désespèrent; toutes les denrées sont à bon marché; on nage dans une abondance pernicieuse, je suis perdu, je suis ruiné.

Digitized by Google

WASP, écrivant.

Cela n'est pas vrai, la pièce ne vaut rien, l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi.

UN TROISIÈME.

La vérité est que la philosophie est bien dangereuse.

MONROSE, toujours sur le devant du théâtre.

Tu es mort, cruel Murrai, indigne ennemi; mais ton fils me reste. Que ne puis-je au moins, avant que de périr, punir, par le sang de ce fils, toutes les barbaries du père!

UN QUATRIÈME.

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

WASP.

Le mauvais goût gagne; elle est détestable.

LE QUATRIÈME.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE TROISIÈME.

Et, moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

WASP.

Il faut siffler toute pièce qui réussit.

Digitized by Google

LE PREMIER.

Va, si rien ne réussissait, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire.

(Ils parlent tous quatre ensemble.)

Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE TROISIÈME.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE QUATRIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque.

WASP.

Le quatrième et le cinquième acte sont pitoyables.

MONROSE, se retournant.

Quel sabbat!

LE SECOND.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE QUATRIÈME.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours, et en tout pays,

Digitized by Google

dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à-la-fois! Quelle rage de parler, avec la certitude de n'être point entendu!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, FABRICE.

FABRICE, arrivant avec une serviette.

MESSIEURS, on a servi: surtout, ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi.

(Les interlocuteurs sortent. Wasp reste à sa table, où il écrit.)

SCÈNE VII.

WASP, FABRICE, MONROSE.

FABRICE, à Monrose.

MONSIEUR veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? Non, mon ami, faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*Il tire Fabrice à part.*) Écoutez un mot. Milord Falbrige est-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

Digitized by Google

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois!

FABRICE.

Il me fesait cet honneur, avant son voyage d'Espagne.

MONROSE.

Cela suffit : bonjour.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

WASP, FABRICE.

FABRICE, à lui-même.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(Il frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

SCÈNE IX.

WASP, FABRICE, Mlle POLLY.

FABRICE.

Mademoiselle Polly, Mademoiselle Polly?

POLLY.

Eh bien! qu'y a-t-il, notre cher hôte?

Digitized by Google

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas! je n'ose, car ma maîtresse ne mange point; comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne peux être gaie, quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

(Il sort.)

WASP, se levant de sa table.

Je vous suis, M. Fabrice.

SCÈNE X.

WASP, POLLY.

WASP.

Ma chère Polly, vous ne voulez donc jamais m'introduire chez votre maîtresse? Vous rebutez toutes mes prières.

Digitized by Google

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte !

WASP.

Et de quelle sorte est-elle donc ?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

WASP.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez ?

POLLY.

Assurément non.

WASP.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne ?

POLLY.

Pour trois raisons ; c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux et méchant.

WASP.

C'est bien à ta maîtresse, qui languit ici dans la pauvreté, à me dédaigner.

POLLY.

Ma maîtresse pauvre ! qui vous a dit cela, langue de vipère ? Ma maîtresse est très-ri-

Digitized by Google

che : si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle haît le faste; elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime; et vous êtes un impertinent.

WASP.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite; nous savons sa naissance; nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc? Que connaissez-vous? Que voulez-vous dire?

WASP.

J'ai partout des correspondances, moi.

POLLY, à part.

O ciel! cet homme peut nous perdre. (*Haut.*) M. Wasp, mon cher M. Wasp, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

WASP.

Ah! ah! j'ai donc deviné; il y a donc quelque chose, et je suis à présent le cher M. Wasp! Ah! çà, je ne dirai rien; mais il faut..

POLLY.

Quoi?

WASP.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc! cela n'est pas possible.

Digitized by Google

WASP.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

(Elle va au fond du café.)

WASP, à lui-même.

Elles sont très à leur aise ; de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien ; c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes... Ah ! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Wasp !

(Il sort.)

SCÈNE XI.

POLLY, LINDANE, sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples.

LINDANE.

Ah ! ma pauvre Polly ; tu étais avec ce vilain homme de Wasp : il me donne toujours de l'inquiétude : on dit que c'est un esprit de travers, et un homme dangereux, dont la

Digitized by Google

langue, la plume et les démarches sont également méchantes; qu'il cherche à s'insinuer par tout pour faire le mal, s'il n'y en a point, et pour l'augmenter, s'il s'en trouve. Je serais sortie de cette maison, qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais...

LINDANE.

Il veut me voir! et milord Murrai n'est point venu! il n'est point venu depuis deux jours!

POLLY.

Non, Madame; mais, parce que Milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais?

LINDANE.

Ah! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, à lui, et à tout le monde. Ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas! ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant. Pour vous, ce n'est pas de même; la grandeur d'ame vous soutient : il semble que vous vous plaisiez à

Digitized by Google

combattre la mauvaise fortune; vous n'en êtes que plus belle; mais moi, je maigris à vue d'œil; depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance. Je supporte ma pauvreté; mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse: n'ayons d'obligation à personne; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*Elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent: tu m'as aidée: il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, Madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence, que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler ?

LINDANE.

Hélas! milord Murrai n'est point venu! lui que je devrais haïr, lui, le fils de celui qui a fait tous nos malheurs. Ah! le nom de Murrai nous sera toujours funeste. S'il vient, comme

Digitized by Google

il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Wasp se vante d'en avoir quelque connaissance ?

LINDANE.

Eh ! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine ? Il ne sait rien, personne ne m'écrit, je suis dans ma chambre comme dans un tombeau : mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi seulement qu'il devine jamais le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite : il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Écosse. Je serais déja partie de Londres, pour le chercher et pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Winsdor ; j'attends son retour. Je t'ai ouvert mon cœur, songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je ? Je ne sors jamais

Digitized by Google

d'auprès de vous ; et puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui !

LINDANE.

Il est indifférent, Polly : mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés : et, si les hommes sont compâtissans avec les femmes, ils en abusent ; ils veulent se faire un droit de notre misère, et je veux rendre cette misère respectable. Mais, hélas ! milord Murrai ne viendra point ?

SCÈNE XII.

POLLY, FABRICE, avec une serviette, LINDANE.

FABRICE.

Pardonnez, Madame, Mademoiselle ; je ne sais comment vous nommer ni comment vous parler : vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés : je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que vos attentions me pénètrent le cœur ; que voulez-vous de moi ?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous vou-

Digitized by Google

lussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste. Entre nous, pardonnez; il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment! quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Écoutez; je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple, mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour. — Ma chère Dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi! me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!

Digitized by Google

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît un galant homme. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour : daignez permettre qu'elle mange avec vous, pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins...

LINDANE.

Je vous rends grâce avec sensibilité; mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh ! je n'y tiens pas ; vous n'avez besoin de rien, et vous manquez de tout.

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement?

FABRICE.

Pardon !

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE, à Polly.

Va, ma pauvre Polly; il y a un bon dîner

Digitized by Google

tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maitresse, je t'en avertis. (*A lui-même, à part.*) Cette femme-là est incompréhensible. (*Regardant vers la coulisse.*) Mais, qui est donc cette autre Dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme? Elle a l'air bien furibond. Allons la recevoir.

(Il sort.)

SCÈNE XIII.

POLLY, LINDANE.

POLLY.

Ah! ma chère maîtresse, c'est miladi Alton, celle qui voulait épouser Milord; je l'ai vue une fois rôder près d'ici: c'est elle.

LINDANE.

Milord ne vient point; c'en est fait, je suis perdue! pourquoi me suis-je obstinée à vivre?

(Elle rentre dans son appartement.)

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

FABRICE, LADI ALTON.

LADI ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, monsieur le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien! Madame, revenez à vous.

LADI ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour : vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, Madame? Quand Milord y est venu, il n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente, sa suivante présente. Vous pouvez mépriser mon état, mais vous devez estimer ma probité; et quant

Digitized by Google

à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

LADI ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE, à part.

Oh! quelle femme! quelle femme! (*Il sort.*)

LADI ALTON, elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.

Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II.

LADI ALTON, LINDANE.

LINDANE.

Eh! qui peut frapper ainsi? Et que vois-je?

LADI ALTON.

Répondez-moi : Milord Murrai n'est-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, Madame? Et de quel droit venez-vous m'interroger? Suis-je une criminelle? Êtes-vous mon juge?

LADI ALTON.

Je suis votre partie : si Milord vient encore

Digitized by Google

vous voir, si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

LADI ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien! Madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

LADI ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites. (*Elle en donne une à Lindane.*)

LINDANE, après avoir lu bas.

Qu'ai-je vu, malheureuse!... Madame...

LADI ALTON.

Eh bien!...

LINDANE.

Digitized by Google

LADI ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse. (*Elle lui arrache la lettre.*) Sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux ; que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, Madame ; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie ; vous n'aurez pas de peine. C'en est fait ; allons cacher la dernière de mes douleurs. (*Elle rentre chez elle.*)

SCÈNE III.

LADI ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*Elle appelle.*) Gazetier littéraire !

SCÈNE IV.

WASP, LADI ALTON.

LADI ALTON.

Approchez. M'avez-vous servie ? avez-vous employé vos correspondances ? m'avez-vous obéi ? avez-vous enfin découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie ?

Digitized by Google

WASP.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur; je sais qu'elle est écossaise et qu'elle se cache.

LADI ALTON.

Voilà de belles nouvelles!

WASP.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

LADI ALTON.

Eh! en quoi m'as-tu donc servie?

WASP.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose; et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

LADI ALTON.

Comment, pédant! une hypothèse!

WASP.

Oui, j'ai supposé qu'elle est mal intentionnée contre le gouvernement.

LADI ALTON.

Ce n'est point supposer: rien n'est plus vrai; elle est très-mal intentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

Digitized by Google

WASP.

Vous voyez bien que, dans un tems de trouble, une écossaise qui se cache est une ennemie de l'Etat.

LADI ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose fût.

WASP.

Je ne le parierais pas; mais j'en jurerais.

LADI ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer?

WASP.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet-de-chambre d'un premier commis du ministre : je pourrais même parler aux laquais de Milord votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de mal intentionné, l'a envoyée à Londres comme mal intentionnée. Je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale en prison, pour ses mauvaises intentions.

LADI ALTON.

Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule; je n'aime ni les demi-vengeances, ni les demi-

Digitized by Google

fripons; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison une écossaise qui se cache dans un tems où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'État. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé; je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

WASP.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle. Qu'est-ce, après tout, que la vérité? La conformité à nos idées: or, ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi, il n'y a point proprement de mensonge.

LADI ALTON.

Tu me parais subtil. Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

Digitized by Google

SCÈNE V.

FABRICE, dans le fond, LADI ALTON.

LADI ALTON.

Voila, je l'avoue, le plus méchant homme qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, et lui par instinct de bassesse; il me ferait, je crois, haïr la vengeance. Je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale : elle a, dans son état humble, une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*A Fabrice qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître, fesons la paix; vous êtes un honnête homme, vous.

FABRICE.

Vous venez d'entretenir monsieur Wasp : il vous aura peut-être prévenue contre Lindane; mais ne vous en rapportez pas à lui, Madame; bien des gens m'ont assuré qu'il est aussi méchant qu'elle est vertueuse et aimable.

LADI ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

FREEPORT, vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau; **FABRICE.**

FABRICE.

Ah! Dieu soit béni, vous voilà de retour, monsieur Freeport; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque?

FREEPORT.

Fort bien, monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*Au garçon du café.*) Eh! du chocolat; les papiers publics. On a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous des feuilles de Wasp?

FREEPORT.

Non; que m'importe ce fatras? Je me soucie bien qu'une araignée, dans le coin d'un mur, marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches! donnez les gazettes ordinaires. Écoutez: qu'y a-t-il de nouveau dans l'État?

FABRICE.

Rien pour le présent.

Digitized by Google

FREEPORT.

Tant mieux; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami? Avez-vous beaucoup de monde chez vous? Qui logez-vous à présent?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison: les hommes ne sont pas bons à grand'chose: fripons ou sots: voilà pour les trois quarts; l'autre quart se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui; il y a quatre mois qu'elle est chez moi, et qu'elle n'est pas sortie de son appartement: elle s'appelle Lindane; mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

Digitized by Google

FREEPORT.

Il faut qu'elle soit une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh ! elle est bien plus qu'honnête ; elle est belle et vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh ! point ; sa fierté est encore une vertu de plus ; elle consiste à se priver du nécessaire, et à ne vouloir pas qu'on le sache : elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes ; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer ; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours ; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte ; quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse et de vertu : elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

Digitized by Google

FREEPORT.

Vous êtes bien tendre ! je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne, mais j'estime. — Écoutez; comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là, elle m'amusera.

FABRICE.

Oh ! elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un milord qui venait quelquefois chez elle; mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme fût présente: depuis quelque tems il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime les personnes de cette humeur; je hais la cohue aussi bien qu'elle : qu'on me la fasse venir; où est son appartement?

FABRICE.

Le voici de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse : où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les ga-

Digitized by Google

zettes. (*Il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de tems à perdre, mes affaires m'appellent à deux heures.

(Il pousse la porte et entre.)

SCÈNE VII.

(Le théâtre représente l'appartement de Lindane.)

POLLY, LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

(Freeport, dehors frappe trois coups.)

LINDANE, effrayée, se levant.

Eh! mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas? (*A Freeport qui est entré avec Fabrice.*) Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*A Fabrice*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, Monsieur, si Madame le permet.

(Freeport s'assied près d'une table, et lit la gazette, et jette un coup-d'œil sur Lindane et Polly; il ôte son chapeau et le remet.)

POLLY, à part.

Cet homme paraît familier!

(Un garçon apporte du chocolat. Fabrice et le garçon

Digitized by Google

sortent. Freeport prend du chocolat sans en offrir ; il parle et boit par reprises.)

FREEPORT, à Lindane.

Eh bien ! pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis ?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être; c'est que je suis très-étonnée; c'est que je ne reçois point de visite d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très-connu ; je m'appelle, Freeport loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres ; je vais lire les gazettes : travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi... ou sans moi... comme vous voudrez.

POLLY, à part.

Voilà un étrange original !

LINDANE.

O ciel ! quelle visite je reçois ! et Milord ne

Digitized by Google

vient point! Cet homme bizarre m'assassine, je ne pourrai m'en défaire. Comment monsieur Fabrice a-t-il pu souffrir cela? Il faut bien s'asseoir.

(Elle s'assied, et travaille à son ouvrage. Polly s'assied, et travaille aussi.)

FREEPORT.

Écoutez, je ne suis pas complimenteur, moi. On m'a dit de vous le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme: vous êtes pauvre et vertueuse; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, Monsieur?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue: il vous a trompé, Monsieur, non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir; mais sur la pauvreté, dont il me soupçonne.. Qui n'a besoin de rien, n'est jamais pauvre.

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière: je sais mieux

Digitized by Google

que vous, que vous manquez de tout, et quelque fois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous, vous : est-ce que vous êtes fière aussi ?

POLLY, à part.

Oh ! l'original ! l'original !

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi (*et ce doit être celle de tout bon chrétien*), de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes (*Lindane fait un mouvement.*) oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée : point de remerciement, point de reconnaissance ; gardez la bourse et le secret. (*Il jette une grosse bourse sur la table.*)

POLLY.

Ma foi, ceci est bien plus original encore.

LINDANE, se levant et se détournant.

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas ! que

Digitized by Google

tout ce qui m'arrive m'humilie! quelle géné— rosité! mais quel outrage!

FREEPORT, continuant à lire les gazettes, et à prendre son chocolat.

L'impertinent gazetier! le plat animal! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique? *Le roi est venu en haute personne.* Eh! malotru! qu'importe que sa personne soit haute ou petite? Dis le fait tout rondement.

LINDANE, s'approchant de lui.

Monsieur...

FREEPORT.

Hem?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez: il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé; mais la mienne ne peut en profiter: recevez mon admiration; c'est tout ce que je puis.

Digitized by Google

POLLY, à Lindane.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! Madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde ?

FREEPORT, à Polly.

Et que veux-tu dire, toi ? En quoi suis-je bizarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, Madame, prenez pour moi, je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. (1) Monsieur, il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la dernière misère, et sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez su malgré elle, obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

---

(1) Lindane, Polly, Freeport.

Digitized by Google

POLLY.

Et vous, vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait Milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir aucun besoin de secours, et j'en accepterais d'un autre, d'un inconnu!

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refuser. Milord ne dira rien; car nous ne le voyons plus.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point; congédie-le honnêtement. Dis-lui que quand une fille accepte d'un homme de tels présens, sa vertu est toujours soupçonnée.

Digitized by Google

FREEPORT, toujours prenant son chocolat et lisant.

Hem! que dit-elle là?

POLLY, s'approchant de lui.

Monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes; elle parle de soupçons; elle dit qu'une fille...

FREEPORT.

Ah! ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY, fesant la révérence.

Oui, Monsieur, et moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille...?

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter l'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit. Pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête, quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, Mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime; oui, ce méchant homme de Wasp le dirait, je serais perdue.

Digitized by Google

POLLY, allant vers Freeport.

Monsieur, elle craint qu'on ne dise que vous l'aimez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? Je ne la connais pas. Rassurez-vous, Mademoiselle, je ne vous aime point du tout. (1) Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure; comme vous vous aviserez je m'aviserai. Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais. Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*Il tire sa montre.*) Mon tems se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, Monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance; mais surtout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle!

LINDANE.

Fabrice! M. Fabrice! à mon secours, venez.

---

(1) Polly, Lindane, Freeport.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

POLLY, LINDANE, FABRICE, FREEPORT.

FABRICE, arrivant en hâte.

Quoi donc, Madame?

LINDANE, lui donnant la bourse.

Tenez, prenez cette bourse que Monsieur a laissée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE, prenant la bourse.

Ah! M. Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que Mademoiselle vous trompe; et qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah! M. Fabrice! est-ce vous qui me trahissez?

FABRICE, à Lindane.

Je vais vous obéir puisque vous le voulez. (*Bas à M. Freeport.*) Tenez, M. Freeport, je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne, son état et sa vertu me pénètrent l'ame.

Digitized by Google

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. (*Le prenant à part.*) Écoutez... Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu, Mademoiselle.

SCÈNE IX.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, Madame : le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu, dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; Milord ne m'aime plus, il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale; il l'aime encore sans doute; c'en est fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(Elle écrit.)

POLLY, à part, à elle-même.

Elle paraît désespérée : hélas! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le

Digitized by Google

mien : une suivante a toujours des ressources ; mais une personne comme elle est obligée de supporter ses malheurs pour se faire respecter.

LINDANE, ayant plié sa lettre.

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui : mes dernières volontés le toucheront. Va, (*Elle l'embrasse.*) sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même, n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah ! mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? (*Après avoir lu.*) Quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*Elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec Milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

Digitized by Google

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu sans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille?

POLLY.

Quoi! Madame; ce fut donc le père de Milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire, et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murrai; la fortune qui me poursuit me l'a fait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je? Vous pâlissez; vos yeux s'obscurcissent...., A l'aide! monsieur Fabrice, à l'aide, ma maîtresse s'évanouit.

Digitized by Google

SCÈNE X.

FABRICE, LINDANE, POLLY.

FABRICE.

Au secours ! que tout le monde descende, ma femme, ma servante, monsieur le gentilhomme de là haut, tout le monde...

(Il aide Polly à conduire Lindane dans sa chambre.)

SCÈNE XI.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle Demoiselle dont je vous ai parlé, qui s'évanouissait ; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ah! tant mieux, vous m'avez effrayé. Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût, que de voir

Digitized by Google

cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a beaucoup de filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi ! elle est d'Écosse ?

FABRICE.

Oui, Monsieur ; je ne le sais que d'aujourd'hui ; c'est notre feseur de feuilles qui me l'a dit ; car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom, son nom ?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane. Je vais savoir en quel état elle est à present.

SCÈNE XII.

MONROSE.

LINDANE..... Je ne connais point ce nom-là (*Il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie ? O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource ! Que de coups de poi-

Digitized by Google

gnard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter, dans l'affreux chemin du monde, ce fardeau détestable de la vie!

FIN DU SECOND ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

LADI ALTON, seule.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici; il y viendra sans doute. Wasp avait raison ; une Écossaise cachée ici dans un tems de trouble ! elle conspire contre l'État; ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire : c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Elle sera enlevée, l'ordre est donné.

SCÈNE II.

ANDRÉ, LADI ALTON.

LADI ALTON, à elle-même.

Voici André, le laquais de Milord; je serai instruite de tout mon malheur. (*Haut.*) André, vous apportez ici une lettre de Milord, n'est-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Digitized by Google

LADI ALTON.

Elle est pour moi.

ANDRÉ

Non, Madame, je vous jure.

LADI ALTON.

Comment? Ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

LADI ALTON.

Eh bien! ne m'aimait-il pas à la folie, quand il m'écrivait?

ANDRÉ.

Oh! que non, Madame; il vous aimait si tranquillement! mais ici ce n'est pas de même; il ne dort ni ne mange; il court jour et nuit; il ne parle que de sa chère Lindane; cela est tout différent, vous dis-je.

LADI ALTON, à part.

Le perfide, le méchant homme! (*Haut.*) N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi; n'est-elle pas sans dessus?

ANDRÉ.

Oui, Madame.

Digitized by Google

LADI ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées, n'étaient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

LADI ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi; et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah! oui, Madame, vous m'y faites penser; vous avez raison, la lettre est pour vous, je l'avais oublié... Mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

LADI ALTON.

Laissez-moi faire.

ANDRÉ, à part.

Quel mal, après tout, de donner à une femme, une lettre écrite pour une autre? Il n'y a rien de perdu, toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres: ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi!

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

LADI, ALTON, seule, ouvre la lettre.

LISONS : *Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane* (il ne m'en a jamais tant écrit), *il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds; mais c'est pour vous servir. Je sais qui vous êtes et ce que je vous dois : je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent : comptez sur moi, comme sur l'amant le plus fidèle, et sur un homme digne peut-être de vous servir.*

(Après avoir lu.)

Il n'en faut pas douter, c'est une conspiration. Ses amis agissent; ah! j'ai agi aussi moi : et si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE IV.

LADI ALTON, POLLY.

LADI ALTON, à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.

MADEMOISELLE, allez dire tout-à-l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle; qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des

Digitized by Google

choses très-agréables à lui dire, qu'il s'agit de son bonheur (*Avec emportement.*), et qu'il faut qu'elle vienne tout-à-l'heure : entendez-vous ? qu'elle ne craigne point, vous dis-je.

POLLY.

Oh ! Madame, nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

(Elle rentre chez Lindane.)

SCÈNE V.

LADI ALTON.

Nous verrons si je ne viens pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

SCÈNE VI.

LADI ALTON, LINDANE, POLLY.

LINDANE, arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.

Que voulez-vous, Madame ? Venez-vous insulter encore à ma douleur ?

LADI ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse ; je

Digitized by Google

sais que vous n'avez rien ; je suis riche ; je suis grande dame ; je vous offre un de mes châteaux, sur les frontières d'Écosse, avec les terres qui en dépendent ; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez ; mais il faut, dans l'instant, que vous abandonniez Milord pour jamais, et qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANÉ.

Hélas! Madame, c'est lui qui m'abandonne ; ne soyez point jalouse d'une infortunée. Vous m'offrez en vain une retraite ; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

LADI ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire !

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage ; mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre ; mon cœur vaut peut-être mieux ; et quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(Elle sort avec Polly.)

Digitized by Google

SCÈNE VII.

LADI ALTON.

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité; mais, enfin, elle m'y a forcée.

SCÈNE VIII.

FREEPORT, FABRICE, MONROSE, LADI ALTON.

LADI ALTON, à Fabrice.

Adieu, monsieur Fabrice; vous me voyez ici souvent, c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, Madame, nous souhaiterions...

LADI ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y reverrez encore, vous dis-je.

FABRICE, à part.

Tant pis.

(Ladi Alton, en sortant, rencontre Freeport qui la regarde attentivement, le chapeau sur la tête : elle le fixe avec fierté et sort: Freeport la suit des yeux.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

FREEPORT, FABRICE, MONROSE.

FABRICE.

A qui en a-t-elle donc ? quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente !

FREEPORT.

Oui ; à propos, vous m'y faites songer : elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue ; il en aurait été touché.

MONROSE.

Ah ! j'ai bien d'autres affaires en tête. (*A part.*) Malheureux que je suis !

FREEPORT.

Je passe mon tems à la bourse ou à la Jamaïque : cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous m'y faites songer, vous dis-je. Beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie un de ces jours encore une fois. C'est dommage qu'elle soit si fière.

Digitized by Google

(1) MONROSE, à Freeport.

Mon hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi ? non : n'en auriez-vous pas fait autant à ma place ?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh ! bien, que trouvez-vous donc là d'admirable ? (*Il prend les gazettes.*) Ah ! ah ! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom, hom ; le lord Falbrige mort.

MONROSE, s'avançant.

Falbrige mort ! le seul ami qui me restait sur la terre ! le seul dont j'attendais quelque appui ! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter.

FREEPORT.

Il était votre ami ? J'en suis fâché. (*Il lit.*) *D'Édimbourg, le 14 Avril..... On cherche*

---

(1) Freeport, Monrose, Fabrice allant et venant dans le café.

Digitized by Google

partout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête.

MONROSE, à part.

Juste ciel ! qu'entends-je ? (*Haut.*) Hem, que dites-vous ? Milord Monrose condamné à...

FREEPORT.

Oui, parbleu, le lord Monrose : lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE, ayant lu, dit froidement.

Oui, cela est vrai. (*A part.*) Il faut sortir d'ici. Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*A son valet Jacq.*) Eh ! va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à l'entrée de la nuit... Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non ? Tout s'imprime, tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain, on n'en parle plus. (*A part.*) Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte : elle est fort jolie et fort honnête.

Digitized by Google

SCÈNE X.

FREEPORT, UN MESSAGER D'ÉTAT, FABRICE, MONROSE.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice?

FABRICE.

Oui, Monsieur; en quoi puis-je vous servir?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café et des appartemens?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Écossaise nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement; voilà mon ordre.

Digitized by Google

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE, à part.

Une jeune Écossaise qu'on arrête! et le jour même que j'arrive! toute ma fureur renaît. O patrie! ô famille! hélas!

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement; fi, que cela est vilain! vous êtes un grand brutal, monsieur le messager d'état.

FABRICE, à part.

Ouais! mais si c'était une aventurière! Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnemens; en prison ou caution; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne, et rien, c'est la même chose; votre maison ne vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? Il faut de l'argent.

Digitized by Google

(1) FABRICE.

Mon bon monsieur Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Attendez; je vais arranger cela (2). Monsieur le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut, voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport (3).

LE MESSAGER.

Venez, Monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers, très-volontiers.

FABRICE.

Ah! M. Freeport, tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT, à Fabrice.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt.

(Freeport et le messager sortent.)

---

(1) Freeport, Fabrice, le Messager, Monrose.
(2) Fabrice, Freeport, le Messager, Monrose.
(3) Freeport, Fabrice, le Messager, Monrose.

Digitized by Google

SCÈNE XI.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de M. Freeport? mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'est pas complimenteur; mais il rend service en moins de tems que les autres ne font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles ames. (*A part.*) Que deviendrai-je?

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE, à part.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE, à part.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort. Que fais-je ici?

Digitized by Google

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

(Il sort.)

SCÈNE XII.

MONROSE.

On arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! je ne sais ; mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions : tout réveille l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCÈNE XIII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE, apercevant Polly qui passe.

Mademoiselle, un petit mot, de grâce. Êtes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui...

POLLY.

Oui, Monsieur, je suis Écossaise ; et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

Digitized by Google

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays.

POLLY.

Oh! non, Monsieur; il y a si long-tems que je l'ai quitté!

MONROSE.

Et qui sont vos parens? je vous prie?

POLLY.

Mon père était un honnête artisan, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah! j'entends; c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé; je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse?

POLLY.

Oui, Monsieur; c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse?

Digitized by Google

POLLY.

Oui, Monsieur, et moi aussi; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille?

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue; elle n'a point de famille. Que me demandez-vous-là? Pourquoi ces questions?

MONROSE, à part.

Une inconnue! ô ciel si long-tems impitoyable! s'il était possible qu'à la fin je pusse... mais quelles vaines chimères! (*A Polly.*) Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse?

POLLY.

Oh! pour son âge, on peut le dire, car elle est bien au-dessus de son âge; elle a dix-huit ans.

MONROSE, à part.

Dix-huit ans!... hélas! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau. Dix-huit ans!

POLLY.

Oui, Monsieur, et moi, je n'en ai que dix-

Digitized by Google

neuf; il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge?

MONROSE, à part.

Dix-huit ans, et née dans ma patrie! et elle veut être inconnue: je ne me possède plus. (*A Polly.*) Il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout-à-l'heure.

POLLY, à part.

Ces dix-huit ans tournent la tête de ce vieux gentilhomme. (*Haut.*) Monsieur, il est impossible que vous voyez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Elle est à peine revenue à elle; et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment, est un repos mêlé de trouble et d'amertume. De grâce, Monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je

Digitized by Google

partage toutes ses afflictions; je les diminuerai peut-être : souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez; attendez encore quelques momens. Je vais à elle. Je reviendrai à vous.

SCÈNE XIV.

FABRICE, MONROSE.

FABRICE, le tirant par la manche.

Monsieur, n'y a-t-il personne là?

MONROSE, à part.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE, à part.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche...

MONROSE, se retournant.

Qui? Quoi? Comment? Pourquoi? Que voulez-vous dire?

Digitized by Google

FABRICE.

On vous cherche, Monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez; on rode autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette; et je ne serai point surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vîte, croyez-moi; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une belle personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon. Je ne sais où j'étais; je vous entendais à peine. Que faire? Où aller, mon cher hôte? Je ne peux partir sans la voir. Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et sur tout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Écossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

FREEPORT, FABRICE, WASP.

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, monsieur Wasp; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

WASP.

Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, monsieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles. Mon café passera pour une boutique de poisons.

FREEPORT, se tournant vers Fabrice.

Attendez donc, ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde; et cela me fait tort.

Digitized by Google

WASP.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café, c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un malhonnête homme, et d'un mauvais auteur!

WASP.

Monsieur Fabrice, monsieur Fabrice arrêtez, s'il vous plaît: on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits. Savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane? On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Écossais.

WASP.

Eh bien! quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On ajoute que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère, qui est venue ici, et avec ceux de ce

Digitized by Google

milord qui n'y vient plus; que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT, à Wasp.

Seriez-vous un malhonnête homme en effet? Je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci; je crois que j'apperçois enfin notre milord.

FREEPORT.

Un milord! Adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors... Mon ami, je ne sais, il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise. Je reviendrai incessamment: oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement. Adieu. (*En revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

Digitized by Google

SCÈNE II.

FABRICE, s'éloignant par respect; LE LORD MURRAI, pensif et agité; WASP, lui faisant la révérence, qu'il ne regarde pas.

LE LORD MURRAI, à Fabrice, d'un air distrait.

Je suis très-aise de vous revoir, mon brave et honnête homme. Comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu; mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

LE LORD MURRAI, à part.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés. Grâces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. (*A Fabrice, en montrant Wasp.*) Mon ami, laissez-moi parler en particulier à cet homme.

(1) WASP, à Fabrice.

Eh bien! tu vois qu'on t'avait bien trompé

(1) Le lord Murrai; Fabrice et Wasp dans le fond.

Digitized by Google

sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE, en sortant.

Je ne vois point cela.

SCÈNE III.

LE LORD MURRAI, WASP.

WASP, s'inclinant profondément.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?...

LE LORD MURRAI.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens, l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Écosse; c'est vous qui l'avez dépeint, qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'État.

WASP.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

LE LORD MURRAI.

Vous m'avez rendu service, sans le savoir : je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien; tenez (*En lui donnant quelques guinées.*) voilà pour le bien que vous avez fait. Mais si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme, et de mademoiselle

Digitized by Google

Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

WASP.

Grand merci, Monseigneur. (*A part.*) Tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent; je suis bien plus habile que je ne le croyais.

SCÈNE IV.

LE LORD MURRAI.

Un vieux gentilhomme arrivé d'Écosse! Lindane née dans le même pays! hélas! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père! si le ciel permettait... Mais entrons vite chez elle. (*Il appelle.*) Polly. Polly.

SCÈNE V.

LE LORD MURRAI, POLLY.

LE LORD MURRAI.

Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de tems sans venir ici? deux jours entiers! je ne me le pardonnerais jamais si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose; les ministres étaient à Windsor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à

Digitized by Google

mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore, ma maîtresse me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je ne sais comment j'ai eu assez de forces pour la secourir.

LE LORD MURRAI, lui donnant de l'argent.

Tiens, voilà pour le service que tu lui as rendu.

POLLY.

Milord; j'accepte vos dons; je ne suis pas si fière que la belle Lindane, qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

LE LORD MURRAI.

Juste ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! malheureux que je suis! que m'as-tu dit! combien je suis coupable! mais que je vais tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

Digitized by Google

LE LORD MURRAI.

Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses eds, c'est trop tarder.

POLLY

Ah! Milord! gardez-vous en bien: elle est :tuellement avec un gentilhomme bien vieux, ıi avait à lui parler.

LE LORD MURRAI.

Quel est-il, ce vieux gentilhomme, pour ıi je m'intéresse déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

LE LORD MURRAI.

O destinée! juste ciel! pourrais-tu faire ıe cet homme fût ce que je désire qu'il soit? t que disaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ce bon homme avait des questions lui faire, et il n'a pas voulu que je fusse résente.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

LADI ALTON, LE LORD MURRAI, POLLY.

LADY ALTON.

Ah! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre et de votre intrigue.

LE LORD MURRAI.

Eh bien! Madame, vous êtes sûre de tout.

LADI ALTON.

Monstre, perfide!

LE LORD MURRAI.

Je peux être un monstre à vos yeux; mais pour perfide, je suis très loin de l'être; ce n'est pas mon caractère. Quand je vous ai dit que je vous aimais, j'étais de bonne foi; j'avais même conçu le dessein de vous épouser. Mais votre caractère, vos emportemens m'ont fait ouvrir les yeux: je voulais me marier pour être heureux, et j'ai cru que nous ne l'aurions été ni l'un, ni l'autre.

LADI ALTON.

Tu me quittes pour une aventurière.

Digitized by Google

LE LORD MURRAI.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur, et pour les grâces.

LADI ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plutôt que tu ne penses.

LE LORD MURRAI.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

LADI ALTON.

Allez, lâche; je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est, je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout; des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout; et bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

(Elle va pour sortir.)

LE LORD MURRAI, bas.

Que veut-elle dire, Polly? Elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY, bas.

Et moi de peur. Nous sommes perdus.

LE LORD MURRAI, allant à Ladi Alton.

Ah! Madame! arrêtez-vous; un mot, expliquez-vous, écoutez...

Digitized by Google

LADI ALTON.

Je n'écoute point, je ne réponds rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(Elle sort.)

SCÈNE VII.

LE LORD MURRAI, POLLY.

LE LORD MURRAI.

Que prétend cette furie? Que veut-elle? Elle parle de faire enlever ma chère Lindane, et cet étranger; que veut-elle dire? Sait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer, ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; et sans un homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle. On m'avait fait jurer de n'en rien dire; mais le moyen de se taire avec vous?

LE LORD MURRAI.

Qu'ai-je entendu? Quelle aventure! et que

Digitized by Google

de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer; la vertu m'inspirait : le crime s'oppose à tout ce que je tente... il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour le plaisir de la servir. Je cours, et je revole. Ah! Polly, dis-lui bien que je ne m'éloigne que pour elle et parce que mon cœur l'adore.

(Il sort.)

SCÈNE VIII.

POLLY.

Voila d'étranges aventures! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

(Elle rentre dans l'appartement de Lindane.)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

(Le théâtre change et représente l'appartement de Lindane.)

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Tout ce que vous m'avez dit me perce l'ame. Vous, née dans le Locabird! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentimens si nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens mêmes à mes malheurs; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette ame qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, ame élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance!

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence; il est proscrit lui-même; on le cher-

Digitized by Google

che ; je l'exposerais peut-être si je me nommais : vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement ; mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière ; un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas ! un mot serait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux.

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE, à part.

Grand Dieu, qui avez pitié de moi ! toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence ! ne t'arrête point dans tes bontés.

LINDANE.

Quoi ! vous versez des larmes ! hélas ! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE, s'essuyant les yeux.

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère ?

Digitized by Google

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! quel moment et quel souvenir! chère et malheureuse épouse! fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnaîtriez-vous ce portrait? (*Il lui montre un portrait qu'il a tiré de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je? C'est le portrait de ma mère!

MONROSE.

Oui, c'est-là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Vous, mon père! (*Elle tombe à ses genoux.*) Voici le premier instant heureux de ma vie. O mon père!... Hélas! comment osez-vous venir dans cette ville? Je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison; vous savez que la

Digitized by Google

maison des Murrai, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée, j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis ; j'apprends, en arrivant, que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix : c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore ; il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murrai ?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai ; je vengerai ma famille, ou je périrai ; je ne hasarde qu'un reste de jours déja proscrits.

LINDANE.

O fortune ! dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes ! que faire ? quel parti prendre ? Ah ! mon père !

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Etes-vous bien résolu à cette entreprise funeste ?

Digitized by Google

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre, lorsque je vous retrouve; ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur, je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous et pour moi. Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous; oui, à tout. Je suis prête à vous suivre: je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains, c'est mon devoir, je le remplirai. C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

Digitized by Google

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir ; partons ous dis-je ?

MONROSE.

Eh ! bien ! l'amour paternel l'emporte, 'uisque vous avez le courage de vous attacher à na funeste destinée, je vais tout préparer pour ue nous quittions Londres, avant qu'une ieure se passe ; soyez prête, et recevez encore nes embrassemens et mes larmes.

SCÈNE X.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'en est fait, ma chère Polly, je ne reverrai plus milord Murrai, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, Mademoiselle ; vous le reverrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! et il ne m'a point vue ! c'est-là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plus tôt ?

Digitized by Google

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable miladi Alton...

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire! peut-on plus indignement se voir outrager? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, Mademoiselle, écoutez-moi donc; je vous jure que milord...

LINDANE.

Lui, perfide! c'est ainsi que sont faits les hommes! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que milord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour. Je pars, je ne sais où je vais; je ne sais ce que je deviendrai; mais sans doute je ne serai jamais aussi malheureuse que je le suis.

Digitized by Google

POLLY.

Vous n'écoutez rien : reprenez vos esprits, a chère maîtresse : on vous aime.

LINDANE.

Ah ! Polly ! es-tu capable de me suivre ?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde; ais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi : ne me parle point de Milord; élas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir ncore. Ce gentilhomme que tu as vu avec noi...

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Tu apprendras tout; les larmes, les soupirs ne suffoquent. Allons tout préparer pour notre départ.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

SCENE I.

FREEPORT, FABRICE, LINDANE.

FABRICE.

Cela perce le cœur, Mademoiselle; Polly fait votre paquet; vous nous quittez?

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, Monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux (car on m'a dit ce que vous avez fait pour moi); vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? Qu'est-ce que c'est que ç'a? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller. Est-ce que vous craignez quelque chose? Vous avez tort, une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

M. Freeport, ce vieux gentilhomme qui est

Digitized by Google

de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce Monsieur pleurait aussi; et ils partent ensemble: je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela est sot de pleurer! Je suis affligé, je ne le cache pas; et quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête qu'on est fâché de la perdre. (1) Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, Mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien. Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on? ne manquez pas de m'écrire, n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; et si jamais la fortune...

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez: mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

---

(1) Fabrice, Freeport, Lindane.

Digitized by Google

LINDANE.

O ciel! autre infortune! Quoi! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que Milord et mon père...

(Polly entre sur la scène.)

FREEPORT, à Fabrice.

Oh! qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les gens; je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*Bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. (*Haut.*) Allez, Mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez, car j'ai conçu pour vous beaucoup d'affection, d'estime, etc... (*Il aperçoit de loin le lord Murrai qui entre dans la première salle du café.*) Encore ce Milord! il vient toujours mal-à-propos; il est si beau et si bien mis, qu'il me déplaît souverainement. Mais après tout, que cela me fait-il? Je n'aime point, moi. Adieu, Mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que

Digitized by Google

je n'aime point. Je vous verrai pourtant encore une fois : je resterai dans la maison, je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aider ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

(Il sort avec Fabrice.)

SCÈNE II.

LE LORD MURRAI, et trois de ses gens dans l'enfoncement, LINDANE, POLLY.

LE LORD MURRAI, à ses gens.

Restez-ici, vous. Vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on aille préparer tout dans la nouvelle maison que je viens de louer. (*Les gens sortent. Il s'approche de Lindane.*) Enfin donc je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes ! elle ne vous convient pas, une plus digne de vous vous attend. Quoi ! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez ! Cet homme qui vous parlait, vous aurait-il causé quelque chagrin ? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE, en essuyant ses larmes.

Hélas ! c'est un bon homme, un homme

Digitized by Google

vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici long-tems à ma rivale en dédaignant de me voir; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

MILORD MURRAI.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches; je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi, ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

LE LORD MURRAI.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

Digitized by Google

LE LORD MURRAI, montrant Polly.

Elle-même, votre confidente.

LINDANE, à Polly.

Quoi ! tu m'as trahie ?

POLLY, à Lindane.

Vous vous trahissiez vous-même; je vous ai servie.

LINDANE, au Lord.

Eh bien ! vous me connaissez; vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons; votre père a fait condamner le mien à la mort; il m'a réduit à cet état que j'ai voulu vous cacher; et vous, son fils ! vous ! vous osez m'aimer !

LE LORD MURRAI.

Je vous adore, et je le dois; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! il faut que je parte et que je vous quitte pour jamais.

LE LORD MURRAI.

Que vous partiez ! que vous me quittiez !

Digitized by Google

vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas! daignez-vous m'aimer?

POLLY.

Vous ne partirez point, Mademoiselle, j'y mettrai bon ordre; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, seconde-moi bien.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

LE LORD MURRAI, LINDANE.

LE LORD MURRAI.

Eh! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

LE LORD MURRAI.

Votre père! eh! où est-il? Que veut-il? Mais que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène, c'en est fait.

LE LORD MURRAI.

Non, je jure par vous, qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici, conduisez-moi à ses pieds.

Digitized by Google

LINDANE.

Ah ! cher amant, gardez qu'il ne vous voie, il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

LE LORD MURRAI.

La vôtre est cent fois plus cruelle, croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même (*En se retournant.*) Quoi ! on n'est pas encore revenu ? Ciel ! que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher ; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui ; privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre ; éloignez-vous, du moins pour quelque tems.

LE LORD MURRAI.

Ah ! que c'est avec regret ! mais vous m'y forcez ; je vais rentrer, je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LINDANE, MONROSE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant, daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces! Avez-vous changé de dessein? Avez-vous retrouvé et perdu en si peu de tems le sentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable, je vous suivrai; mais, encore une fois, attendez quelque tems, accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE

Ils sont précieux en effet, et vous les per-

Digitized by Google

dez. Songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé: cependant j'avais quelque espoir; n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah! malheureuse!

SCÈNE V.

FREEPORT et FABRICE, paraissent d'un côté, tandis que LINDANE et MONROSE, parlent de l'autre.

FREEPORT, à Fabrice.

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point, j'en suis bien aise. Je ne l'aime point; mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude, que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble,... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE, à Freeport.

Adieu, Monsieur; nous partons le soir

Digitized by Google

plein de vos bontés ; je n'ai connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame ? je n'approuve point cela · vous devriez rester. Il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI.

FREEPORT, FABRICE, POLLY, LINDANE, MONROSE, LE LORD MURRAI, dans le fond ayant un rouleau de parchemin à la main.

LE LORD MURRAI, à lui même.

Ah! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur.
Soyez béni, ô ciel, qui m'avez secondé.

(1) FREEPORT, à part.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit milord?
Que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE, à sa fille, tandis que milord Murrai parle à son domestique.

Quel est cet homme, ma fille ?

---

(1) Freeport, Polly, Lindane, Monrose, Fabrice, le lord Murrai.

Digitized by Google

LINDANE.

Mon père, c'est... ô ciel! ayez pitié de ous.

FABRICE, à Monrose.

Monsieur, c'est milord Murrai, le plus alant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murrai! grand Dieu! mon fatal ennemi, ui vient encore insulter à tant de malheurs! *Il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, u moi la sienne.

LINDANE, retenant le bras de son père.

Que faites-vous? mon père! arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, est-ce ainsi que vous me tra-issiez?

FABRICE, se jetant aux pieds de Monrose.

Monsieur, point de violence dans ma maison, e vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre, uand ils en ont envie? Les volontés sont ibres, laissez-les faire.

LE LORD MURRAI, toujours au fond du théâtre, à Monrose.

Vous êtes le père de cette respectable per-sonne, n'est il pas vrai?

Digitized by Google

LINDANE.

Je me meurs !

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois...

LE LORD MURRAI, s'avançant.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer.

(Il tire son épée.)

LINDANE, au lord Murrai.

Cruel !... vous oseriez !...

LE LORD MURRAI.

Oui, j'ose... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi. (*Il jette son épée.*) C'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'un autre !

LE LORD MURRAI.

Percez mon cœur d'une main : mais, de l'autre, prenez cet écrit, lisez et connaissez moi. (*Il lui donne le rouleau.*)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement

Digitized by Google

le ma maison ! ô ciel ! et c'est à vous, c'est à vous, Murrai, que je dois tout ! Ah ! mon bienfaiteur !... Vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups.

LINDANE.

Ah ! que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

LE LORD MURRAI.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! et comment reconnaître tant de générosité !

LE LORD MURRAI, en montrant Lindane.

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vous pour jamais.

FREEPORT, à Fabrice.

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas pour moi ; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela fait plaisir.

FIN DE L'ÉCOSSAISE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE

MARIAGE DE JULIE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR SAURIN.

NOTA. La notice sur Saurin se trouve dans le tome V des tragédies du second ordre du premier Répertoire.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

M. DURVAL, riche financier.
Mme DURVAL, sa femme.
Mlle JULIE, leur fille.
M. DE SURMON, frère de M. Durval.
LA COMTESSE D'ALTIN, sœur de madame Durval.
LA MARQUISE DE SAINT-BON.
LE MARQUIS DE SAINT-BON, son fils.
UN MÉDECIN.
AGATHE, une des femmes de madame Durval.
DUMONT, maître d'hôtel, mari d'Agathe.

La scène est dans le salon d'une maison de campagne de M. Durval, très-voisine de Versailles.

Digitized by Google

LE

MARIAGE DE JULIE,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

DUMONT, AGATHE.

(Ils sortent chacun d'un appartement opposé.)

DUMONT, riant.

Ah, ah, ah !

AGATHE, pleurant.

Hun, hun !

DUMONT.

Pourquoi pleures-tu ?

AGATHE.

De quoi ris-tu ?

DUMONT, gaîment.

De l'humeur de Monsieur.

AGATHE, tristement.

De l'humeur de Madame.

Digitized by Google

DUMONT.

Il demande mes comptes, je les lui donne; et se prend à moi de ce que Madame fait plus de dépense qu'il ne voudrait.

AGATHE.

Madame m'a demandé son miroir, je le lui donne; et elle se prend à moi de ce qu'elle y voit des traits qui ne sont pas ceux de sa fille.

DUMONT.

Ils sont plaisans, nos maîtres.

AGATHE.

Plaisans! très-fâcheux.

DUMONT.

Tu n'y penses pas, mon enfant; tant pis pour eux, s'ils ont de l'humeur.

AGATHE.

Tant pis pour nous: c'est sur leurs gens que se passe l'humeur des maîtres. Entendre toujours crier!

DUMONT.

Le bruit des cloches; on s'y fait.

AGATHE.

C'est une cloche bien aigre que Madame.

DUMONT.

Allons, allons; tu as de bons profits; c'est

Digitized by Google

l'essentiel; et puis nous nous aimons, ma chère Agathe, cela console de tout.

AGATHE.

Il est vrai, mon cher Dumont; le mariage ne nous a pas guéris de cette maladie, comme ils l'appelaient.

DUMONT.

Oh! des gens comme nous! Il nous conviendrait bien d'imiter nos maîtres! Cette maladie nous durera, il n'y a mariage qui tienne.

AGATHE.

On fera bientôt celui de la fille de la maison, de mademoiselle Durval: c'est pour cela qu'ils l'ont retirée du couvent: je parierais bien d'avance, que ce mariage-là ne sera pas si heureux que le nôtre.

DUMONT.

Ce serait dommage: mademoiselle Julie est si aimable!

AGATHE.

Oui, si douce, si aisée à servir! une figure charmante, de la naïveté, de l'esprit.

DUMONT.

Ils n'ont point d'autre enfant, et elle passe pour la plus riche héritière.

AGATHE.

Le mal est que ces héritières-là, on songe

Digitized by Google

plus à en faire de grandes dames, qu'à en faire des femmes heureuses.

DUMONT.

On dit que Monsieur lui destine ce jeune homme... là.... qui a la physionomie si basse.

AGATHE.

Monsieur Dutour?

DUMONT.

Justement. Il est extrêmement riche.

AGATHE.

Je le crois : il a l'air si insolent!

DUMONT.

Cela est dans l'ordre : mais c'est un homme qui est bien selon le cœur de Monsieur.

AGATHE.

En revanche, il n'est guère selon le cœur de Madame.

DUMONT.

Mon enfant, cela est encore dans l'ordre.

AGATHE.

Je crois qu'elle a en vue pour notre Demoiselle le marquis de Saint-Bon, qui depuis hier est à cette maison de campagne avec Madame sa mère : on ne dira pas de celui-là

Digitized by Google

u'il a la physionomie basse : c'est la figure
plus noble, la plus intéressante, et des
anières si honnêtes avec tout le monde !

DUMONT.

C'est à ces manières-là qu'on reconnaît les
ens de qualité.

AGATHE.

Madame dit que là-dessous il y a quelque-
is bien de la hauteur ; mais je ne crois pas
la du Marquis : son air est si franc, si ou-
ert !

DUMONT.

Il n'est pas difficile de deviner pour qui
oit pencher le cœur de notre jeune maî-
esse.

AGATHE.

Je ne puis pas te dire encore si elle aime
Marquis ; mais je puis bien te répondre
'elle hait monsieur Dutour de tout son
eur. Pour lui déplaire souverainement, il
a eu qu'à se montrer. Oh ! c'est un homme
ui va vite en besogne.

DUMONT.

Malheureusement, Madame n'est guère
n possession de faire changer d'avis à Mon-
ieur.

AGATHE.

Et as-tu vu Monsieur en faire changer à

Digitized by Google

Madame ? Il faut avouer que nous avons des maîtres bien étranges : monsieur et madame Durval logent sous le même toit ; ils n'ont, d'ailleurs, rien de commun : leurs heures, leurs goûts, leurs sociétés diffèrent : Monsieur dîne, et Madame soupe ; quand l'un se lève, l'autre se couche ; et s'ils ne se donnaient quelquefois rendez-vous, Madame pour demander de l'argent à son mari, Monsieur pour quereller Madame, on croirait qu'il y a un mur de séparation entre eux.

DUMONT.

S'ils étaient, du moins, heureux, chacun de leur côté... mais bon ! Monsieur va tous les soirs porter son ennui chez une petite personne à qui il paie bien cher le droit de commander chez elle et d'être sa dupe.

AGATHE.

Madame, de son côté, donne d'excellens soupers où elle ne mange point ; elle a des amis qu'elle n'aime point, une loge à tous les spectacles, et du plaisir nulle part.

DUMONT.

Leur mal est d'avoir trop de ce qui manque aux autres.

AGATHE.

Oui ; mais Madame a, d'ailleurs, au fond de l'ame, un chagrin qui la suit partout.

Digitized by Google

DUMONT.

Quel est ce chagrin ?

AGATHE.

Un chagrin... Oh ! tu ne l'imaginerais jamais... un chagrin... qui fait mourir de ire.

DUMONT.

Comment donc ?

AGATHE.

C'est que tout-d'un-coup Madame pleure comme si elle avait perdu tous ses parens, et on ne sait pas pourquoi... Je le sais pourant bien, moi.

DUMONT.

Parbleu ! c'est qu'elle est folle.

AGATHE.

A-peu-près : Madame se désole de ce qu'elle n'est pas femme de qualité : elle enrage de voir sa sœur comtesse, elle s'en meurt de douleur.

DUMONT.

Mais cette sœur manque de tout.

AGATHE.

Madame voudrait être comtesse et manquer de tout comme elle. Il est vrai que celle-ci, qui, de son côté pourtant, envie les grands biens de sa sœur, a l'air de la pro-

Digitized by Google

téger; elle regarde Madame du haut de sa grandeur; et, ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'il n'y a pas jusqu'à ses femmes qui dédaignent de faire notre partie.

DUMONT.

Je ne sais comment cela se fait : on dirait qu'il y a une malédiction sur ces gens riches. Quand on les voit de près, ils font plus de pitié que d'envie. Ma foi, si je pouvais troquer mon sort contre celui de nos maîtres, je crois que j'y regarderais à deux fois.

AGATHE.

Je ne voudrais point de leur ennui : mais je voudrais bien des belles robes de Madame, de ses diamans, de ses dentelles.

DUMONT.

Bon! tu as bien besoin de tout cela! Va, ma chère amie, les richesses sont pour quelques-uns, et le bonheur pour tout le monde. Tiens il y a une chanson qui dit...

Digitized by Google

SCÈNE II.

M. DURVAL, en robe de chambre; AGATHE, DUMONT.

M. DURVAL.

Qu'est-ce que cette chanson? Je sonne, et personne ne vient. Qu'avez-vous donc à chanter, vous autres, et à être si gais dès le matin? Je ne vois pas ce que la vie a de si plaisant, et surtout pour de pauvres diables comme vous.

DUMONT.

Je dirai à Monsieur, que de pauvres diables comme nous ont bon appétit, se portent bien, dorment bien, s'aiment bien...

M. DURVAL.

Et servent mal. On chante, au lieu d'écouter quand je sonne. *S'aiment bien!* n'êtes-vous pas honteux de vous aimer encore? A quoi sert-il donc qu'on vous ait mariés?

DUMONT.

A quoi cela sert, Monsieur? Voyez un peu le joli minois d'Agathe.

AGATHE.

C'est un effet de votre honnêteté, mon cher Dumont.

Digitized by Google

M. DURVAL.

Depuis le tems que vous êtes mari et femme...

DUMONT.

Ma foi, Monsieur, il me semble que ce n'est que d'hier; mais, comme disait l'autre jour monsieur votre frère, le plaisir abrège les heures, l'ennui les compte.

M. DURVAL.

Oh! monsieur mon frère, c'est un philosophe : il fait des phrases; mais qu'il porte cela à la bourse, il verra ce que cela vaut: Allez, Dumont, allez vous-en de ma part savoir s'il est jour chez la marquise de Saint-Bon, comment elle a passé la nuit, et si elle n'a besoin de rien : vous, Agathe, dites à ma fille que je veux lui parler.

(Ils sortent.)

SCÈNE III.

M. DURVAL.

Ces faquins-là ont l'insolence d'être plus heureux que leurs maîtres. Nous avons les richesses, et ils ont les plaisirs. Sans la vanité qui soutient, on serait tenté de leur porter envie. S'aimer après six grands mois de mariage! au bout de six jours, je ne pouvais souffrir ma femme.

Digitized by Google

SCÈNE IV.

M. DURVAL, M. DE SURMON.

M. DURVAL.

Ah! monsieur de Surmon, vous voilà de bonne heure!

M. DE SURMON.

C'est que j'ai à vous entretenir, mon frère.

M. DURVAL.

De quoi s'agit-il donc?

M. DE SURMON.

D'un parti pour ma nièce, d'un homme dont la haute naissance...

M. DURVAL.

Je vous arrête, mon frère: c'est, vraisemblablement, celui dont la comtesse d'Altin, ma belle-sœur, m'a déja parlé; un de ces hommes sans principes, de ces roués de bonne compagnie, que personne n'estime et que tout le monde recherche.

M. DE SURMON.

Eh! non, mon frère: s'il était question d'un pareil sujet, je ne m'en mêlerais pas: celui dont il s'agit, c'est le marquis de Saint-Bon que vous avez ici avec madame sa mère:

Digitized by Google

vous savez qu'il est généralement estimé, que sa façon de penser est au-dessus de sa naissance, qu'il regarde celle-ci comme un avantage dont on ne se prévaut qu'au défaut du mérite personnel, et qu'il ne croit pas qu'aucun homme apporte, en venant au monde, le droit d'en mépriser un autre.

M. DURVAL.

Je veux croire que ce sont là ses véritables sentimens.

M. DE SURMON.

Oh! je vous garantis qu'il n'y a point d'hypocrisie dans son fait.

M. DURVAL.

Je l'en félicite : mais, mon frère, outre que j'ai résolu de n'avoir pour gendre qu'un homme qui soit mon égal, et que sur ce point je trouve que madame Jourdain était une femme trés-sensée, votre Marquis a un défaut qui me gâterait seul tout ce qu'il peut avoir d'estimable.

M. DE SURMON.

Quoi donc?

M. DURVAL.

C'est un merveilleux, un esprit; et vous savez que ma bête, à moi, c'est un homme d'esprit : je n'aime pas ces messieurs-là.

Digitized by Google

M. DE SURMON.

Vous en voyez pourtant.

M. DURVAL.

Dans une maison comme la mienne, il faut bien avoir de tout... N'allez pas vous imaginer que je les craigne, au moins.

M. DE SURMON.

En tout cas, mon frère, on ne dira pas que vous avez peur de votre ombre.

M. DURVAL.

Comment? que voulez-vous dire? qu'entendez-vous par là?

M. DE SURMON.

Moi? rien : mais je soutiens qu'un sot...

M. DURVAL.

Un sot dit des sottises, un homme d'esprit en fait. Votre Marquis, par exemple, ne l'accuse-t-on pas de composer?

M. DE SURMON.

L'accusation est prouvée : il a eu le malheur de faire un excellent ouvrage, et de n'en pas rougir, qui pis est. Que voulez-vous? Il a le ridicule de penser qu'il n'y a personne qui ne doive s'honorer d'une production estimable, qu'il est très-avantageux de savoir s'occuper, que l'esprit et les mœurs y gagnent.

Digitized by Google

M. DURVAL.

En effet, ce sont de grands modèles de vertu que messieurs les auteurs !

M. DE SURMON.

Non, mon frère; ils sont hommes, et quelquefois plus hommes que d'autres : vous avouerez, cependant, qu'en se dérobant à l'oisiveté on échappe à l'ennui, mal épidémique des gens du monde, et qui est chez eux la cause d'une infinité de vices et de travers dont l'occupation les aurait préservés. C'est peut-être à cela que le Marquis doit de valoir mieux que la plupart de ses pareils.

M. DURVAL.

Tout ce qu'il vous plaira, mon frère : mais vous ne me ferez pas aimer l'esprit : je ne parle pas de celui qui fait faire fortune; j'en fais grand cas, de celui-là, et vous voyez qu'il m'a bien servi. Aucun particulier n'est plus riche que moi, et avec cette richesse-là on est l'égal de tout le monde.

M. DE SURMON.

C'est de quoi tout le monde ne convient pas.

M. DURVAL.

Et tout le monde agit comme s'il en convenait. Les gens du plus grand état sont à ma table ; ce qu'il y a de plus distingué, de

Digitized by Google

lus célèbre dans tous les genres, fait sa our...

M. DE SURMON.

A votre cuisinier.

M. DURVAL.

Mais n'a pas qui veut un cuisinier comme le mien. Avec tout votre bel esprit, mon frère, vous allez à pied, vous faites maigre chère.

M. DE SURMON.

Mon frère, vous vous en porteriez mieux, si vous donniez plus d'exercice à vos jambes, et moins de fatigue à vôtre estomac; sachez, cependant, que j'ai quelquefois à ma table ce qui manque à la vôtre.

M. DURVAL.

Ce qui manque à la mienne?

M. DE SURMON.

Oui, mon frère; des amis.

M. DURVAL.

Bon! est-ce qu'il y a de ces gens-là?

M. DE SURMON.

Des amis et de la gaîté... N'allez-vous pas me dire encore : est-ce qu'il y a de la gaîté?

M. DURVAL.

Mais, Monsieur, qui croyez aux amis, et

Digitized by Google

qui êtes si gai avec deux mille écus de rente, vous ne prétendez pas apparemment faire de comparaison avec un homme qui en a cent mille.

M. DE SURMON.

Je n'en fais aucune, mon frère : mais... cet homme est donc bien heureux, là, bien heureux ?

M. DURVAL.

Eh ! mais... si ce n'était ma femme.

M. DE SURMON.

Avouez qu'elle trouble un peu...

M. DURVAL.

Oh ! un peu : baste, vous la connaissez; mais quand elle m'a bien fait donner au diable, savez-vous ce que je fais ?

M. DE SURMON.

Ce que bien d'autres font : vous prenez patience.

M. DURVAL.

Je m'enferme, j'ouvre mon coffre-fort, je visite mon porte-feuille, et je suis consolé.

M. DE SURMON.

Mon frère, ce n'est pas là ce que je vous envie, c'est le pouvoir d'obliger : mais quel usage en faites-vous ? Vous prodiguez l'or

Digitized by Google

pour les choses de luxe et d'ostentation; votre bourse est au service d'un grand seigneur, d'un homme en place, quelquefois même d'un malheureux à la mode; mais de faire une bonne action secrète, de secourir le mérite indigent et caché... oh! vous n'avez point d'argent pour cela.

M. DURVAL.

En beaux propos, mon frère, on sait que vous abondez : les gens qui n'ont rien à donner sont toujours si généreux... du bien d'autrui.

M. DE SURMON.

Laissons cela, et revenons au Marquis : il est neveu du commandeur, et parent du ministre : vous savez qu'il doit y avoir de grands changemens, et que, pour conserver votre place, vous avez besoin d'un ami puissant; le commandeur est le vôtre.

M. DURVAL.

Ma femme le dit; mais sur ce point-là, elle est un peu sujette à caution. Personne n'aurait autant d'amis que moi, si j'avais pris pour bons tous ceux qu'elle m'a donnés.

M. DE SURMON.

Mais celui-ci, mon frère...

M. DURVAL.

J'en ai un plus sûr, et qui m'a mieux servi,

Digitized by Google

l'argent; oui, monsieur le philosophe, l'argent; et, pour m'expliquer net sur votre proposition, sachez que j'ai promis ma fille à M. Dutour, que je me démets de ma place en sa faveur, que moyennant cent mille francs, donnés à propos, nous avons obtenu cette grâce, et que j'en ai la nouvelle.

M. DE SURMON.

Mais, mon frère, ce M. Dutour est un homme décrié, un homme sans mérite.

M. DURVAL.

Sans mérite! Mon frère, mon frère, je sais que, de la succession de son père, il a eu plus de deux millions.

M. DE SURMON.

Des gens bien instruits m'ont de plus, assuré qu'il avait un engagement secret, que ses affaires étaient fort dérangées.

M. DURVAL.

Bon! M. Dutour un engagement secret! Ses affaires dérangées! Je vous garantis, moi, qu'il ne dérangera jamais, ni lui ni ses affaires: c'est l'esprit le plus solide...

M. DE SURMON.

Vous voulez dire le plus lourd.

M. DURVAL.

Nommez-le comme il vous plaira; mais je

Digitized by Google

ui connais, moi, une maxime excellente : c'est de ne laisser jamais ses deniers oisifs : aussi a-t-il fallu que je lui prêtasse les cent mille francs qui ont servi à lui faire obtenir ma place; il ne les avait pas chez lui.

M. DE SURMON.

Mais votre fille sera-t-elle heureuse avec M. Datour? L'aimera-t-elle ?

M. DURVAL.

Elle l'aimera, elle l'aimera; comme les femmes aiment leurs maris...

M. DE SURMON.

Mais...

M. DURVAL.

Je sais que ma femme a, comme vous, le Marquis dans la tête; car elle a la maladie des gens de qualité, ma femme.

M. DE SURMON.

Et vous, mon frère, la maladie des sots; mais...

M. DURVAL.

Oh! mais, mais... tenez, mon frère, quand vous aurez fait une fortune comme la mienne, je pourrai prendre de vos almanachs. En attendant, je vous baise les mains, et vais finir quelques affaires.

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

M. DE SURMON.

Chose étrange, qu'un homme mesure à sa fortune l'opinion qu'il a de lui-même, et qu'il ne soupçonne jamais qu'il serait possible, à toute force, qu'avec de grands biens on ne fût pourtant qu'un sot. Mais voici ma nièce; sa physionomie prévient pour elle, je veux voir si son esprit y répond: je n'ai causé avec elle que des momens.

SCÈNE VI.

Mlle DURVAL, M. DE SURMON.

M. DE SURMON.

Ou allez-vous donc, ma nièce?

Mlle DURVAL.

Ah! c'est vous, mon cher oncle, je suis bien charmée de vous voir; je passais chez mon père.

M. DE SURMON.

N'êtes-vous pas bien contente d'avoir quitté votre couvent?

Digitized by Google

Mlle DURVAL.

Hélas ! mon cher oncle, j'y voudrais être encore.

M. DE SURMON.

Vous ne parlez pas suivant votre pensée ; à votre âge le monde est si charmant !

Mlle DURVAL.

Vraiment ! mon oncle, je m'en étais fait une image enchantée ; en y pensant, mon cœur battait d'avance, je volais au-devant de lui ; mais que je l'ai trouvé différent de ce que je l'avais imaginé !

M. DE SURMON.

Comment donc, Mademoiselle ?

Mlle DURVAL.

Je croyais trouver ici des parens qui s'aimaient, à qui je serais chère, que j'aimais déjà de tout mon cœur, à qui je brûlais de le prouver ; leur froid accueil m'a glacée : ils ne m'aiment point et ils se haïssent : concevez-vous cela, mon oncle ? Des époux se haïr !

M. DE SURMON.

En effet, cela est si rare !

Mlle DURVAL.

Mon père ne me parle jamais de sa femme que pour m'en dire du mal ; ma mère ne me

Digitized by Google

parle jamais de son mari que pour le tourner en ridicule : la Comtesse, ma tante, se moque de tous les deux : tous les deux disent qu'elle est une impertinente : chacun veut que je dise comme lui ; et parce que je ne veux pas jouer un si vilain rôle, on trouve que je ne suis qu'une petite sotte.

M. DE SURMON.

Continuez de même, et soyez sûre qu'on finira par vous en estimer davantage. Convenez d'ailleurs que la maison de vos parens est le rendez-vous de tous les plaisirs.

Mlle DURVAL.

Tous les plaisirs y sont, et jamais le plaisir : l'ennui se peint sur les visages, et on dit en bâillant qu'on se réjouit fort : on veut, surtout, le persuader aux autres : je suis pourtant bien contente, quand ma mère me mène aux Français dans sa petite loge : je me sens si intéressée, si émue ! Cette pauvre Zaïre, mon oncle ! Mais ma mère ne cesse de causer ; et, lorsque je suis à pleurer de tout mon cœur, elle a la cruauté d'interrompre mes larmes, en se moquant de moi, ou en me disant que tout cela n'est pas vrai.

M. DE SURMON.

Pauvre petite !

Mlle DURVAL.

Au retour, un grand souper si triste, et

Digitized by Google

ais un jeu d'enfer où l'on s'égorge poliment
ntre amis : passe encore pour des proverbes,
uand c'est M. Préville qui les joue.

M. DE SURMON.

Vous êtes difficile, Mademoiselle : mais
près tout, dans votre couvent...

Mlle DURVAL.

J'y étais heureuse et tranquille, et je ne
uis, sans soupirer, songer aux doux mo-
ıens que j'y passais avec une amie...

M. DE SURMON.

Quelle est donc cette amie ?

Mlle DURVAL.

Une dame retirée du monde où elle avait
ng-tems vécu, une parente du marquis de
aint-Bon.

M. DE SURMON.

Ah! fort-bien... Et le Marquis allait voir
a parente?

Mlle DURVAL.

Oh! souvent.

M. DE SURMON.

Et vous le voyiez chez elle? C'est un
ıomme charmant, n'est-ce pas?

Mlle DURVAL.

Oh! oui, un homme infiniment estimable.

Digitized by Google

M. DE SURMON.

Ma nièce, je commence à comprendre votre goût pour le couvent.

Mlle DURVAL.

J'y ai laissé une amie qui m'était bien chère.

M. DE SURMON.

Mais le Marquis est ici, et vous avez du moins le plaisir de lui parler de cette amie qui vous est si chère.

Mlle DURVAL.

Bon! mon père ne m'a-t-il pas défendu d'entretenir le Marquis?

M. DE SURMON.

En revanche, votre mère vous le permet.

Mlle DURVAL.

Et en pareil cas, ne pensez-vous pas, mon oncle, qu'une fille doit obéir à sa mère par préférence?

M. DE SURMON.

Si je crois cela, ma nièce?

Mlle DURVAL.

Mais, oui; une fille n'est-elle pas plus particulièrement sous la conduite de sa mère?

M. DE SURMON.

Assurément, et en lui obéissant, vous ne

Digitized by Google

oudriez parler au Marquis qu'à cause de ette parente...

Mlle DURVAL.

Oh! çà, mon oncle, n'ayez donc pas omme cela l'air de vous moquer de votre auvre nièce.

M. DE SURMON.

Pour l'amour de cette même parenté, ma pauvre nièce se ferait la violence d'épouser le Marquis, si on l'en priait bien fort : le malheur est que votre père, qui ne connaît pas cette parente, a en vue un certain M. Dutour...

Mlle DURVAL

Oui, un homme bien désagréable : oh! je sens qu'il me serait impossible de l'aimer.

M. DE SURMON.

Vous auriez moins de peine à aimer le Marquis, n'est-il pas vrai? Vous soupirez.

Mlle DURVAL.

N'allez pas me trahir, mon oncle; vous avez l'air si bon!

M. DE SURMON.

Au contraire, je veux vous servir; mais vous savez les desseins de votre père.

Mlle DURVAL.

Ah! mon oncle, ayez pitié de votre nièce;

Digitized by Google

joignez-vous à ma mère pour empêcher qu'on ne me sacrifie : l'exemple de mes parens me fait trembler ! Oh ! que c'est une chose cruelle que le mariage, quand il tourne de cette façon, et qu'une union qui devrait être si douce, dégénère en une querelle de toute la vie !

M. DE SURMON.

Mon enfant, j'ai déjà parlé, et je parlerai encore ; mais j'ai peu de crédit sur mon frère : il n'a jamais fait cas de mes avis, parce qu'il dit ironiquement que je suis un sage. Il fait encore moins de cas de ceux de sa femme, parce qu'il dit sérieusement qu'elle est une folle. Essayez ce que pourront sur lui vos prières et vos larmes : on a beau être dur, on est toujours père. Au revoir, ma nièce.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

Mlle DURVAL.

J'AIME et je respecte mon père ; il me sera cruel de lui résister ; mais ce M. Dutour m'est odieux... Que vois-je ! Le Marquis. Ah ! rentrons... Je dois lui cacher... Je ne pourrais jamais... Les jambes me tremblent.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS DE SAINT-BON.

LE MARQUIS.

Arrêtez, belle Julie. Eh quoi! vous me uyez?

Mlle DURVAL.

Je ne fuis point, Monsieur; je me retire. a bienséance ne veut pas...

LE MARQUIS.

Je ne dirai rien qui la blesse: fiez-vous en mon respect, Mademoiselle.

Mlle DURVAL.

Mais moi, Monsieur, je craindrais de la lesser, si je restais seule ici avec vous; et 'usage...

LE MARQUIS.

Je sais qu'il m'est contraire, et que je ne levrais avoir l'honneur de vous voir et de vous entretenir que lorsque tout serait convenu entre vos parens et les miens; mais c'est cet usage, belle Julie, qui fait tant de mauvais mariages: on songe à tout assortir, hors les personnes: et on s'épouse en attendant qu'on

Digitized by Google

se connaisse. Madame votre mère consent que je vous entretienne; elle me l'a permis, et cet entretien est si essentiel pour vous et pour moi, que j'ose vous prier instamment de vouloir bien ne vous y pas refuser.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, Mlle DURVAL, AGATHE.

AGATHE.

Monsieur votre père, Mademoiselle, m'a ordonné de vous dire qu'il avait à vous parler.

LE MARQUIS.

Je vous arrêterai peu, et je n'ai rien à vous dire que Mademoiselle Agathe ne puisse entendre.

Mlle DURVAL.

Voyons donc; Monsieur, parlez. (*A part.*) Oh! que le cœur me bat!

LE MARQUIS.

Vous n'avez pas oublié, Mademoiselle, que j'ai eu plusieurs fois l'honneur de vous voir à votre couvent; vivement frappé de vos charmes, je ne vous ai laissé voir que mon respect; je ne me suis pas permis de vous faire connaître des sentimens que vous

Digitized by Google

rens pourraient ne pas approuver : j'ai cru e l'amour, quelque violent qu'il fût, ne pou- it jamais autoriser la séduction. Aujour- hui que madame votre mère veut bien me tter de l'espoir d'être à vous, je croirais nquer à ce que je vous dois, à ce que je e dois à moi-même, si je me livrais à cet poir, sans y être autorisé par votre aveu. ırdonnez-moi donc, belle Julie, si j'ose terroger votre cœur, et vous demander, on s'il m'est favorable, je n'ai encore rien it pour cela, mais si du moins il ne m'est as contraire.

lle DURVAL, embarrassée et d'une voix tremblante.

Monsieur...

LE MARQUIS.

Expliquez-vous, Mademoiselle ; j'attache na vie au bonheur de vous posséder : mais e bonheur serait trop acheté, s'il en coûtait uelque chose au vôtre. Parlez donc, daignez m'estimer assez pour me déclarer vos senti- mens, et si vous avez quelque éloignement pour moi...

Mlle DURVAL.

De l'éloignement pour vous, Monsieur !

AGATHE.

Cela ne serait pas naturel.

Digitized by Google

Mlle DURVAL.

Un procédé si noble ! des sentimens si délicats ! je ne les mériterais guère si...

LE MARQUIS.

Si... achevez, belle Julie.

Mlle DURVAL.

C'en est assez, Monsieur ;... je souhait que vous engagiez mes parens à m'ordonner de vous en dire davantage.

AGATHE.

Oui, oui, Monsieur ; faites-nous ordonner de vous aimer, et vous verrez comme nous obéirons.

SCÈNE X.

Mlle DURVAL, LE MARQUIS, LA MARQUISE, AGATHE.

LA MARQUISE, allant à Julie.

Venez, que je vous embrasse, mon ange ; j'espère bientôt vous appeler d'un nom plus cher à mon cœur... vous rougissez ? Si je ne me trompe, cette rougeur n'est pas de mauvais augure pour mon fils... Marquis, c'est qu'elle est d'une beauté ravissante !

Digitized by Google

Mlle DURVAL.

Madame, épargnez-moi, de grâce; et par-
nnez si je vous quitte. Je ne puis me dis-
enser d'aller trouver mon père.

(Elle sort, Agathe la suit.)

LA MARQUISE, la regardant aller.

Elle est faite à peindre.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Ah! Madame, ce n'est rien que sa figure: vous connaissiez son esprit, son caractère...

LA MARQUISE.

Langage d'amant; abrégez, mon fils: on
nit tout cela par cœur.

LE MARQUIS.

Non, ma mère: je n'ai rien vu qu'on puisse
ui comparer; et si je ne l'obtiens pas...

LA MARQUISE.

Mon fils: vous avez la tête romanesque. Que
ous épousiez la fille de ces gens-là, j'y consens:
a fortune sera immense. Je vous aurais pour-
ant mieux aimé chevalier de Malte; mais en
erdre la tête! vous êtes aussi trop étrange,

Digitized by Google

et il faut qu'une bonne fois je vous *dise le* travers que vous vous donnez : premièrement, Monsieur, vous ne faites pas assez votre cour.

LE MARQUIS.

Le tems où je ne vois pas mon maître, je l'emploie à me rendre digne de le servir.

LA MARQUISE.

Fort bien : mais ce n'est pas comme cela qu'on s'avance.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, Madame ; c'en est la voie la plus honnête.

LA MARQUISE.

Je ne vois pas, d'ailleurs, ce que vos livres vous apprennent : voyez votre grand cousin, il ne lit jamais ; cependant...

LE MARQUIS.

Je sais, Madame, pour m'exprimer noblement, *qu'il excelle à conduire un char dans la carrière.*

LA MARQUISE.

Ce n'est pas par-là que je l'estime ; je voudrais, surtout, qu'on n'écrasât personne : mais, du moins, il n'a pas comme vous la manie d'écrire, de composer : un homme de votre nom !

Digitized by Google

LE MARQUIS.

Mais César, ma mère; mais Frédéric! Ces noms-là sont assez nobles et valent bien le nôtre, je crois.

LA MARQUISE.

Pour comble de ridicule, vous voilà sérieusement amoureux de cette enfant; et je parierais bien que vous l'adorerez, quand elle sera votre femme.

LE MARQUIS.

Oui, Madame. Remplir les devoirs de mon état, cultiver mon esprit, épouser une femme que j'aime, ne m'occuper que du soin de la rendre heureuse, voilà ce que je me propose: j'aurai le front d'avoir des mœurs à la face d'un monde corrompu que je ne prends point pour modèle.

LA MARQUISE.

Vous ne voulez ressembler à personne, à la bonne heure. Soyez aussi extraordinaire qu'il vous plaira, mais terminons: ces bourgeois m'excèdent, je vous en avertis; et, si je vous aimais moins, je n'aurais pas eu la complaisance d'aller en grande loge avec madame Durval, d'être de ses soupers et surtout de venir à sa campagne. De grands airs et un ton si bourgeois! Et sa sœur la Comtesse, si sottement fière d'un rang auquel elle ne se fait

Digitized by Google

point, dont elle est tout empêtrée et toute ridicule!

LE MARQUIS.

Au moins, vous conviendrez, Madame, que mademoiselle Durval...

LA MARQUISE.

Oui, elle n'est pas mal, mais cela se sentira toujours... Laissez-moi faire, je la formerai, je la formerai.

LE MARQUIS.

Ah! ma mère, ne la formez pas, elle est si bien!

LA MARQUISE.

Paix, voici madame Durval.

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Mme DURVAL.

Mme DURVAL.

Je viens de votre appartement, Madame; je voulais m'informer moi-même comment vous aviez passé la nuit et si rien ne vous manquait.

LA MARQUISE.

Je suis très-sensible à vos attentions, Madame; mais on a soin de me prévenir sur tout.

Digitized by Google

Mme DURVAL.

Prenez-vous quelque chose le matin?

LA MARQUISE.

J'ai demandé du chocolat. Il fait le plus
eau tems du monde, j'ai déja fait un tour
e jardin, et j'ai prié qu'on m'apportât le cho-
olat dans ce salon, au frais.

Mme DURVAL.

J'y prendrai avec vous mon café à la crême;
Au Marquis.) et vous, Monsieur.

LE MARQUIS.

Moi, Madame, il faut que je voie le mi-
istre: nous sommes à la porte de Versailles,
'y vais faire un tour, et je serai revenu pour
e dîner.

Mme DURVAL.

Il est de bonne heure; déjeûnez avec nous,
nonsieur le Marquis: vous partirez ensuite,

LE MARQUIS, après avoir regardé sa montre.

Je prendrai donc un peu de chocolat.

(Pendant ce dialogue un domestique a apporté du chocolat et du café qu'il sert; Agathe est entrée et se tient auprès de sa maîtresse.)

Mme DURVAL.

Asseyons-nous.

(Le Marquis dit un mot à l'oreille de sa mère.)

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Mademoiselle Durval ne déjeune-t-elle pas, Madame ?

Mme DURVAL.

Agathe, que fait ma fille ?

AGATHE.

Elle est chez Monsieur.

Mme DURVAL.

J'en suis fâchée, Madame ; mais elle est chez son père.

LA MARQUISE, à demi-bas à son fils.

Il faut vous en passer, mon fils. (*A Madame Durval.*) La tête lui en tourne au moins.

Mme DURVAL.

Ma fille n'a rien d'assez extraordinaire...

LE MARQUIS, vivement.

Ah ! que dites-vous, Madame ?

LA MARQUISE.

En effet, on n'est pas mieux que cela : c'est qu'elle est tout votre portrait, Madame.

Mme DURVAL.

Vous me flattez, Madame... Comment trouvez-vous le chocolat ?

LA MARQUISE.

Très-bon : j'aimerais pourtant mieux le café, mais il m'incommode.

Digitized by Google

Mme DURVAL.

Si j'en crois mon docteur, il m'incommode ssi; mais je ne laisse pas d'en prendre.

LE MARQUIS.

Vous préférez votre plaisir à votre santé?

Mme DURVAL.

J'aurais de la peine à vous dire pourquoi en prends, c'est par habitude; car, pour le laisir, ce que je bois, ce que je mange m'est ssez égal; je suis toujours sans appétit; tout e monde est un peu comme cela: il n'y a uère que le peuple qui ait de l'appétit.

LA MARQUISE, à son fils, entre ses dents.

La sotte créature que c'est-là!

Mme DURVAL.

Que dites-vous, Madame?

LA MARQUISE.

Je dis que votre docteur devrait bien remédier à cela.

Mme DURVAL.

Oh! il ne remédie à rien, mon docteur: mais il m'amuse: il a la prétention des bons mots et le tic singulier d'en rire...

LA MARQUISE.

Souvent tout seul.

Digitized by Google

Mme DURVAL.

Au demeurant, c'est bien la meilleure gazette...

LE MARQUIS.

Un peu scandaleuse.

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Mme DURVAL; Mlle DURVAL, un mouchoir à la main, sortant de chez son père.

LE MARQUIS, vivement.

Ah! voilá mademoiselle Durval.

Mme DURVAL.

Elle sort de chez son père.

LA MARQUISE.

Amenez-nous la, mon fils. — Bon! Il est déja parti.

LE MARQUIS, à mademoiselle Durval, vers laquelle il a couru.

Me trompé-je, Mademoiselle? vous venez d'essuyer des pleurs?

Mlle DURVAL.

Non, Monsieur; c'est que j'ai mal aux yeux.

Digitized by Google

LA MARQUISE, qui s'est approchée.

En effet, ils sont tout rouges.

Mme DURVAL, à la Marquise.

Pardonnez, Madame. (*Elle prend sa fille à part.*) Qu'y a-t-il donc, ma fille ?

Mlle DURVAL, sanglotant.

Je suis au désespoir... Ce monsieur Dutour... mon père ne veut rien entendre, il m'a traitée...

(Elle fond en larmes.)

Mme DURVAL.

Cachez vos pleurs, rentrez ; allez, mon enfant, je lui parlerai.

(Mademoiselle Durval regarde le Marquis, lève les yeux au ciel et s'en va.)

SCÈNE XIV.

LA MARQUISE, LE MARQUIS, Mme DURVAL.

LA MARQUISE.

Elle nous quitte, Madame.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce donc qui s'est passé, Madame ? aurais-je le malheur d'être cause...

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Allez, mon fils, allez à Versailles et revenez bientôt; je vais causer avec Madame.

LE MARQUIS.

Je ne pars pas tranquille.

SCÈNE XV.

LA MARQUISE, Mme DURVAL.

LA MARQUISE.

Je vous avoue, Madame, que ce que je vois me donne aussi à penser; est-ce que notre mariage ne serait pas une chose faite?

Mme DURVAL.

Vous ne doutez pas que je n'en fusse comblée : l'honneur de vous appartenir, le plaisir de faire enrager ma sœur, mille autres raisons... Mais mon mari ne pense pas comme moi, et j'ai honte de vous dire que je ne suis pas tout-à-fait la maîtresse.

LA MARQUISE.

Pas tout-à-fait la maîtresse ! Une femme ! à Paris ! J'y croyais nos droits plus respectés.

Mme DURVAL.

Il est vrai : mais monsieur Durval est un homme qui n'est pas comme les autres.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Quelque étrange qu'il puisse être, Mada-
; j'ai peine à croire que dans le cas présent
puisse y avoir des difficultés de sa part.

Mme DURVAL.

Il n'y en devrait point avoir : mais Madame
e suis forcée de vous le dire), M. Durval
a point d'élévation dans l'âme, il ne res-
cte que l'argent, et malheureusement
onsieur votre fils n'est pas riche.

LA MARQUISE.

S'il l'était, Madame, assurément notre
nitié me ferait passer par-dessus certaines
isons : mais ce n'est pas l'usage, et vous
vez...

Mme DURVAL.

Épargnez-moi ces raisons, Madame ; encore
me fois les difficultés ne viendront pas de
noi.

SCÈNE XVI.

LA MARQUISE, Mme DURVAL, LE DOCTEUR, AGATHE.

AGATHE, annonçant.

Monsieur le Docteur.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Je vous laisse, Madame, et vais achever ma toilette.

(Agathe écarte la table du déjeûner.)

Mme DURVAL.

Vous venez à propos, Docteur : j'ai mal dormi, j'ai les yeux battus.

LE DOCTEUR.

Battus, Madame ! Dites battans : ah ! ah ! ah !.. je ne les ai jamais vus si redoutables... Voyons votre pouls... un peu vif... je soupçonnerais que vous avez pris ce matin du café, si je ne vous l'avais pas défendu.

Mme DURVAL.

Ne savez-vous pas, Docteur, que les femmes aiment à faire ce qu'on leur défend?

LE DOCTEUR.

C'est-à-dire que j'ai deviné : ah ! ah ! ah !

Mme DURVAL.

J'admire votre pénétration.

AGATHE, à part.

Monsieur le Docteur devine ce qu'il voit.

LE DOCTEUR.

Oh ! çà, promettez-moi de n'en plus prendre : c'est se mettre la chaux dans le sang... Mademoiselle, y en a-t-il encore?

Digitized by Google

AGATHE.

Oui, Monsieur.

LE DOCTEUR.

Donnez-m'en : je n'ai rien pris ce matin : ! ah ! ah !

AGATHE, le contrefesant.

En voilà : ah ! ah ! ah !

Mme DURVAL.

Agathe !

LE DOCTEUR.

Elle est gaie, Madame; elle est gaie. Il n'y pas de mal à cela : ah ! ah ! ah !

(Agathe sort.)

Mme DURVAL.

Quelle nouvelle, Docteur?

LE DOCTEUR.

Vous savez que Célimène est veuve.

Mme DURVAL.

Qui aurait cru que cette femme, toujours mourante, enterrerait son mari ?

LE DOCTEUR.

Elle se porte à présent à merveille : un de mes confrères a fait cette grande cure.

Mme DURVAL.

On disait qu'elle ne voyait plus de médecins.

Digitized by Google

LE DOCTEUR.

Oui : mais le mari en voyait un qui, comme on dit, a fait d'une pierre deux coups : le mari est mort, et la femme s'est bien portée : ah ! ah ! ah !

Mme DURVAL.

N'y a-t-il point d'autres nouvelles ?

LE DOCTEUR.

Je ne sais ; j'ai entendu murmurer quelque chose sur M. Dutour.

Mme DURVAL.

On vous aura dit que M. Durval veut lui faire épouser ma fille ; et sans doute que ce mariage-là paraît fort ridicule ?

LE DOCTEUR.

En effet, il est question du mariage dans ma nouvelle ; mais ce n'est point avec mademoiselle Durval : une aventure de nuit, une surprise, une mademoiselle Lucile ; je ne puis trop vous dire ce que c'est : comme on m'expliquait la chose, on m'est venu dire qu'un malade pressait : j'ai couru ; j'ai trouvé qu'il avait pris son parti sans moi : ah ! ah ! ah !

Mme DURVAL.

Cela est fâcheux.

LE DOCTEUR.

Oui ; j'ai perdu ma nouvelle. Voyons encore

Digitized by Google

otre pouls... toujours vif, très-vif : ah ! ah! h !

Mme DURVAL.

Si je me fesais saigner ?

LE DOCTEUR.

Oh ! non, je ne vous le conseille pas ; la aignée vous est contraire.

Mme DURVAL

J'ai dans la tête qu'elle me ferait du bien. On ne sait que faire à la campagne : la Marquise part ce soir, je n'aurai demain que des amis de mon mari, des espèces ; je me ferai saigner: n'est-il pas vrai, mon Docteur ?

LE DOCTEUR.

Une petite saignée donc : ah ! ah ! ah!

Mme DURVAL.

Je compte aussi reprendre mes pilules : ne me le conseillez-vous pas?

LE DOCTEUR.

Gardez-vous en bien, je vous le défends.

Mme DURVAL.

Ah ! ah ! cher Docteur, vous voulez donc que je ne mange, ni ne dorme?

LE DOCTEUR.

Allons, allons ; mais rien qu'une ou deux,

Digitized by Google

vous faites de moi tout ce que vous voulez: ah! ah! ah!

Mme DURVAL.

Ne passez-vous pas un moment chez mon mari?

LE DOCTEUR.

Serait-il incommodé?

Mme DURVAL.

Oh! jamais. Quelqu'indigestion par-ci, par-là; mais c'est que vous lui parlerez de M. Dutour, et que, sans faire semblant de rien, vous lui en ferez un portrait...

LE DOCTEUR.

Je ne le connais pas.

Mme DURVAL.

Qu'importe? Je le connais moi, et je vous suis caution de tout le mal que vous en direz.

LE DOCTEUR.

Ah! ah! ah! Allons, allons.

SCÈNE XVII.

Mme DURVAL.

Il est délicieux, mon docteur; point entêté, surtout: c'est ce que j'en aime; un peu mé-

Digitized by Google

disant avec cela : oh! c'est un homme divin!... Bon! ne me voilà pas mal ; la Comtesse !

SCÈNE XVIII.

LA COMTESSE D'ALTIN, Mme DURVAL.

LA COMTESSE D'ALTIN.

Ma sœur, je viens prendre congé de vous. Il n'y a pas moyen de demeurer avec votre mari : c'est un homme qui n'aime que les gens de sa sorte : je lui avais proposé, pour sa fille, un très-grand mariage, le frère d'un homme titré : il m'a refusée, mais très-durement.

Mme DURVAL.

Celui que vous proposiez, ma sœur, est un homme perdu de dettes, un joueur...

LA COMTESSE D'ALTIN.

Qui vous dit que non? Sans cela, Mademoiselle Durval serait-elle un parti pour lui?

Mme DURVAL

On dit qu'il a eu d'indignes procédés avec des femmes...

LA COMTESSE D'ALTIN.

Des femmes... de la ville.

Mme DURVAL.

Je vous admire, ma sœur : des femmes de la ville valent bien...

Digitized by Google

LA COMTESSE D'ALTIN.

Mon dieu! mille pardons: vous me voyez confuse; j'oubliais...

Mme DURVAL.

Ce que vous avez été, ma sœur.

LA COMTESSE D'ALTIN.

Oh! j'ai tort, j'ai tort: je ne sais comment cela m'est échappé devant vous. Ah! çà, je ne puis m'arrêter: monsieur le Comte m'attend à dîner à Paris chez le duc son oncle, avec qui nous allons ce soir à Versailles; il y a quelque tems que nous n'y avons été, et il faut bien faire sa cour.

Mme DURVAL.

C'est un grand assujétissement, ma sœur, une grande dépendance que celle de la cour, et je vous plains bien de n'être pas en état de vous en passer.

LA COMTESSE D'ALTIN.

Cette dépendance-là est honorable, et met à portée des grâces: monsieur le Comte soupe dans les cabinets, je fais la partie de...

Mme DURVAL.

Fort bien; mais je reste chez moi où l'on fait la mienne. Il est vrai que tout le monde ne peut pas tenir une maison.

Digitized by Google

LA COMTESSE D'ALTIN.

Tout le monde peut encore moins être admis à l'honneur...

Mme DURVAL.

Ma sœur, c'est acheter bien cher cet honneur, que de rester les trois quarts de l'année dans un vieux château délabré pour avoir de quoi figurer quinze jours à la cour.

LA COMTESSE D'ALTIN.

Mais pendant ces quinze jours, ma sœur, on voit meilleure compagnie, que ceux qui n'y peuvent aller n'en voient toute leur vie.

Mme DURVAL.

Laissons cela, ma sœur, je veux vous montrer mes diamans; je les ai fait monter dans un goût nouveau, ils sont d'un éclat, d'une beauté...

LA COMTESSE D'ALTIN.

Je les verrai une autre fois : je compte même vous les emprunter pour le bal paré qu'il doit y avoir : comme vous ne pouvez pas en être...

Mme DURVAL.

Je voudrais que vous y pussiez joindre une robe comme celle que je me fais faire ; c'est l'étoffe la plus riche, la plus superbe ; mais cela serait trop cher... Je me suis aussi donné une voiture d'une élégance...

Digitized by Google

LA COMTESSE D'ALTIN.

Je vous approuve fort, ma sœur. Quand on n'a pas le bonheur de porter un certain nom, il faut avoir de tout cela : avec de l'argent chacun peut se contenter ; car tout est si confondu !

Mme DURVAL.

Pas si confondu. Il y a peu de gens qui puissent atteindre à de certaines choses ; par exemple, je suis en marché d'un bijou unique : la princesse Amélie l'a trouvé trop cher : mais j'en ai la fantaisie, et je la passerai.

LA COMTESSE D'ALTIN.

Adieu, ma sœur, je vous quitte avec bien du regret. Quand on s'aime, comme nous fesons, il est cruel de se séparer..... Mais vous pourriez me venir voir ; il y aura des fêtes, et je me ferais un plaisir de vous faire bien placer.

Mme DURVAL.

Je suis si bien chez moi, ma sœur ! et puis je n'aime les fêtes que quand je les donne.

(Elles s'embrassent, et la Comtesse sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XIX.

Mme DURVAL.

Ouf! (*Elle sonne.*) Je n'en puis plus. (*Elle sonne encore, et se jette dans un fauteuil.*) Me voilà ma migraine, au moins, pour vingt-quatre heures. La sotte! En l'embrassant, si je ne m'étais contrainte, je l'aurais.... On ne vient point, et je suis dans un état...

SCÈNE XX.

Mme DURVAL, AGATHE.

Mme DURVAL.

Ou êtes-vous donc, Mademoiselle? Je me trouve mal, horriblement mal, et personne ne vient... Mon eau de Luce.... On aurait le tems de mourir. Finirez-vous, Mademoiselle?

AGATHE, tirant un flacon.

Ah! je l'ai dans ma poche... Je suis si troublée de voir Madame comme cela... Qu'est-ce donc qu'a Madame?

Mme DURVAL.

Ce que j'ai? N'as-tu pas vu sortir la Comtesse?

Digitized by Google

AGATHE.

Je viens de la voir partir dans le plus vilain équipage et avec les plus mauvais chevaux.

Mme DURVAL.

Elle n'a pas le sou, et elle est d'une impertinence !...

AGATHE.

Bon ! c'est qu'elle porte envie à Madame. Qu'est-ce qu'un grand nom, quand on n'a pas de quoi le soutenir?

Mme DURVAL.

Je donnerais tout ce que j'ai pour être à sa place.

AGATHE.

Madame n'y pense pas. Qu'elle considère que la Comtesse ne sera jamais riche comme elle; et qui sait si Madame ne deviendra pas comtesse? Madame est beaucoup plus jeune que Monsieur, et s'il arrivait de certaines choses....

Mme DURVAL.

Je ne souhaite pas qu'elles arrivent, ma pauvre Agathe, je ne le souhaite pas; et, grâce au ciel, mon mari est d'une santé...

AGATHE.

Il me semble, à moi, qu'elle se dérange beaucoup.

Digitized by Google

Mme DURVAL.

Trouves-tu, ma chère enfant?

AGATHE.

Mais oui, beaucoup.

Mme DURVAL.

Tu m'alarmes... en vérité... tu m'alarmes... A propos, Agathe, il y a long-tems que je ne t'ai rien donné, prends la robe que j'avais hier.

AGATHE.

Bien des grâces à Madame : mais voici Monsieur; voyez comme il a le visage enflammé!

Mme DURVAL.

Il paraît en colère : mais je me sens d'une humeur.... Tu vas voir.

SCÈNE XXI.

Mme DURVAL, M. DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

Madame, vous instruisez fort bien votre fille, vous lui donnez de jolis conseils!

Mme DURVAL.

Je lui donne, Monsieur, ceux que je vou-

Digitized by Google

drais qu'on m'eût donnés, lorsqu'il était question de me marier; je tâche de lui épargner un repentir.

M. DURVAL.

Oh! Madame, le repentir est de l'essence des mariages. Le meilleur est celui où l'on se repent le moins : mais ce n'est pas le nôtre, vous y mettez bon ordre.

Mme DURVAL.

En effet, j'ai grand tort de vouloir que ma fille, avec le bien qu'elle aura, n'épouse pas un M. Dutour, un petit homme tout bouffi de la morgue financière, qui n'estime et qui n'aime que l'argent!

M. DURVAL.

Eh! que diable voulez-vous donc qu'on aime?

Mme DURVAL.

Madame Dutour! le beau nom! oh! je vous réponds que, si j'avais eu la dixième partie du bien qu'aura ma fille, je n'aurais jamais été madame Durval.

M. DURVAL.

Madame!

Mme DURVAL.

Ce mariage-là n'est pas fait; et puis le docteur m'a dit des choses de M. Dutour!...

Digitized by Google

M. DURVAL.

Quoi? Que vous a-t-il dit?

Mme DURVAL.

Oh! des choses.... Je ne puis pas bien vous dire ce que c'était, il ne le savait pas trop lui-même.... Mais...

M. DURVAL.

Voilà qui est clair, Madame; et puis c'est une grande autorité que votre docteur. *Ah! ah! ah!* (*Il le contrefait.*) Si j'avais voulu l'écouter....

Mme DURVAL.

Ce qu'il y a de très-clair, Monsieur, c'est que, quand ce ne serait que pour rabattre les grands airs de ma sœur la Comtesse, je veux que ma fille...

M. DURVAL.

Eh! moquez-vous de ces airs, Madame: vous êtes en état d'acheter trente comtés comme le sien.

Mme DURVAL.

En serai-je plus grande dame? Elle va à la cour, elle sera de toutes les fêtes.

M. DURVAL.

Et, pour y paraître d'une façon à peine convenable, il faudra qu'elle se prive du nécessaire. Savez-vous ce que vous désirez,

Digitized by Google

Madame? l'indigence et la servitude; mais, extravaguez si vous voulez, perdez-vous dans des désirs insensés, enviez ceux qui vous envient; moi qui sais qu'on est tout quand on est riche, je n'envie personne.

Mme DURVAL.

Tout cela est bel et bon, Monsieur : mais, si ma fille n'épouse le Marquis, ma résolution est prise, je me sépare de vous.

M. DURVAL, ironiquement.

Mais, vraiment! Madame, voilà une menace terrible!

SCÈNE XXII.

M. DURVAL, Mme DURVAL, Mlle DURVAL, AGATHE.

M. DURVAL.

Ah! vous voilà, Mademoiselle! avez-vous fait vos réflexions? êtes-vous enfin disposée à m'obéir?

Mlle DURVAL, tombant aux pieds de son père.

Mon père, vous aimez votre fille, vous ne voulez pas son malheur, vous ne pouvez pas le vouloir, et vous le feriez infailliblement en me donnant un époux que je ne pourrais aimer.

Digitized by Google

M. DURVAL.

Vous êtes une enfant. Que parlez-vous d'aimer! Demandez à Madame si c'est pour cela qu'on se marie? Levez-vous.

Mlle DURVAL.

Mon père!

M. DURVAL.

Levez-vous, vous dis-je, et finissez une scène... Mais que veut mon frère avec cet air empressé?

SCÈNE XXIII.

LES PRÉCÉDENS, M. DE SURMON.

M. DE SURMON.

Eh bien! mon frère, une autre fois prendrez-vous de mes almanachs?

M. DURVAL.

Que voulez-vous dire avec vos almanachs?

M. DE SURMON.

Attendrez-vous encore, pour y croire, que j'aie fait une fortune comme la vôtre? J'avais pourtant raison, et M. Dutour....

M. DURVAL.

Eh bien? M. Dutour...

Digitized by Google

M. DE SURMON.

Quoi ! ignorez-vous son aventure ?

M. DURVAL.

Quelque histoire ridicule, sans doute ?

Mme DURVAL.

Il faut savoir ce que c'est.

M. DE SURMON.

Rien qu'une bagatelle : c'est que M. Dutour depuis trois mois est marié en secret avec mademoiselle Lucile.

Mme. DURVAL.

Marié !

Mlle DURVAL.

Plût au ciel !

M. DURVAL.

Plaisantez-vous, mon frère ?

M. DE SURMON.

Point du tout : les parens de la demoiselle l'ont surpris avec elle hier au soir ; et, comme on lui a proposé une façon de sortir qui n'était point de son goût, il a déclaré le mariage.

Mme DURVAL.

Ce sera là ce qu'on avait dit au docteur.

M. DURVAL.

Mon frère, pouvez-vous donner dans un

Digitized by Google

pareil conte? M. Dutour qui doit épouser ma fille, et à qui je cède, pour cela, ma place...

M. DE SURMON.

Ajoutez que, pour en obtenir l'agrément, vous lui avez prêté le plus honnêtement du monde les cent mille francs qu'il a fallu donner : aussi, dit-on, que sans la circonstance qui l'y a forcé, son dessein était de ne découvrir son mariage, qu'après s'être bien mis en possession de votre place.

M. DURVAL.

Et moi, je n'en crois rien : on aime à répandre de mauvais bruits sur les gens riches. Le public, qui leur porte envie, est disposé à tout croire sur leur compte. M'emprunter mon argent pour se faire donner ma place, cela suppose plus de projet et plus d'esprit que je n'en connais à M. Dutour.

M. DE SURMON.

Appelez-vous cela de l'esprit, mon frère?

M. DURVAL.

Pourquoi, d'ailleurs, aurait-il épousé Lucile qu'on sait d'humeur à ne pas désespérer les gens!

M. DE SURMON.

Pourquoi, mon frère? parce que, quoi que vous en pensiez, les sots ne se contentent pas

Digitized by Google

de dire des sottises, et que très-souvent ils en font.

SCÈNE XXIV.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Voici mon fils qui revient de Versailles, Monsieur, et qui m'apprend des choses...

M. DURVAL.

L'aventure de M. Dutour?

M. DE SURMON.

Mon frère ne la veut pas croire.

LE MARQUIS.

Elle est pourtant très-publique, Monsieur: on n'en saurait douter, et le ministre en est instruit.

M. DURVAL.

Je demeure pétrifié.

LE MARQUIS.

Je l'ai trouvé indigné du procédé de M. Dutour; et voici une lettre de sa propre main, où vous verrez que, sans égard à la promesse surprise par M. Dutour, on vous rend la place dont vous vous étiez démis en sa faveur.

Digitized by Google

M. DURVAL.

Ah! Monsieur..... (*A la Marquise..*) Madame, vous permettez....

(Il lit la lettre tout bas.)

LE MARQUIS.

Je sais que le Ministre vous marque en même tems tout l'intérêt qu'il prend à moi, et le désir qu'il aurait de vous voir consentir à mon bonheur; mais je vous déclare que je ne veux point me prévaloir de sa recommandation; que vous pouvez librement disposer de mademoiselle Durval; que votre place vous est rendue sans condition, et qu'elle vous sera conservée dans tous les cas.

M. DURVAL.

Hum, hum! (*Il a l'air de rêver en regardant la lettre.*)

Mme DURVAL.

A quoi pensez-vous donc, M. Durval?

M. DE SURMON, s'approchant.

Mon frère, vous voyez le procédé de monsieur le Marquis, et je ne doute pas que, dans cette occasion, vous ne fassiez ce que l'honneur exige... et votre intérêt. (*Il lui dit ce dernier mot à l'oreille.*)

Mlle DURVAL.

Je tremble.

Digitized by Google

LE MARQUIS, à M. Durval.

Monsieur, je devine, à-peu-près, ce qui se passe en vous; mais, encore une fois, agissez librement et sans crainte : je vous engage ma parole, que, quelque parti que vous preniez...

M. DURVAL.

Monsieur, il est pris : je vous avoue que mon dessein n'était pas de donner ma fille à un homme de qualité : les exemples me fesaient peur, votre procédé généreux me rassure. Il faut m'en rendre digne, et mériter les bontés du Ministre... (*A Julie.*) Avancez Mademoiselle, je vous ordonne de regarder désormais monsieur le Marquis comme celui qui doit être votre époux.

Mlle DURVAL.

Ah! mon père!

LE MARQUIS.

Belle Julie... (*A M. Durval.*) Quel que soit le motif qui vous détermine, Monsieur, je n'aurai pas le courage de pousser la générosité plus loin. J'accepte avec transport la grâce que vous voulez bien me faire; mais soyez sûr que vous n'aurez jamais lieu de vous en repentir, et que vous trouverez en moi tous les sentimens que peut attendre un père du fils le plus tendre et le plus respectueux.

Digitized by Google

M. DE SURMON.

Mon frère, vous voyez que j'avais raison
e vous dire qu'on n'en vaut pas toujours
ıieux pour être un sot. Croyez-moi, pour
tre honnête, il faut être éclairé; quoique,
ıour être éclairé, on ne soit pas toujours
ıonnête.

FIN DU MARIAGE DE JULIE.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES DEUX BILLETS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FLORIAN,

Représentée pour la première fois, sur le Théâtre-Italien le 9 février 1779.

Digitized by Google

Digitized by Google

NOTICE

SUR FLORIAN.

Jean-Pierre Claris de Florian, naquit le 6 mars 1755, au château de Florian près de Sauve, dans les basses Cévennes, d'une famille noble et distinguée dans les armes. Un de ses oncles, le marquis de Florian, qui avait épousé une nièce de Voltaire, l'amena à Ferney, où, par sa gaîté vive et franche et les heureuses dispositions de son esprit, il plut au dieu de la littérature d'alors. C'est auprès de cet homme célèbre qu'il puisa et son grand amour pour les lettres et les principes littéraires, qui depuis le firent paraitre dans la carrière avec avantage.

Son amabilité et la sensibilité de son caractère, lui obtinrent par la suite la bienveillance du vertueux duc de Penthièvre; après avoir été l'un de ses pages, il entra au corps royal d'artillerie, et devint ensuite successi-

Digitized by Google

vement lieutenant et capitaine de dragons. Nommé après cela gentilhomme du prince, son protecteur, il en fut en quelque sorte le favori, et il fut chargé de l'honorable emploi de dispenser ses bienfaits.

Livré à un genre de vie paisible, il se vit dans le cas de suivre le goût qu'il avait toujours eu pour la littérature. Sa mère, Gilette de Salgue, castillanne d'origine, lui avait inspiré un goût très-vif pour la littérature espagnole, où il puisa les sujets de ses charmantes pastorales. Il s'est rendu célèbre, comme on sait, par ses nouvelles, ses poëmes en prose et même par ses poëmes en vers; mais nous ne le considérons ici que comme auteur dramatique. Voici comme en parle Laharpe :

« On a dit de lui qu'il avait créé une nou-
» velle famille d'Arlequins : non ; l'auteur de
» cette famille est *Marivaux*; et pour s'en
» convaincre, il suffit de lire les pièces dont
» je viens de parler. Mais Florian a donné
» plus de charme, à ses Arlequins, qu'aucun
» de ceux qui l'avaient précédé; il leur a
» donné une bonhomie native qui n'est al-
» térée par aucun mélange, et tout l'esprit

Digitized by Google

» qui la relève n'est autre chose qu'un composé » fort heureux de bon cœur, de bon sens et » de bonne humeur. Ce caractère, qui est celui » de toutes ses pièces, est bien aussi une sorte » de création ; et s'il n'a pas fondé la famille, » il l'a ressuscitée, lorsque l'Opéra-Comique » l'avait fait oublier, et l'a reproduite, ce me » semble, sous des formes aussi attrayantes et » plus épurées. Florian, dont le talent est » surtout marqué par le bon goût, en se mo- » delant sur Marivaux et Gessner, s'est ap- » proprié l'esprit de l'un, mais sans abus, la » naïveté de l'autre, mais sans fadeur. Il a » fait de son Arlequin le contraire de ce qu'a » fait Beaumarchais de son Figaro ; celui-ci » est brillant dans son immoralité ; l'autre est » charmant dans sa bonté. Toutes les pièces » où il paraît peuvent se lire et se relire avec » un plaisir continu et pur ; et si le genre » est petit, la louange n'est pas commune. »

Florian joua lui-même le rôle de son Arlequin sur des théâtres de société, et particulièrement chez M. d'Argental, où il était très-applaudi. Ces petites productions dramatiques plurent même au duc de Penthièvre qui était renommé par sa gravité mélancolique.

Digitized by Google

Sans avoir reçu de la nature les dons du génie, Florian a brillé par la douceur de son style, la délicatesse de ses idées et sa correction : il savait s'apprécier lui-même et fut exempt de cette sotte vanité si commune dans les petits littérateurs.

La révolution détruisit son bonheur et sa fortune. Devenu à l'époque de la terreur un objet de suspicion aux Vandales modernes, il fut banni comme ex-noble; ensuite pris comme ayant été attaché à la maison de Penthièvre et detenu dans une prison à la Bourbe. Il fut délivré d'une mort certaine par la réaction du 9 thermidor; mais l'impression d'effroi qu'il avait ressentie lors de son arrestation avait été si grande qu'elle ne put s'effacer de son esprit, et elle le fit tomber dans une maladie de langueur dont il mourut, le 13 septembre 1794, à Sceaux.

Celles de ses pièces qui ont été jouées au Théâtre-Italien, y ont obtenu un grand succès. Outre celles que l'on trouvera dans ce recueil, il a donné encore *Jeannot et Colin*, comédie en 3 actes, en prose, le 14 novembre 1790; *la Bonne Mère*, comédie en un acte et en

Digitized by Google

prose; si nous ne les fesons pas entrer ici, c'est qu'elles n'ont rien d'assez frappant pour mériter d'être conservées. Il a fait jouer de plus aux Italiens *Le Baiser*, féerie en un acte et en vers, 26 novembre 1781; *Blanche et Vermeille*, pastorale en 2 actes et en vers, 6 mars 1781; et enfin *le Bon fils*, 1781.

Voltaire l'appelle dans ses lettres *Florianet*, et ce nom mignard peint assez bien le genre d'esprit et le caractère de Florian, que l'on retrouve dans ses compositions dramatiques, comme dans ses autres ouvrages.

—

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, amant d'Argentine.
ARGENTINE.
SCAPIN, rival d'Arlequin.

La scène est à Paris, dans une place publique où l'on voit la maison où demeure Argentine.

Digitized by Google

LES DEUX BILLETS,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, seul, un billet à la main.

Voici la première fois que je suis bien aise de savoir lire. Quel bonheur! elle m'aime. J'en suis sûr à présent; elle l'a dit, elle l'a écrit, et Argentine ne peut pas mentir : elle a la bouche trop jolie et la main trop blanche pour tromper. Relisons encore son billet. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon bon ami, ton rival ne » doit te donner aucune inquiétude.. Je » t'aime. » Je t'aime!... Je n'ose pas baiser ce mot-là, de peur de l'effacer. (*Il continue de lire.*) « Mon cœur est à toi pour toujours : tu » auras ma main quand tu voudras. » Quand je voudrai! Je ne fais que le vouloir depuis que je la connais. Ma chère lettre! ma bonne lettre! (*Il la baise.*) Allons, plus d'inquiétude. Ce coquin de Scapin m'offusquait. Il fait semblant d'aimer Argentine; et souvent ces amoureux menteurs ont de l'avantage sur

Digitized by Google

les amoureux qui parlent vrai. Heureusement Argentine n'est pas de cet avis-là. Allons la remercier, et prendre jour pour notre mariage. Ah! comme il fera beau ce jour-là. (*Il va et revient.*) Il y a pourtant quelque chose qui me chagrine : Argentine a du bien; je n'ai rien, moi : je voudrais être riche, ou qu'elle fût pauvre. Quand il y a, comme cela, de l'argent d'un côté et qu'il n'y a que de l'amour de l'autre, je ne sais pas, mais cela ne va jamais si bien que lorsque tout est égal et qu'il y a amour contre amour. J'ai beau faire, je ne peux pas devenir riche : tous les mois je mets mes gages à la loterie; mes numéros restent toujours au fond du sac. J'en ai encore pris trois pour ce tirage-ci, les voilà : (*Il tire un billet de loterie.*) 7, 19, 48. J'ai mis six francs sur ce terne-là : s'il sort, ma fortune est faite, et je l'offre à ma chère Argentine : s'il ne sort pas, au premier tirage je prendrai tous les numéros, nous verrons s'il en sortira un. En attendant, allons trouver Argentine... Mais voici Scapin, cachons ma lettre, et attendons qu'il soit parti. (*Arlequin met ses deux billets dans la même poche.*)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARLEQUIN, SCAPIN.

SCAPIN.

Bonjour Arlequin.

ARLEQUIN.

Serviteur, Monsieur.

SCAPIN.

Comment, Monsieur! tu me parles toujours comme si tu étais fâché. Je ne te ressemble pas, moi; et...

ARLEQUIN.

Oh! je sais fort bien que nous ne nous ressemblons guère.

SCAPIN.

Mais tu n'y penses pas, mon ami: parce que nous aimons tous deux la même personne, faut-il que nous nous détestions? Une femme ne vaut pas la peine que deux honnêtes gens se brouillent.

ARLEQUIN.

D'abord, pour que deux honnêtes gens puissent se brouiller, il faut qu'ils soient tous deux honnêtes gens, et...

Digitized by Google

SCAPIN.

Ah! Monsieur Arlequin...

ARLEQUIN.

M. Arlequin ne vous aime pas : je vous le dis franchement. Tout mon bonheur dépend d'Argentine; je ne sais rien, je ne veux rien, je ne peux rien que l'aimer : et vous, qui voudriez épouser son argent, vous faites semblant de désirer sa personne. Vous lui plairez peut-être plutôt que moi; car un homme qui n'est point amoureux a toute sa tête pour plaire, au lieu que moi je n'ai rien. Tout cela me tracasse; je voudrais vous savoir loin d'ici.

SCAPIN.

Mon cher Arlequin, il faut pourtant s'accoutumer aux rivaux : tu es un beau garçon, sans doute; mais il y a des gens courageux que cela n'effraie pas. Il faudrait bien prendre ton parti, si Argentine ne rendait pas justice à ton mérite.

ARLEQUIN.

Je le prendrai, soyez tranquille. Bonsoir.

SCAPIN.

Où vas-tu donc?

ARLEQUIN.

Je vais voir tirer la loterie.

Digitized by Google

SCAPIN.

Elle est tirée, il y a plus d'une demi-heure. J'ai la liste dans ma poche, voici les numéros : 7, 20, 48, 12, 19.

ARLEQUIN.

Que dis-tu ! Attends ; (*Il tire son billet de loterie.*) 7 en est-il ?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

19 aussi ?

SCAPIN.

Oui.

ARLEQUIN.

Et 48 aussi ?

SCAPIN.

48 aussi.

ARLEQUIN.

Ah ! tu badines.

SCAPIN.

Non ma foi ; regarde toi-même.

ARLEQUIN.

Ma fortune est faite, mon terne est venu.

Digitized by Google

Que d'argent je vais avoir! C'est bon, mon mariage sera tout d'amour.

SCAPIN.

Comment! (*Il regarde le billet d'Arlequin.*) Il a, ma foi, raison. Ce drôle-là est bien heureux.

ARLEQUIN.

Il y avait long-tems que je guettais ce terne-là; je suis sûr que j'ai passé près de lui plus de trente fois: à la fin je l'ai attrapé. (*Il remet son billet dans la même poche.*)

SCAPIN, à part.

Si je pouvais accrocher ce billet-là!

ARLEQUIN.

Adieu, je vais me faire payer; car je dois placer tout de suite cet argent, non pas sur ma tête, mais sous les plus jolis petits pieds du monde.

SCAPIN.

Attends donc; tu ne sais seulement pas où il faut aller pour te faire payer?

ARLEQUIN.

Non.

SCAPIN.

Écoute: je vais t'indiquer où demeure celui qui paie. (*Pendant tout le reste de la scène, Scapin cherche à voler le billet d'Arle-*

Digitized by Google

ain, et celui-ci le dérange toujours.) Tu sais bien où est le Luxembourg?

ARLEQUIN.

Oui.

SCAPIN.

Hé bien, c'est là que l'on paie.

ARLEQUIN.

Au Luxembourg?

SCAPIN.

Oui... C'est-à-dire... Non... avant d'y entrer, à droite, tu verras une porte cochère... Tiens... voilà le Luxembourg, là, à droite, il y a une porte cochère... jaune.

ARLEQUIN.

Une porte jaune?

SCAPIN.

(*Vite.*) Oui, tu la reconnaîtras tout de suite. Tu frapperas, l'on t'ouvrira; tu entres, tu vois un escalier à gauche, tu montes; tu trouves au premier une petite porte grise, une sonnette avec un pied de biche; tu sonnes: vient un domestique: Je demande à parler à M. le directeur. Donnez-vous la peine d'entrer. On te mène à son bureau, tu lui montres ton billet. Vîte de l'argent à Monsieur, trente sacs de mille francs. Les voilà, Monsieur. Voulez-vous bien vous donner la

Digitized by Google

peine de regarder si le compte y est? On peut se tromper : voyez, voyez... (*Arlequin se baisse et regarde par terre; Scapin vole le billet.*) On te prend ton billet : et tout est fini.

ARLEQUIN.

Oh! c'est clair. Vis-à-vis, porte jaune, porte grise, pied de biche, domestique, l'escalier, trente sacs de mille francs, voyez si le compte y est... C'est clair. J'y cours tout de suite. Pardi! sans toi jaurais été bien embarrassé; je te remercie.

SCAPIN.

Il n'y a pas de quoi. Bonsoir, mon ami; n'oublie pas la porte jaune.

ARLEQUIN.

Oh! je la trouverai bien.

(Il sort.)

SCÈNE IH.

SCAPIN.

Si nous n'avions pas le soin d'y mettre ordre, il n'y aurait que ces imbéciles-là d'heureux. On a bien raison de dire que la fortune n'est que pour les bêtes : j'ai mis cent fois à la loterie, jamais je n'ai pu attraper un lot; voici le premier. De quel bureau est-il? (*Il*

Digitized by Google

déplie le billet.) Ah ciel! je me suis trompé : il faut être bien malheureux! Comment je ne peux pas gagner à la loterie, même en volant les billets qui ont gagné! celui-ci n'est plus qu'une lettre. (*Il lit.*) « Sois tranquille, mon » bon ami, ton rival ne doit te donner au- » cune inquiétude. Je t'aime; mon cœur est à » toi pour toujours; tu auras ma main quand » tu voudras. » Voilà qui est clair : ce billet est d'Argentine. Ah! il aura sa main quand il voudra! Cela n'est pas si sûr : je vais tirer parti de ma gaucherie; et, puisque j'ai manqué le billet de loterie, je ferai valoir celui-ci. (*Il frappe à la porte d'Argentine.*) Mademoiselle Argentine.

SCÈNE IV.

ARGENTINE, SCAPIN.

ARGENTINE.

Ah! c'est vous M. Scapin.

SCAPIN.

Oui, Mademoiselle, toujours le même...

ARGENTINE.

Tant pis pour vous.

SCAPIN.

Toujours malheureux, et ne vous en adorant pas moins.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Vous êtes bien bon, car je ne vous en aime pas davantage.

SCAPIN.

Je ne le sais que trop, Mademoiselle; et j'en suis d'autant plus affligé, que ce sort-là n'est pas commun à tous vos amans. Il en est un que votre cœur a choisi, à qui vous écrivez des lettres bien tendres.

ARGENTINE.

Comment! que voulez-vous dire? M. Scapin, vous avez grand tort de sortir de votre personnage ordinaire; il vaut encore mieux être ennuyeux qu'impertinent.

SCAPIN.

Pardon, Mademoiselle; je voulais vous parler d'une certaine lettre qui court le monde, et que les méchans prétendent que vous avez écrite à M. Arlequin. Je l'ai cette lettre; je vous la rapportais: mais je me garderai bien de rien dire, puisque ce serait manquer au respect que je vous dois.

ARGENTINE.

Vous me la rapportez! Ah! mon cher Scapin, expliquez-vous, je vous supplie: s'il est vrai que vous m'aimez, vous jugez bien...

SCAPIN.

Sûrement, je vous aime, et j'espère qu'au-

Digitized by Google

jourd'hui vous reconnaîtrez vos injustices à mon égard. Vous connaissez mademoiselle Violette, qui demeure ici près? M. Arlequin en est amoureux; et, pour lui donner une preuve certaine de son attachement, il lui a sacrifié un billet qu'il a dit être de vous. Le voici.

ARGENTINE.

Ah ciel!

SCAPIN.

Mademoiselle Violette, qui ne vous aime pas, parce qu'elle n'est pas aussi jolie que vous, n'a rien eu de plus pressé que de confier ce billet à tous ses amis. Ce matin, en traversant le Palais-Royal, j'ai entendu des éclats de rire, et j'ai vu du monde attroupé; c'étaient M. Mezzetin, M. Trivelin, M. Pascariel, qui se passaient votre billet. L'un fesait une épigramme, l'autre disait un bon mot. J'avoue que je n'ai pas été le maître de ma colère; vous me le pardonnerez bien : je m'en suis pris à tous les trois, surtout à Trivelin, qui était le possesseur du billet; je l'ai menacé, il a eu peur, il me l'a rendu. Je vous le rapportais; et, pour prix de mon zèle, vous savez la manière dont vous m'avez reçu.

ARGENTINE.

Je n'ose vous faire des excuses, ni vous

Digitized by Google

remercier : j'ai trop à rougir de ce que je vous dois et de ce que j'ai fait pour un autre.

SCAPIN.

Mademoiselle, le bonheur de ma vie aurait été de devoir votre cœur à vous-même, et non pas au désir de vous venger : mais je suis trop amoureux pour être si délicat ; et je serai encore le plus heureux des hommes si la perfidie d'Arlequin...

ARGENTINE.

Ah ! ne me parlez pas de lui ; son nom seul me met en fureur. Si vous saviez jusqu'à quel point il a poussé la fausseté... Non, il n'est pas possible de l'imaginer. Et moi, qui croyais si bien le connaître... Jamais je ne me le pardonnerai, et je m'en souviendrai toujours pour le haïr davantage.

SCAPIN.

Contenez-vous, car je l'entends.

ARGENTINE.

Je ne veux pas le voir.

SCAPIN.

Au contraire, restez pour le bien humilier et le punir comme il le mérite.

ARGENTINE.

Jamais je n'y parviendrai.

Digitized by Google

SCÈNE V.

ARGENTINE, ARLEQUIN, SCAPIN.

ARLEQUIN, sans voir Argentine.

Le diable t'emporte avec ta porte jaune! j'ai frappé à toutes les portes jaunes et à toutes les portes à droite, jamais je n'ai pu trouver un directeur. Viens me conduire toi-même... (*Il aperçoit Argentine.*) Ah! vous voilà! Que j'en suis bien aise! je suis déjà venu vous chercher; en m'en allant je vous cherchais encore; partout je vous cherche toujours. J'ai tant de chose à vous dire! Mais, quand je vous vois, je ne m'en souviens plus; quand je suis loin de vous, elles reviennent si vite, que cela m'étouffe; je crois que je n'aurai qu'un moyen de m'en souvenir; c'est de vous regarder les yeux fermés, car autrement il m'est impossible de penser à autre chose qu'à vous voir. (*Argentine ne répond rien. Arlequin, après un long silence, se retourne vers Scapin.*) Va-t-en, toi; tu nous gênes.

ARGNTINE.

Non, il peut rester, il ne me gênera pas.

SCAPIN.

Après la manière dont Mademoiselle s'est expliquée sur ton compte, après les assu-

Digitized by Google

rances par écrit qu'elle t'a données de sa tendresse, il me semble que rien ne doit te gêner.

ARLEQUIN, bas à Argentine.

Vous lui avez donc tout conté?... Hé!... vous lui avez tout dit?... (*Scapin rit.*) Il a l'air de se douter de quelque chose. M. Scapin, expliquons-nous, je vous en prie: vous aimez mademoiselle Argentine; n'est-il pas vrai?

SCAPIN.

Sans doute, je l'aime, elle le sait bien.

ARLEQUIN.

Eh bien! moi, je l'aime aussi; et je n'aime pas qu'on l'aime. Ainsi, puisque nous voilà devant elle, elle va nous dire quel est celui de nous deux qui lui a le plus plu, à condition que l'autre se retirera sans bruit, et ne traversera plus l'heureux qu'elle aura choisi: y consentez-vous, monsieur Scapin?

SCAPIN.

Touchez-là, monsieur Arlequin. Souvenez-vous de ce que vous dites: Mademoiselle va choisir, et celui qu'elle refusera n'aura plus la moindre prétention.

ARLEQUIN.

De tout mon cœur. (*Il rit.*) Oh! qu'il est bête!

Digitized by Google

SCAPIN.

Allons, Mademoiselle, vous venez d'entendre nos conventions; c'est à vous à nous juger.

ARLEQUIN.

Oui, c'est à vous à nous juger. (*A part.*) Oh! la bestiasse!

ARGENTINE, à part.

Je serai malheureuse; mais je veux me venger.

SCAPIN.

Eh bien! Mademoiselle!

ARGENTINE.

Eh bien! je vais m'expliquer. Mon choix est fait depuis long-tems; je l'ai même écrit à celui que j'ai choisi: celui de vous deux qui a un billet de moi n'a qu'à me le montrer, je lui donne ma main.

ARLEQUIN.

C'est clair, cela. (*Scapin fouille dans sa poche.*) Oui; cherche, cherche, tu le trouveras... Le voici, ce billet, (*Il tire le billet de loterie.*) le voici: ainsi, monsieur Scapin, adieu, on n'aura plus l'honneur de vous revoir.

ARGENTINE, vivement.

Voyons... C'est un billet de loterie.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ah ! oui. Vous ne savez pas, le bonheur m'a écrasé aujourd'hui ; j'ai gagné... Mais où ai-je donc mis mon autre billet ? Celui-là n'est pas le meilleur. L'aurai-je perdu ?

SCAPIN.

C'est peut-être moi qui l'ai trouvé. Tenez, Mademoiselle, voilà un billet que je crois de vous.

ARGENTINE, lit.

« Sois tranquille, mon bon ami. »

ARLEQUIN.

Ah ! c'est le mien qu'on m'a volé.

ARGENTINE.

Qu'on t'a volé ! tu crois donc m'abuser jusqu'au dernier moment ? Non, traître, je te connais. Va chez Violette, va lui porter mes lettres, lui dire que tu me sacrifies à elle, et reviens ensuite me jurer que tu m'adores ; ose y revenir, me parler, me regarder seulement. Traître, scélérat, tu m'as trompée ; mais tu ne m'abuseras plus, et ma vengeance ne s'en tiendra pas là. Et vous, Scapin, gardez ce billet ; j'ai promis ma main à celui qui en serait possesseur, je tiendrai ma parole, vous pouvez y compter.

(Elle sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, SCAPIN.

(Ils se regardent sans rien dire.)

ARLEQUIN.

Que veut dire tout ceci ? D'où vient que je n'ai pas mon billet ; que tu l'as, toi, et qu'à propos de rien Argentine me traite comme cela ?

SCAPIN.

Je n'en sais rien, mon ami ; Argentine m'a donné elle-même ce billet, en me disant que c'était moi qu'elle voulait épouser.

ARLEQUIN.

Mais ce billet est à moi, je le reconnais bien : il est presque tout effacé, tant nous nous étions embrassés. Comment Argentine a-t-elle pu l'avoir ? Elle m'a fait entendre que j'aimais Violette, moi qui n'ai jamais rien aimé dans le monde qu'Argentine ? Suis-je assez malheureux ! Ah ! je le disais bien ce matin, que j'étais trop heureux ; cela ne pouvait pas durer. Tu vas donc l'épouser, toi ?

SCAPIN.

Mais oui, puisqu'elle le veut.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Tiens, je te conseille de t'en aller; car je pourrais fort bien te rosser de manière à retarder ton mariage. Tout ceci n'est peut-être qu'une friponnerie de ta part : je l'avais dans ma poche, ce billet; et tu me l'auras volé.

SCAPIN.

Ah! mon ami, que tu me connais mal! Tu avais dans la même poche un billet de loterie qui vaut dix mille écus; assurément, si j'avais pu te voler, tu sens bien que je l'aurais pris de préférence.

ARLEQUIN.

Plût à Dieu qu'on me l'eût pris, et qu'on m'eût laissé ma lettre! Que deviendrai-je à présent? Elle ne m'aime plus, elle va en épouser un autre. (*Il pleure.*) Ah! ah! je vais être tout seul dans le monde. Allons il faut tâcher de mourir avant que le mariage soit fait. (*Il pleure.*)

SCAPIN.

Tu me fais pitié, mon ami; et mon attachement pour toi l'emporte sur mon amour. Écoute : Argentine a promis d'épouser celui qui lui rapporterait son billet : je l'ai, ce billet; je te le donnerai, si tu veux me donner celui de la loterie.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Donne, donne, vite ; tiens, le voilà : de ma vie je n'ai fait une si bonne affaire.

SCAPIN.

Ni moi non plus.

(Ils changent de billet.)

ARLEQUIN, s'adressant à celui d'Argentine.

Ah ! vous voilà donc, Monsieur ! Et pourquoi m'avez-vous quitté ? Petit ingrat, petit étourdi, parlez, irez-vous encore courir le monde ? Irez-vous encore vous mettre prisonnier chez les Arabes, afin que je paie votre rançon ? Ne vous en avisez plus, car je n'ai plus rien. Allons, je veux bien vous pardonner vos fredaines ; embrassons-nous, (*Il le baise.*) et que tout soit fini.

SCAPIN.

Ah ! ça, le billet est à moi ?

ARLEQUIN.

Eh ! sans doute : c'est dit, cela. Je t'ai donné un billet au porteur, tu m'as donné un billet au porteur ; je souhaite seulement que le mien soit payé aussi aisément que le tien. Mais j'ai peur que ce drôle-là ne décampe encore, je vais le reporter à sa maîtresse. Va-t-en, je t'en prie, car je voudrais lui parler seul.

Digitized by Google

SCAPIN.

Oh! cela est juste. Adieu, mon ami : en vérité, je suis charmé de t'avoir fait plaisir. Voilà comme je suis, moi, j'ai le cœur tendre; jamais je n'ai pu résister à des larmes.

ARLEQUIN.

Va, va te faire payer; ton cœur est à cette porte jaune où l'on donne de l'argent

SCAPIN, à part.

Cachons-nous au coin de la rue, pour voir comment il sera reçu.

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN, caché.

ARLEQUIN, frappe.

Qui est là?

ARGENTINE, à la fenêtre.

Comment! c'est vous! Vous osez encore regarder ma maison! Vous espérez peut-être y entrer? Vous croyez...

ARLEQUIN.

Non, je ne demande pas d'entrer, vous êtes trop en colère; je ne veux vous dire que quatre mots: donnez-vous la peine de descendre, et...

Digitized by Google

ARGENTINE.

Je ne veux rien entendre; laissez-moi en repos, et délivrez-moi de votre odieux visage.

(Elle ferme la fenêtre.)

SCAPIN, à part.

Bon; je vais me faire payer, et je reviens trouver Argentine: j'espère bien l'épouser et avoir les dix mille écus.

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN.

Je suis bien malheureux! je ne pourrai seulement pas lui montrer mon billet! Si je perds ce moment-ci, tout est perdu; car ce coquin de Scapin va revenir, et il sera toujours ici. Allons du courage; je sens que j'étouffe, que je crève de chagrin: mais il faut remettre ma mort à ce soir. Voyons encore... (*Il frappe.*) — Qui est là?

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, ARGENTINE, à la fenêtre.

ARGENTINE.

Encore vous!

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ne vous fâchez pas : je ne demande plus de causer avec vous, puisque vous ne le voulez pas ; mais je vous prie seulement de reprendre votre billet.

ARGENTINE.

Mon billet ! Comment ! c'est vous qui l'avez ? Mais ce malheureux billet court le monde ! Attendez, je descends.

ARLEQUIN.

Ah ! je commence à reprendre un peu d'espoir. Je n'ai rien à me reprocher ; je l'aime, je l'ai toujours aimée, elle m'a aimé : quand on consent à écouter quelqu'un qu'on a aimé et qui nous aime, c'est qu'on a envie de le croire... La voilà.

ARGENTINE.

Souvenez-vous que je ne veux point d'explication sur le passé. Dites-moi seulement comment il se fait que vous ayez mon billet.

ARLEQUIN.

Tenez, le voilà : il est bien à moi, il fait toute mon espérance et tout mon bonheur : mais, comme le bonheur ne vaut rien quand on est heureux sans votre permission, je vous le rendrai, si vous ne consentez pas que je le garde.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Non, assurément, je n'y consentirai pas. (*Elle prend le billet.*) Vous en avez usé d'une manière si indigne! aller sacrifier mon billet à une autre femme!

ARLEQUIN.

Une autre femme? Ah! mon cœur m'est témoin qu'il n'y a pour moi qu'une femme dans le monde; et quand je prends mon cœur à témoin, c'est tout comme si je vous prenais vous-même.

ARGENTINE.

Mais enfin, hier je vous envoyai ce billet, et aujourd'hui Scapin me l'a rapporté.

ARLEQUIN.

Scapin vous l'a rapporté? Voyez le coquin! il m'a dit que c'était vous qui le lui aviez donné. Je suis sûr à présent qu'il me l'a volé.

ARGENTINE, à part.

Scapin en est bien capable. Ah! que je voudrais qu'il dît vrai!

ARLEQUIN.

Mais songez donc qu'il y a deux ans que je vous aime; que vous m'avez toujours vu le même. Croyez-vous que j'aurais pu me déguiser si long-tems? Ma bonne amie... (*Argentine le regarde sévèrement.*) Mademoiselle, pardonnez-moi d'avoir été volé.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Mais comment se fait-il que vous avez ce billet ? Qui vous l'a donné !

ARLEQUIN.

La loterie.

ARGENTINE.

La loterie ! Est-ce que l'on a mis mon billet à la loterie ! Scapin l'avait tout-à-l'heure ; il vous l'a donc rendu ?

ARLEQUIN.

Non pas rendu, mais vendu.

ARGENTINE.

Expliquez-vous.

ARLEQUIN.

Tenez, il faut tout vous dire : j'avais gagné ce matin un terne de six francs à la loterie...

ARGENTINE.

Un terne de six francs ! cela fait une somme prodigieuse.

ARLEQUIN.

Oui, ils disent que cela fait beaucoup d'argent. Heureusement je n'étais pas encore payé. Scapin, voyant que je me désolais, m'a proposé de troquer mon billet de loterie contre votre billet.

Digitized by Google

ARGENTINE, vivement.

Et tu l'as fait ?

ARLEQUIN.

J'aurais encore donné du retour, s'il m'en avait demandé.

ARGENTINE, l'embrasse.

Mon cher ami, va, tu es innocent; je t'aimerai toute ma vie; ce dernier trait me fait sentir ce que tu vaux.

ARLEQUIN.

Comment diable! vous estimez donc bien les gens qui font de bons marchés ?

ARGENTINE.

Je te demande pardon de ne pas t'avoir connu : garde mon billet; je te répète, je te jure que je t'aime, que je n'aimerai jamais que toi, et dès ce soir nous serons époux.

ARLEQUIN.

Vous me ranimez! Ah! quelle joie! (*Il lui baise la main.*) Tiens, ma bonne amie, ne me le répète plus, il m'arriverait encore quelque malheur. Laisse-moi te regarder, je le verrai bien sans que tu me le dises.

ARGENTINE.

Va, ton bonheur est certain, du moins tant que mon cœur te suffira.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ah! comme il y a long-tems que tu n'as parlé comme cela! Ecoute, fais-moi le plaisir de me dire comment il y a là. (*Il lui montre la lettre.*)

ARGENTINE, lit.

« Je t'aime. »

ARLEQUIN, lazzis.

Hé! comment dis-tu?

ARGENTINE.

« Je t'aime. »

ARLEQUIN.

Voyons que je lise aussi, moi. Je je. (*Il épelle,*) t a ta, i m e, aime, t'aime, je t'aime, je t'aime... Ce mot-là est trop court, je voudrais qu'il tînt tout l'alphabet.

ARGENTINE.

Je te le dirai toute ma vie. Mais laisse-moi m'occuper de te faire rendre le billet qu'il t'a volé.

ARLEQUIN.

Quoi? quel billet?

ARGENTINE.

Ton billet de loterie.

ARLEQUIN.

Oh! non, ma bonne amie; le marché est

Digitized by Google

fait; tiens, n'en parlons plus: il voudrait peut-être revenir là-dessus, et ravoir celui-ci. Non, non, tout est fini: tu m'aimes... ma fortune est faite.

ARGENTINE.

Chut... j'entends Scapin. Cache-toi dans notre maison, et n'en sors que lorsque je t'appellerai.

ARLEQUIN, entrant dans la maison.

Appelle-moi donc bien vite.

ARGENTINE.

Oui, oui, laisse-moi faire.

ARLEQUIN, revenant.

M'as-tu appelé?

ARGENTINE.

Eh! non, mon ami; cache-toi donc, le voici: le fripon tient encore le billet.

SCÈNE X.

ARGENTINE, SCAPIN.

SCAPIN, le billet à la main.

Ces diables de directeurs vous renvoient toujours au lendemain... (*Il aperçoit Argentine, et met le billet dans sa poche.*) Ah! j'allais chez vous, ma belle Argentine.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Je suis aussi bien aise de vous rencontrer. Vous ne savez pas ce qui s'est passé pendant votre absence?

SCAPIN.

Non: qu'est-il arrivé?

ARGENTINE.

Ce malheureux Arlequin a eu l'insolence de se présenter chez moi, je l'ai reçu de manière à lui ôter l'envie de revenir.

SCAPIN, riant.

J'ai vu tout cela, Mademoiselle: j'étais au coin de la rue lorsque vous avez fermé votre fenêtre sans vouloir l'entendre. Mais parlons de quelque chose qui m'intéresse davantage: vous savez bien la promesse que vous m'avez faite tantôt.

ARGENTINE, à part.

Bon! (*Haut.*) Oui, je vous tiendrai parole; mais je suis bien aise de m'expliquer auparavant avec vous. Je prends un époux pour être aimée; ainsi, mon cher Scapin, si vos sentimens pour moi sont bien sincères, j'espère que vous ferez mon bonheur. Grâces aux bontés de ma jeune maîtresse, mademoiselle Rosalba, je suis riche, et je n'exige pas que mon époux le soit; je veux lui donner mon cœur et tout mon bien, et je ne lui de-

Digitized by Google

mande que son amour. Dites-moi donc bien franchement si vous m'aimez, et si vous m'aimez uniquement.

SCAPIN.

Ah! Mademoiselle, je voudrais savoir tous les sermens possibles pour vous jurer que toute ma vie...

ARGENTINE.

Écoutez. Je suis méfiante : en venant ici, vous aviez un papier à la main, que vous avez caché avec soin; je suis sûre que c'est une lettre de femme.

SCAPIN.

Une lettre de femme! moi! Je peux vous répondre...

ARGENTINE.

Je veux que vous me la donniez, je l'exige; autrement il faut renoncer à moi. Mademoiselle Violette a bien trouvé un amant qui lui sacrifiait mes billets; je veux être aussi heureuse que mademoiselle Violette.

SCAPIN.

Il me sera difficile de vous satisfaire; car, dans tout le cours de ma vie, jamais femme ne m'a écrit.

ARGENTINE.

Ceci est un détour pour ne pas me montrer

Digitized by Google

le papier que vous teniez à la main; et votre refus me confirme ce que je pensais.

SCAPIN.

Assurément je voudrais que vous missiez mon amour à des épreuves plus difficiles. Vous allez être bien étonnée quand vous verrez que ce n'est qu'un billet de loterie. (*Argentine s'en saisit.*)

ARGENTINE.

Je le tiens donc, et j'ai trompé le plus fourbe des hommes. Arlequin! Arlequin!

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, SCAPIN.

ARLEQUIN.

Quoi? Qu'y a-t-il? Vous a-t-il volé quelque chose?

ARGENTINE.

Non, mon ami; j'ai au contraire rattrapé ton billet. Le voilà: tu es à présent le plus riche de nous deux, et c'est moi dont tu fais la fortune. Et vous, M. Scapin, qui me croyiez votre dupe, et qui êtes la mienne, je vous exhorte à faire toujours d'aussi bons marchés que celui que vous aviez fait. Mais il faut ap-

Digitized by Google

prendre à mieux conserver le fruit de votre habileté. Adieu : nous allons nous marier, et jouir de nos richesses.

ARLEQUIN.

Ce pauvre diable ! il me fait pitié. Écoute, Scapin, Madame a besoin d'un laquais ; si tu veux nous te donnerons la préférence.

ARGENTINE.

Ah ! pour cela non : il n'est pas assez fidèle. Adieu, M. Scapin. M. Pandolfe, le père de ma maîtresse, retourne à Bergame dans peu de jours ; Arlequin et moi nous l'y suivrons. Si vous avez quelque commission à nous donner pour ce pays-là, nous nous en chargerons volontiers : mais, si vous voulez réussir dans celui-ci, souvenez-vous bien qu'il ne faut jamais brouiller deux amans, parce qu'ils se raccommodent toujours aux dépens de celui qui les a brouillés.

(Ils sortent.)

SCÈNE XII.

SCAPIN.

Ce qui me console, c'est que je n'ai rien risqué du mien ; et je pouvais beaucoup gagner.

FIN DES DEUX BILLETS.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

JUMEAUX DE BERGAME,

COMÉDIE EN UN ACTE:

PAR FLORIAN,

Représentée, pour la première fois, sur le theâtre Italien, le 6 août 1782.

Digitized by Google

Digitized by Google

LES

JUMEAUX DE BERGAME,

COMÉDIE EN UN ACTE;

PAR FLORIAN,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre Italien, le 6 août 1782.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ARLEQUIN.
ARLEQUIN cadet.
ROSETTE.
NÉRINE.

La scène est à Paris, dans une place publique où est la maison de Rosette. A la porte de cette maison doit être un banc de pierre.

Digitized by Google

LES

JUMEAUX DE BERGAME,

COMÉDIE.

SCÈNE I.

ARLEQUIN, NÉRINE.

NÉRINE.

Je te suivrai partout.

ARLEQUIN.

Comme il vous plaira ; la rue est libre.

NÉRINE.

Je saurai ce que tu fais, et où tu vas.

ARLEQUIN.

Vous ne saurez rien ; car je vais rester ici à ne rien faire.

NÉRINE.

Mais, dis-moi, je t'en supplie...

ARLEQUIN.

Quoi ?

NÉRINE.

Tu es bien sûr que je t'aime.

ARLEQUIN.

Oui.

Digitized by Google

NÉRINE.

Et toi m'aimes-tu ?

ARLEQUIN.

Non.

NÉRINE.

Et tu penses, perfide...?

ARLEQUIN.

Un moment, mademoiselle Nérine : êtes-vous capable de m'écouter une minute de sang-froid.

NÉRINE.

Oui, oui, parle, parle, je t'écoute ; je suis curieuse de savoir comment tu pourras t'excuser de cette indifférence, de cette froideur qui fait le malheur de ma vie ; comment tu pourras me persuader... Mais parle donc, je t'écoute tranquillement.

ARLEQUIN.

Je le vois bien, mais votre tranquillité me fait peur.

NÉRINE.

Allons, explique-toi, justifie-toi ; parle-moi donc.

ARLEQUIN.

Soyez juste, mademoiselle Nérine : vous savez bien que de ma vie je ne vous ai parlé d'amour ; d'après cela...

Digitized by Google

NÉRINE, très vivement.

Tu ne m'en as jamis parlé, scélérat! tu ne m'en as jamais parlé? Te souvient-il des premiers tems que tu étais dans la maison? Comme tu volais au-devant de ce qui pouvait me plaire! comme tu t'empressais de faire tout l'ouvrage que je devais partager! Tu ne m'abordais jamais qu'avec cet air doux et tendre que tu prends si bien quand tu veux, monstre; et tu n'appelles pas cela de l'amour! Dis plutôt que j'ai cessé de te plaire; dis-moi qu'une autre plus heureuse m'a enlevé ton cœur. Mais ne te flatte pas que l'on m'ôtera impunément mon bien: non, traître; non perfide; je me vengerai, sois-en sûr; je punirai ton mépris: et puisque l'amour le plus tendre n'a fait de toi qu'un ingrat, je mériterai ton indifférence en m'occupant de te haïr, comme je m'occupais de t'aimer.

ARLEQUIN.

Si vous m'écoutez toujours comme cela, jamais vous ne m'entendrez.

NÉRINE.

Mais parle-donc, défends-toi; profite de ce moment de calme.

ARLEQUIN.

Vous savez bien, mademoiselle Nérine, qu'il y a six mois que j'entrai au service de vos maîtres.

Digitized by Google

NÉRINE.

Après, après, après.

ARLEQUIN.

En arrivant dans votre maison, je m'occupai de gagner l'amitié de tout le monde; vous fûtes avec moi plus polie que personne, je fus plus honnête avec vous. Petit à petit, votre politesse est devenue de l'amour; ce n'est pas ma faute : vous ne m'avez pas consulté; car si vous l'aviez fait, je vous aurais dit : mademoiselle Nérine, je ne vaux pas la peine d'être aimé de vous; je suis retenu.

NÉRINE.

Comment! que veux-tu dire? Et tu crois...

ARLEQUIN.

Continuons à causer paisiblement. Oui, Mademoiselle, j'en aime une autre; je l'aimais avant de vous connaître : sans cela, peut-être auriez-vous eu la préférence. Vous voyez que je suis toujours poli; devenez raisonnable, mademoiselle Nérine. Que diable! je ne vous ai jamais fait de mal, moi, pourquoi m'aimez-vous?

NÉRINE, dans la dernière fureur.

Hé bien! puisque tu le désires, tu peux compter sur la haine la plus implacable. Dès aujourd'hui, je te défends de me parler, de me regarder, de jamais te trouver dans les lieux où

Digitized by Google

je serai. Perfide ! je te prouverai que tu ne m'éritais pas une femme comme moi. Et ne t'imagines pas que tu pourras rire avec ta nouvelle maîtresse, et te moquer de mes chagrins : non, non ; je saurai me venger. (*Elle lui fait faire le tour du théâtre.*) Je découvrirai ma rivale, je vous poursuivrai tous les deux, j'allumerai ta jalousie et la sienne, je vous brouillerai, je vous rendrai malheureux l'un par l'autre, je ferai de votre ménage un enfer ; et ton tourment sera la seule occupation et le seul plaisir de ma vie. Adieu.

(Elle sort.)

SCÈNE II.

ARLEQUIN.

Cette femme-là a une manière de s'attendrir à laquelle je ne peux m'accoutumer ; je tremble comme la feuille toutes les fois qu'elle me parle de tendresse. Ah ! que Rosette est différente ! quand je suis près d'elle. Je ne tremble jamais de rien, que de ne pas lui plaire assez. Heureusement, je dois l'épouser demain : hé bien ! malgré notre mariage, je sens que j'aurai toujours cette frayeur-là. Mais la voici.

(Rosette sort de sa maison, avec une boîte à portrait à la main.)

Digitized by Google

SCÈNE III.

ROSETTE, ARLEQUIN.

ROSETTE.

Bonjour, mon ami, je t'attendais avec impatience. Jamais je ne me suis tant ennuiée qu'aujourd'hui ; c'est sans doute parce que je dois t'épouser demain, et que la veille d'un beau jour est bien longue.

ARLEQUIN.

Je suis comme toi : ma bonne amie. J'ai beau écouter l'horloge à toutes les minutes : il ne sonne que toutes les heures ; et quand nous sommes ensemble, ce drôle-là sonne les heures à toutes les minutes.

ROSETTE.

J'espère que notre mariage ne réglera pas cet horloge.

ARLEQUIN.

Que tiens-tu là ? Voyons, montre vite ; je suis pressé. Pourquoi cela ?

ROSETTE.

C'est pour toi ; car c'est moi.

ARLEQUIN, regardant le portrait.

Comment ! Oui, c'est toi. Tu es là ; (Il

Digitized by Google

montre le portrait.) tu es là; (*Il montre Rosette.*) tu es ici; (*Il montre son cœur.*) tu es partout. Je ne m'étonne plus si je te vois partout.

ROSETTE.

Mon ami, depuis long-tems je t'ai donné mon cœur; aujourd'hui voilà mon portrait, et demain je serai ta femme.

ARLEQUIN, regardant le portrait.

Qu'il est joli! c'est un peintre qui a fait cela, ma bonne amie; j'en suis fâché; il est sûrement amoureux de toi! ce peintre-là; car il faut regarder quelqu'un pour le peindre. Oh! c'est bien toi. (*Il le baise.*) Plus je l'embrasse, plus j'ai envie de t'embrasser... Mais non, je dois t'épouser demain; je n'ai jamais volé personne, il ne faut pas commencer par moi. (*Il veut mettre le portrait dans sa poche.*)

ROSETTE.

Rends-moi ce portrait, mon ami; le peintre m'a demandé d'y retoucher encore; c'est l'affaire d'un moment; si tu veux venir avec moi, tu l'emporteras de suite.

ARLEQUIN, lui rend le portrait.

Non il faut que je m'en aille, car mon maître m'attend pour que je lui rende ses clefs. Nous avons eu une querelle ensemble: il m'a refusé la permission de me marier; je lui ai

Digitized by Google

dit qu'il n'avait qu'à chercher un autre domestique. Il s'est emporté, et m'a mis à la porte sans me payer mes gages.

ROSETTE.

Sois tranquille, je suis riche, et demain ma fortune et ma main seront à toi. Va finir tes affaires, et reviens chercher ce portrait avant la nuit.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas. Ce qui me fâche le plus, de la colère de mon maître, c'est que je comptais lui donner à ma place mon frère jumeau qui est en Italie. Je lui ai écrit, dans cette intention, de venir tout de suite me joindre à Paris. Il arrivera un de ces matins, et je ne saurai comment le placer.

ROSETTE.

Nous aurons soin de lui, ne t'en inquiète pas.

ARLEQUIN.

Oh ! je suis bien sûr que mon frère te plaira; il est charmant, toujours gai, toujours de bonne humeur; et puis nous nous ressemblons si parfaitement, qu'il est très-difficile de nous distinguer. Tout bien réfléchi, je suis bien aise qu'il ne soit pas encore arrivé; car tu aurais fort bien pu l'épouser à ma place, sans t'en douter.

ROSETTE.

Oh ! que non, mon ami : celui qu'on aime

Digitized by Google

n'a point de jumeau. Mais tu oublies que ton maître t'attend.

ARLEQUIN.

A propos; sûrement il m'attend : il faut que je m'en aille. Adieu, ma bonne amie. Tâche de faire dépêcher ce peintre.

(Il s'en va.)

ROSETTE.

Oui, oui; adieu.

ARLEQUIN, revient.

Ma bonne amie, n'oubliez pas que c'est aujourd'hui la veille de demain.

ROSETTE.

Sois tranquille, et va-t'en.

ARLEQUIN.

Oh! je m'en vais : adieu. (*Il revient.*) Ma bonne amie, vous ne savez pas, j'ai une peur terrible de mourir avant d'être à demain. Si je mourais, cela romprait-il notre mariage?

ROSETTE.

Si cela t'arrive, je te promets de mourir aussi. Es-tu content?

ARLEQUIN.

Oh, c'est trop : pourvu que je te voie me regretter, cela me suffit.

Digitized by Google

ROSETTE.

Mais veux-tu bien partir?

ARLEQUIN.

Me voilà parti; adieu ma chère Rosette. (*Il lui baise la main, et ôte son chapeau au portrait en disant :*) Adieu, Monsieur, mon ami.

SCÈNE IV.

ROSETTE.

Comme il m'aime! comme je suis heureuse! Allons vite faire achever ce portrait; et puisqu'il perd à cause de moi tout ce que lui doit son maître, je mettrai dans la boîte tout l'argent dont je peux disposer. Le plaisir le plus vif de l'amour, c'est de donner à celui qu'on aime.

(Rosette sort; et l'on entend derrière la scène Arlequin cadet chanter: on le voit paraître avec une guitare sur le dos.)

SCÈNE V.

ARLEQUIN CADET.

(Il chante.)

Toujours joyeux, toujours content,
Je sais braver la misère;
Pour la rendre plus légère,

Digitized by Google

Je la supporte en chantant.
Souvent la vie est importune :
J'ai mon fardeau ; chacun le sien :
Ma gaîté, voilà ma fortune ;
Ma liberté, voilà mon bien.
D'un an de peine et de chagrin
Un court plaisir me dédommage ;
Quand je suis au bout du voyage,
Je ne songe plus au chemin.
Du sort je crains peu l'inconstance :
Tantôt du mal, tantôt du bien ;
Travail, repos, plaisir, souffrance,
Je ne refuse jamais rien.

J'ai beau chanter, je ne peux pas oublier que je meurs de faim. Mais il faut que mon frère soit fou ; il m'écrit à Bergame de venir le joindre à Paris, et oublie de me donner son adresse. J'ai déja demandé à plus de cent personnes où demeure monsieur Arlequin, domestique ; ils me répondent tous par des éclats de rire. On aime beaucoup à rire dans ce pays-ci. Oh ! je rirai aussi, moi, mais quand j'aurai dîné. On a beau dire que l'on s'accoutume à tout ; voilà plus de trois jours que j'ai faim, et je ne peux pas m'y accoutumer. Allons, du courage ; peut-être ferai-je fortune ici ; je montrerai l'italien, je sais jouer de la guitare, voilà de quoi se pousser dans le monde. D'ailleurs, j'ai ouï dire qu'en France on préfère toujours quelqu'un de médiocre,

Digitized by Google

quand il est étranger, à un homme de mérite qui n'est que du pays; je suis étranger; je ferai fortune. En attendant, je voudrais bien trouver mon frère. Il me vient une idée; je vais frapper à toutes les portes que je verrai; je finirai sûrement par trouver mon frère. Voyons, commençons par celle-ci.

(Il frappe à la porte de Rosette. Rosette vient derrière lui.)

SCÈNE VI.

ROSETTE, ARLEQUIN CADET.

ROSETTE.

Ne frappe pas si fort; tiens, voilà mon portrait, il est achevé. (*Elle lui donne la boîte.*) Je n'ai pas le tems de causer avec toi; la nuit vient: il faut que je rentre dans ma maison. Je t'attendrai demain à huit heures; notre mariage sera pour neuf. Adieu, mon ami: d'ici là, pense toujours à Rosette.

(Elle rentre, et laisse Arlequin cadet stupéfait, avec la boîte à la main.)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN CADET.

On m'avait bien dit que les demoiselles de

Digitized by Google

Paris étaient fort prévenantes ; mais, par ma foi, je n'aurais jamais cru que ce fût à ce point-là. (*Il regarde le portrait.*) Elle est jolie, mademoiselle Rosette ! Mais cette boîte me semble bien lourde... (*Il l'ouvre.*) Des louis d'or ! Elle est charmante, mademoiselle Rosette ! La fortune ne m'a pas fait attendre long-tems dans ce pays-ci. À peine débarqué, je trouve une jolie fille et de l'argent (*Il compte les louis d'or.*) Un, deux, trois, cinq... Plus j'y pense, plus je la trouve aimable ; dix, neuf, sept... Oh ! mon cœur est pour jamais à mademoiselle Rosette. (*Ici Nérine arrive, et vient doucement derrière Arlequin cadet, en l'écoutant parler ; celui-ci, après avoir remis l'argent dans la boîte, s'adresse au portrait.*)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE.

ARLEQUIN cadet.

Oui charmante Rosette, de toute mon ame je vous épouserai demain ; je vous aimerai, qui plus est ; vous avez des manières si séduisantes, que jamais... (*Nérine lui arrache la boîte avec fureur.*)

NÉRINE.

Enfin, je te connais, monstre !

Digitized by Google

ARLEQUIN CADET.

Bon !

NÉRINE.

Je connais ma rivale. C'est donc Rosette que tu me préfères ? C'est Rosette que tu épouses demain ?

ARLEQUIN cadet, à part.

Tenez ! l'on sait déjà mon mariage. (*Haut.*) Oui, Mademoiselle : est-ce une raison pour me prendre mon bien.

NÉRINE.

Ton bien, ton bien, scélérat !... Je ne sais qui me tient que je ne t'arrache les yeux. Perfide ! ton bien était le cœur de Nérine, qui t'adorait, qui n'aimait que toi, dont la félicité dépendait de toi seul : Ingrat ! tu le méprises, tu comptes pour rien mon amour, mes larmes, mon désespoir ! Rien ne m'arrête plus : il est tems de venger mes injures. (*Elle le prend à la gorge, et le secoue rudement.*) Il est tems d'étouffer le sentiment qui m'a retenue jusqu'ici. Tu te repentiras de m'avoir trahie, tu gémiras de m'avoir perdue ; je veux te voir à mes genoux me demander pardon, pleurer, mourir de douleur, et je n'en serai que plus inflexible. (*Elle le jette contre une coulisse, et s'en va.*)

Digitized by Google

SCÈNE IX.

ARLEQUIN CADET.

Hé bien ! elle emporte la boîte... Oh, eh ! Mademoiselle, oh, eh ! rendez au moins les louis d'or. Elle ne m'écoute pas : courons après, tâchons de rattraper mon argent. C'est un singulier pays que celui-ci ! On vous donne d'une main, et l'on vous reprend de l'autre.

(Il sort. Arlequin arrive du côté opposé.)

SCÈNE X.

ARLEQUIN.

Grace au ciel, me voilà libre, et je n'aurai plus à obéir qu'à ma chère Rosette. Ah ! que c'est différent d'avoir un maître ou une maîtresse ! cela ne devrait pas s'appeler de même... Frappons à sa porte.

SCÈNE XI.

ARLEQUIN, ROSETTE, à la fenêtre.

ROSETTE.

Qui est là ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

C'est moi.

ROSETTE.

Que veux-tu ?

ARLEQUIN.

Belle demande ! le portrait.

ROSETTE.

Quel portrait ?

ARLEQUIN.

Comment, quel portrait ! Le tien. Y en a-t-il deux dans le monde ?

ROSETTE.

Tu l'as dans ta poche.

ARLEQUIN.

Je l'ai dans ma poche ! et qui l'y aurait mis ? (*Il se fouille.*)

ROSETTE.

C'est toi ; je te l'ai donné, il n'y a pas un quart-d'heure.

ARLEQUIN.

Tu me l'as donné ?

ROSETTE.

Sans doute.

ARLEQUIN.

A moi ?

ROSETTE.

A toi-même, l'as-tu déjà oublié ?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Écoutez, ma bonne amie, c'est sûrement moi qui ai tort; car il est impossible que vous n'ayez pas raison : mais on ne s'entend jamais bien cinq à six toises l'un de l'autre; faites-moi le plaisir de descendre, je vous en prie.

ROSETTE.

Très-volontiers; ce ne sera pas pour long-temps, car voilà la nuit.

(Elle descend.)

ARLEQUIN, à part.

Que veut-elle dire? Je sais fort bien que je n'ai pas plus de mémoire qu'un lièvre; mais je n'oublie jamais ce qu'on me donne.

ROSETTE.

Hé bien! me voilà : que veux-tu?

ARLEQUIN.

Je veux mon portrait : vous me l'avez promis; il faut tenir sa parole.

ROSETTE.

Mais elle est acquittée ma parole; et tu sais bien....

ARLEQUIN.

Allons, allons, mademoiselle Rosette, finissons cette plaisanterie; je n'aime point du tout qu'on badine sur ces choses-là. Quand on est amoureux tout de bon, ce n'est pas pour rire, Mademoiselle.

Digitized by Google

ROSETTE.

Quoi! sérieusement, tu veux me soutenir que je ne t'ai pas donné mon portrait?

ARLEQUIN.

Non, sans doute, vous ne me l'avez pas donné; vous m'avez dit de le venir reprendre avant la nuit, et je ne vous ai pas vue depuis ce moment.

ROSETTE.

Arlequin!

ARLEQUIN.

Après?

ROSETTE.

Avez-vous envie de me fâcher?

ARLEQUIN.

Comment pourrais-tu le croire? Tu sais bien que j'en ai tremblé toute ma vie.

ROSETTE.

Hé bien! mon ami, finissons: songe à ce que tu m'as dit si souvent, que jamais il n'y aurait de querelle dans notre ménage; voudrais-tu manquer à ta promesse dès la veille? Je ne l'ai pas mérité; j'ai fait pour toi tout ce que j'ai pu faire: tu désirais mon portrait; je te l'ai donné avec autant de plaisir que tu m'en as marqué en le recevant. Tu l'as, garde-le: n'en parlons plus, et je te souhaite le bonsoir.

(Elle veut s'en aller. Arlequin la retient.)

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ma bonne amie...

ROSETTE.

Hé bien!

ARLEQUIN.

Il est possible que l'amour, le bonheur de vous épouser demain, me troublent la cervelle : si cela est, vous devez avoir pitié du mal que vous m'avez fait. Redites-moi donc, par amitié, par complaisance, dans quel endroit, et comment vous avez eu tant de plaisir à me donner ce portrait.

ROSETTE.

Ici, il n'y a pas un quart-d'heure : je revenais de chez le peintre ; je t'ai trouvé frappant à ma porte, je t'ai...

ARLEQUIN.

Moi, je frappais à votre porte?

ROSETTE.

Sans doute. Je t'ai donné la boîte où était le portrait ; et comme tu m'avais dit que ton maître te refusait ce qu'il te doit, j'ai mis dans la boîte le peu d'argent que je possédais.

ARLEQUIN.

Comment, vous avez mis de l'argent dans la boîte?

ROSETTE.

Oui, mon ami, en serais-tu fâché?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Ni fâché, ni bien aise; cela ne fait rien à la ressemblance. Ensuite ?

ROSETTE.

Ensuite ; voilà tout.

ARLEQUIN.

Et tout cela est vrai ?

ROSETTE, émue.

Comment ! si cela est vrai ?

ARLEQUIN.

Et où l'ai-je mise cette boîte ?

ROSETTE.

Je l'ai laissée dans vos mains. Auriez-vous le projet de rompre avec moi, en me niant tout ce que je viens de dire ?

ARLEQUIN, cherchant dans sa poche.

Oh ! non, ma bonne amie : oh ! mon Dieu non. Je t'aime trop pour ne pas te croire plus que je ne me crois moi-même. C'est singulier, voilà tout.

ROSETTE, plus émue.

Quoi ! vous ne vous souvenez pas...

ARLEQUIN, cherchant toujours dans ses poches.

Si fait, si fait, ma bonne amie, je m'en ressouviens à présent, je m'en ressouviens à merveille. Je vous remercie de votre complai-

Digitized by Google

sance, et (*Il soupire.*) du portrait que vous m'avez donné : je ne le perdrai pas, c'est bien sûr.

ROSETTE.

En vérité, mon ami, je crois que ta tête est un peu troublée : mais cela ne peut me déplaire, et je souhaite de ne te voir jamais plus sage. Adieu, mon ami, il fait nuit tout-à-fait, je me retire. A demain; tu ne l'oublieras pas, j'espère.

ARLEQUIN.

Non, sans doute; et je vous réponds de ne pas me faire attendre.

(Elle rentre chez elle, il fait nuit tout-à-fait.)

SCÈNE XII.

ARLEQUIN.

Il est clair que le diable se mêle de mes affaires, et que c'est lui qui m'a escamoté mon portrait. Or, comme il pourrait fort bien m'escamoter ma Rosette, je m'en vais me coucher à sa porte, et attendre le bienheureux jour de demain. Je ne bouge pas d'ici. (*Il s'assied à la porte de Rosette.*) Je ne ferme pas l'œil de toute la nuit : je m'en vais garder ma maîtresse, comme j'aurais dû garder son portrait, et nous verrons qui sera le plus fin du diable ou de l'amour.

Digitized by Google

SCÈNE XIII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET.

ARLEQUIN cadet, se croyant seul.

Je n'ai jamais pu rejoindre cette voleuse, elle ne sait pas sûrement le cruel embarras où elle me met. Que deviendrai-je ? Il fait nuit, et je n'ai pas le sou. Si mademoiselle Rosette n'a pitié de moi, il me faudra coucher dans la rue.

ARLEQUIN, à part.

J'entends parler de Rosette.

ARLEQUIN cadet.

J'ai envie d'essayer une petite sérénade, cela engagera peut-être mademoiselle Rosette à m'ouvrir sa porte. En conscience elle peut bien me donner à souper la veille de notre mariage. Voyons.

(Il prépare sa guitare.)

ARLEQUIN, se levant.

Que dit-il donc de mariage?

ARLEQUIN cadet.

Avec tout cela, cette voleuse m'a paru gentille; sa colère m'aurait gagné le cœur, si elle ne m'avait pas pris mes louis d'or. Oh! Ro-

Digitized by Google

sette vaut mieux, elle donne au lieu de prendre. Allons, chantons-lui quelque joli couplet : quand on veut plaire, et qu'on n'a pas beaucoup d'amour, il faut tâcher d'avoir un peu d'esprit. (*Il accorde sa guitare.*)

ARLEQUIN, aiguise sa batte sur la terre.

J'accorde aussi ma guitare, moi.

ARLEQUIN cadet s'assied sur le banc de pierre, et chante.

Daigne écouter l'amant fidèle et tendre
Qui vient encor te parler de ses feux ;
Lorsqu'il ne peut ni te voir ni t'entendre,
En te chantant, il est moins malheureux.

SCÈNE XIV.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, ROSETTE, à la fenêtre.

ROSETTE.

Est-ce toi, mon ami?

ARLEQUIN cadet.

Oui, c'est moi.

ARLEQUIN, à part.

Comment! elle lui parle!

ROSETTE.

Je t'écoute avec plaisir...

Digitized by Google

ARLEQUIN cadet.

Oh! je ne te rendrai jamais celui que m'a fait ton portrait.

ARLEQUIN, à part.

Son portrait!

ARLEQUIN cadet chante.

A chaque instant je veux revoir ce gage
Qui me promet d'éternelles amours;
J'ai beau sentir dans mon cœur ton image,
Mes yeux jaloux la désirent toujours.

ARLEQUIN, à part.

J'ai bien envie de frotter les oreilles à ce chanteur-là.

ARLEQUIN cadet, à Rosette.

Que dis-tu?

ROSETTE.

Je ne dis rien, mon cher ami, j'écoute.

ARLEQUIN, à part.

Ah! la perfide! J'étoufferai, je crois, s'il dit encore un couplet.

ARLEQUIN cadet, à Rosette.

Tu demandes encore un couplet?

(Il chante.)

Pourquoi veux-tu que ma bouche répète
Le doux serment dont mon cœur est lié

Digitized by Google

Regarde-toi, ma charmante Rosette,
Et tu verras s'il peut être oublié.

ARLEQUIN, à part.

Ce drôle-là me fera mourir de chagrin, mais je ne mourrai pas sans m'être vengé. (*Il donne des coups de batte à son frere.*) Voici ma musique, à moi.

ROSETTE, à la fenêtre.

O ciel! courons à son secours.

SCÈNE XV.

ARLEQUIN, ROSETTE.

ARLEQUIN.

Je voudrais bien savoir comment elle pourra s'excuser de tout ce que je viens d'entendre.

ROSETTE, à tâtons.

Mon cher ami, où es-tu? N'es-tu pas blessé? Parle vite.

ARLEQUIN.

Oui, oui, je suis blessé, cruellement blessé. La voilà donc, cette Rosette dont j'étais si sûr! la veille de son mariage, elle trahit son mari.... Allez, je vous connais à présent, je ne vous aime plus. Oh! je sais bien que j'en mourrai d'avoir prononcé ce mot-là, mais je

Digitized by Google

vous le dirai cent fois pour mourir plus vite; je ne vous aime plus, je ne vous aime plus, je ne vous aime plus.

ROSETTE.

Je te supplie de me répondre! Que peux-tu donc me reprocher?

ARLEQUIN.

Ah! ce n'est qu'à ceux que l'on estime encore que l'on fait des reproches, et je n'ai rien à vous reprocher.

(Il s'éloigne; dans le moment Nérine paraît.)

SCÈNE XVI.

ARLEQUIN, ROSETTE, NÉRINE.

NÉRINE, à part.

J'ENTENDS la voix de mon traître : assurons-nous de sa perfidie.

ROSETTE, qui a seule entendu ces derniers mots.

Mais que parles-tu de perfidie? Arlequin, mon cher Arlequin, écoute-moi.

(Ici Arlequin cadet, qui s'était enfui, arrive; entendant les derniers mots de Rosette, il va du côté de Nérine.)

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE.

ARLEQUIN cadet, à Nérine qu'il prend pour Rosette.

Me voici, puis-je te parler?

ARLEQUIN, qui prend la voix de son frère pour celle de Rosette.

Vous parlerez tant qu'il vous plaira, rien ne peut vous justifier.

ROSETTE.

Je suis au désespoir.

ARLEQUIN cadet, à Nérine, qu'il trouve toujours près de lui.

Pourquoi cela : ma chère Rosette.

NÉRINE, à part.

J'ai peine à contenir ma fureur.

ARLEQUIN cadet, à Nérine.

Tu es trop bonne d'être en colère : ce qui m'est arrivé n'est rien : ils étaient cinq ou six contre moi : sans cela je les aurais frottés d'importance.

ROSETTE, qui l'entend.

Mais où es-tu donc ?

Digitized by Google

ARLEQUIN cadet.

Je suis ici.

ARLEQUIN, à part.

Qui est-ce donc que j'entends?

ARLEQUIN, cadet, à Rosette.

C'est moi que tu entends.

ROSETTE, prend sa main.

Est-ce toi?

ARLEQUIN cadet.

C'est moi.

NÉRINE, le saisit.

Oh! je te tiens : tu ne m'échapperas pas.

(Arlequin cadet se trouve entre Rosette et Nérine.)

ARLEQUIN, s'en allant dans la maison de Rosette.

Tâchons de nous éclaircir.

SCÈNE XVIII.

NÉRINE, ARLEQUIN CADET, ROSETTE.

ROSETTE.

Eh quoi! tu me trahissais!

NÉRINE.

Tu croyais donc me tromper, scélérat?

ARLEQUIN cadet.

Le diable m'emporte si je sais un mot de

Digitized by Google

ce que vous me voulez ! Au nom du ciel, mademoiselle Rosette, ne vous en allez pas ; et vous, esprit, diable, lutin invisible, ne me serrez pas si fort, car j'étrangle.

NÉRINE.

Point de grâce, perfide !

SCÈNE XIX.

ARLEQUIN CADET, NÉRINE, ROSETTE ; ARLEQUIN, qui apporte de la lumière.

ARLEQUIN.

Quoi ? c'est mon frère de Bergame !

NÉRINE.

Comment ! ils sont deux ! Tant mieux.

ARLEQUIN cadet court embrasser son frère.

Ah ! mon cher frère, c'est toi. (*Ils s'embrassent.*)

ARLEQUIN.

Mon cher ami, je suis fort aise de te revoir, quoique vous ne vous conduisiez pas en trop bon frère.

ROSETTE.

Quelle ressemblance ! mais mon cœur n'en est pas la dupe.

(Elle prend la main de l'aîné.)

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Il l'a été cependant; car vous lui avez donné votre portrait.

ARLEQUIN cadet.

Mademoiselle Nérine sait bien ce qu'il est devenu. Écoutez, Mademoiselle, j'ignore si mon frère a des torts avec vous; mais il est sûr que je ne suis ici que d'aujourd'hui. Comme j'arrivais, mademoiselle Rosette est venue très poliment me donner son portrait et de l'argent; l'instant d'après, vous êtes venue m'arracher l'un et l'autre, et vous avez disparu comme un éclair, en me reprochant que j'étais insensible à votre amour, tandis que j'aurais donné tous les trésors du monde pour avoir le plaisir de vous voir un moment de plus.

ARLEQUIN.

D'après ce qu'il vous dit, Mademoiselle, il me semble que vous pourriez troquer ce portrait-là contre l'original du mien. (*Il montre son frère.*)

NÉRINE.

Vous m'avez appris qu'il faut se connaître avant de s'aimer.

ARLEQUIN cadet.

Voyez mon étourderie! avec vous, j'ai commencé par la fin. D'ailleurs, vous con-

Digitized by Google

naissez mon frère ; c'est tout comme si vous me connaissiez : vous voyez que je lui ressemble trait pour trait. La seule différence qu'il y ait entre nous deux, c'est que je suis le cadet ; et si vous aviez la bonté de m'aimer, je me croirais l'aîné de la famille.

ARLEQUIN.

Allons, mademoiselle Nérine ; il dépend de vous seule que nous soyons tous les quatre heureux.

ARLEQUIN cadet.

Hé bien ?

NÉRINE.

Hé bien ! je vois qu'il faut d'abord lui rendre son portrait, et puis nous verrons s'il faudra vous donner le mien.

ARLEQUIN.

Mes amis, nous voilà tous contens ; aimons-nous bien, mais si vous m'en croyez, n'habitons pas dans la même maison ; il pourrait arriver des méprises de plus grande conséquence que celle d'aujourd'hui.

VAUDEVILLE.

ARLEQUIN cadet, à Nérine.

La foi que vous m'avez promise
Ne la dois-je qu'à votre erreur ?

Digitized by Google

Trop souvent c'est une méprise
Lorsque l'on croit être au bonheur.
Dissipez ma frayeur extrême
En me promettant de nouveau,
Que vous m'aimerez pour moi-même.
Et non pas comme son jumeau.

MÉRINE.

Éloignez de vaines alarmes,
L'hymen, unira nos deux cœurs :
D'un rival vous avez les charmes,
Mais vous n'avez pas ses rigueurs.
Pour fixer mon ame incertaine,
L'amour me prête son flambeau ;
A l'aimer je perdis ma peine,
Vous ne serez pas son jumeau.

ARLEQUIN, à Rosette.

Souviens-toi bien de l'imposture
Qui pensa faire mon malheur :
En amour la moindre piqûre
Blesse profondément le cœur.
Si jamais un amant fidèle,
Brûlant d'un feu toujours nouveau,
Te jure une ardeur éternelle,
Prends-y garde, c'est mon jumeau,

ROSETTE, au cadet.

Mon ami, devenez mon frère.
L'amitié vaut bien les amours ;
Et si votre sœur vous est chère,

Digitized by Google

Je vous reconnaîtrai toujours.

(A Arlequin.)

Je devais me laisser surprendre,
L'amour n'a t-il pas un bandeau?
Si mon cœur a pu se méprendre,
Ce n'était que pour ton jumeau.

FIN DES DEUX JUMEAUX.

Digitized by Google

Digitized by Google

LE BON MÉNAGE,

OU LA

SUITE DES DEUX BILLETS,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR FLORIAN,

Représentée, devant leurs Majestés, par les comédiens Français et Italiens, le 28 décembre 1782.

Digitized by Google

PERSONNAGES.

ARLEQUIN, bourgeois de Bergame.
ARGENTINE, femme d'Arlequin.
DEUX ENFANS d'Arlequin et d'Argentine, de l'âge de six à sept ans.
L'AINE.
LE CADET.
ROSALBA.
MEZZETIN.

La scène est à Bergame, dans la maison d'Arlequin.

Digitized by Google

LE BON MÉNAGE,

OU LA

SUITE DES DEUX BILLETS.

SCÈNE I.

Le théâtre représente une chambre meublée très-simplement, où l'on voit les portraits d'Arlequin et d'Argentine. Argentine, assise, fesstonne : ses deux enfans, sur des tabourets, sont à ses côtés : l'un feuillette un livre pour en voir les estampes, l'autre joue avec un jeu de cartes.

ARGENTINE, SES DEUX ENFANS.

LE CADET, montrant à sa mère un château de cartes.

MAMAN, regardez donc.

ARGENTINE.

Cela est fort joli, mon ami.

L'AINÉ.

Voyons. (*Il souffle dessus, et le renverse ; puis il rit.*) Ah, ah, ah !

Digitized by Google

LE CADET.

Maman, dites donc à mon frère de me laisser tranquille : il faut que je recommence tout.

ARGENTINE.

Pourquoi tourmenter votre frère ? Vous ne voulez pas qu'il s'amuse ?

L'AINÉ.

Bah ! c'est un enfant ; il s'amuse à des bêtises.

ARGENTINE.

Effectivement, vous avez un an de plus que lui, et vous êtes un habile garçon !

L'AINÉ.

Je m'instruis, moi ; je regarde des images. Quelle est celle-là, maman, où une femme présente à un aveugle un petit monsieur habillé comme un chevreau.

ARGENTINE.

C'est une mère qui se sert d'une ruse pour faire donner l'héritage à son fils cadet parce qu'il était plus doux et plus aimable que l'aîné.

LE CADET, voulant voir l'estampe.

Ah ! voyons donc, mon frère : elle est bien jolie cette image-là.

L'AINÉ, tournant le feuillet.

Non, elle n'est pas jolie.

Digitized by Google

LE CADET.

Maman, où est donc mon papa ?

ARGENTINE.

Il est sorti pour des affaires.

LE CADET.

Je suis bien sûr qu'il nous rapportera des joujoux.

L'AINÉ.

Oui, pour moi.

LE CADET.

Pour moi aussi.

L'AINÉ.

Oh ! savoir.

LE CADET.

Oh ! c'est tout su.

L'AINÉ.

J'entends quelqu'un ; c'est peut-être lui. (*Ils courent et reviennent.*) Non, c'est mademoiselle Rosalba.

(Argentine se lève, et va au-devant d'elle.)

Digitized by Google

SCÈNE II.

ARGENTINE, ROSALBA, LES ENFANS.

ARGENTINE.

C'est vous, Mademoiselle! vous avez la bonté...

ROSALBA.

Es-tu seule, ma chère amie?

ARGENTINE.

Oui, mon mari vient de sortir. Avez-vous quelque chose à me dire?

ROSALBA.

Assurément : fais retirer tes enfans, je t'en prie.

ARGENTINE.

Allez-vous-en tous deux dans l'autre chambre, et ne vous battez pas.

(Ils s'en vont.)

SCÈNE III.

ROSALBA, ARGENTINE.

ROSALBA.

Lelio est de retour; il est dans la ville.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Comment le savez-vous!

ROSALBA.

Par la dernière lettre qu'il m'a écrite sous ton adresse, et que tu m'as remise hier, il m'annonce qu'il doit arriver aujourd'hui à Bergame: et je n'oserai le voir! Ah! ma chère Argentine; qu'il est affreux pour une femme sensible de ne pouvoir pas voler au-devant de son mari; après trois mois d'absence!

ARGENTINE.

Cela n'est que trop simple, lorsque l'on s'est marié à l'insu de son père.

ROSALBA.

Ah! tu sais que c'est ma tante qui a tout fait. Elle a connu le mérite de Lélio; elle a été touchée de notre amour. Après avoir fait inutilement tous les efforts possibles pour obtenir le consentement de mon père, elle a pris sur elle de m'unir secrètement au seul homme que je pouvais aimer.

ARGENTINE.

Je sais tout cela, Mademoiselle: mais madame votre tante est morte, et monsieur votre père ignore toujours votre mariage: je suis la seule, à présent, chargée de ce grand secret; et je n'ose vous dire combien je suis

Digitized by Google

fâchée d'être la seule. Ma chère maîtresse, je vous dois tout : élevée auprès de vous dans la maison de monsieur votre père, vous m'avez dotée, vous m'avez mariée à un époux qui fait le bonheur de ma vie, je tiens tout de vous seule, et je suis obligée de faire aveuglément tout ce que vous désirez : jusqu'à présent, vous avez reçu, sous mon adresse, les lettres de M. Lélio ; je n'ai jamais osé confier à mon mari que je vous rendais ce service : mais enfin...

ROSALBA.

Garde-t'en bien, ma chère Argentine ! Arléquin n'a point de raisons pour m'être attaché, il en a mille pour l'être à mon père : c'est mon père qu'il a servi ; et son respect pour son ancien maître lui ferait trahir mon secret. D'ailleurs, je connais ton mari ; aussi babillard qu'honnête homme, il n'imagine pas que l'on puisse cacher quelque chose. Tout serait perdu s'il était instruit. Je te supplie donc, ma chère Argentine, par la tendre amitié que j'ai toujours eue pour toi, de me jurer ici de nouveau que, quelque chose qui puisse arriver, tu ne révèleras jamais mon secret à ton mari.

ARGENTINE.

Je vous en donne ma parole, quoi qu'il m'en coûte pour vous la donner. Votre cœur doit comprendre aisément combien il est dou-

Digitized by Google

loureux de cacher la moindre chose à un époux que l'on aime : c'est une espèce de mensonge qui fait rougir et souffrir. Je vous conjure, ma chère maîtresse, de faire cesser la peine et l'inquiétude où je suis. Vous ne doutez pas de mon zèle, vous connaissez ma tendresse pour vous... passez-moi ce terme, on n'offense personne en l'aimant : vous êtes bien certaine que je ferai toujours ce qui pourra vous plaire; mais cela même vous oblige d'être prudente pour nous deux.

ROSALBA.

Je le serai, ma chère amie, et j'ai grand besoin de l'être : car enfin il faut t'avouer que je porte dans mon sein un gage de mon amour.

ARGENTINE.

Je n'ose m'en réjouir : mais, si tout le monde le savait, j'en pleurerais de joie.

ROSALBA.

Je te demande un dernier service. Lélio doit être arrivé; je suis sûre que son impatience va lui faire tout hasarder pour me voir : va le trouver, va lui dire que je le supplie, que je lui ordonne de ne pas sortir de chez lui avant qu'il ait reçu de mes nouvelles. Cela est important pour le succès de mes projets. Tu lui diras que je souffre autant que lui de ne pas le voir; que je l'aime plus que ma vie; que...

Digitized by Google

ARGENTINE.

Oui, oui, Mademoiselle; avant de lui dire ce que vous voulez qu'il sache, je lui dirai tout ce qu'il sait. Je comprends cela à merveille; dès que mon mari sera rentré, j'irai parler à M. Lélio.

ROSALBA

J'ai encore une prière à te faire. Mon père est dans l'usage de me donner, pour en disposer à ma volonté, le vingtième de tous les profits un peu considérables qu'il fait dans son commerce. Il vient de gagner cent mille écus; et ce matin il m'a apporté quinze mille francs, dont je suis maîtresse absolue. Tu ne devines pas ce que j'en veux faire?

ARGENTINE.

Non.

ROSALBA.

Si je ne te devais pas tant, je serais bien plus hardie à te les offrir.

ARGENTINE.

A moi?

ROSALBA.

Oui, ma bonne amie; ajoute ce plaisir à tous ceux que je te dois: souffre que cette bagatelle soit mise en rente viagère sur ta tête: j'ai déjà donné des ordres à mon notaire, et je t'enverrai ce soir ton contrat.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Ma chère maîtresse, je n'ose ni accepter ni refuser votre bienfait; mais...

ROSALBA.

Si tu me refuses, je ne veux plus de tes services.

ARGENTINE.

Écoutez. Je suis heureuse, je ne manque de rien, et j'ai déjà, grâce à vous, assuré le sort de mes enfans. Si mon mari venait à me perdre, il ne serait pas à son aise; que ce soit lui qui profite de vos bienfaits : mon cœur et ma délicatesse y trouveront mieux leur compte.

ROSALBA.

A la bonne heure; je vais dès ce moment tout arranger selon tes intentions. Adieu, ma chère Argentine; c'est aujourd'hui que j'ai reçu de toi la plus grande marque d'amitié.

SCÈNE IV.

ARGENTINE.

Je donnerais ma vie pour la voir heureuse; mais nous ne le serons jamais, tant que son père ne saura pas tout. Mes enfans, revenez.

(Les deux enfans reviennent.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

ARGENTINE, LES ENFANS.

ARGENTINE.

Avez-vous été bien sages ?

L'AINÉ.

Oh ! oui, maman, car nous nous sommes bien ennuyés.

LE CADET.

Mon papa tarde aujourd'hui bien longtems.

ARGENTINE.

Il va rentrer.

L'AINÉ.

Ah ! pour le coup ! maman, c'est lui ; je l'entends.

Digitized by Google

SCÈNE VI.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

(Arlequin arrive avec un petit tambour d'enfant à la ceinture, sur lequel il bat d'une main; de l'autre il joue d'une petite trompette de bois. Il fait deux ou trois fois le tour du théâtre.)

LES DEUX ENFANS, courant après lui.

Ah! papa, papa, c'est pour nous?

ARLEQUIN, à sa femme.

Veux-tu danser une contre-danse à quatre?

ARGENTINE.

Non, mon ami.

ARLEQUIN, à son aîné.

Tiens, le tambour est pour toi, la trompette pour ton frère.

LES DEUX ENFANS, l'embrassant.

Bien obligé, mon papa. (*Ils se retirent au fond du théâtre, où ils ont l'air de troquer leurs joujoux tandis qu'Arlequin cause avec sa femme.*)

ARLEQUIN, à sa femme, en lui donnant un sac d'argent.

Tiens, voilà pour toi : car il faut bien t'apporter aussi quelque chose; tu es le plus grand enfant de la maison.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Qu'est-ce que cela, mon ami?

ARLEQUIN.

Ce sont ces cinquante écus que nous prêtâmes à ce pauvre homme que l'on allait arrêter pour ses dettes : il a travaillé pour gagner cet argent-là pendant le tems qu'il aurait passé en prison à ne rien faire : de sorte qu'il est quitte avec nous, avec son créancier : nous avons fait une bonne action, et personne n'y a rien perdu que le geolier.

ARGENTINE, prenant le sac.

A te dire vrai, je n'y comptais guère.

ARLEQUIN.

En ce cas-là, serre-les pour les prêter à un autre. J'ai encore été chez... (*Les enfans font du bruit avec leur tambour.*) Taisez-vous donc, vous autres; on ne s'entend pas. J'ai été chez ta cousine : elle se plaint de toi; elle dit qu'on ne te voit jamais, que tu es toujours renfermée avec tes enfans ou ton mari, que tu ne penses à rien dans le monde qu'à tes enfans et à ton mari : il faut convenir qu'elle a raison; je suis juste, moi. (*Le bruit redouble.*) Mais voilà des enfans bien bruyans!

ARGENTINE.

Pardi! pour les faire jouer doucement, tu leur apportes un tambour et une trompette.

(Les enfans continuent.)

Digitized by Google

ARLEQUIN, aux enfans.

Allez-vous en battre la générale de l'autre côté.

(Les enfans s'en vont.)

SCÈNE VII.

ARLEQUIN, ARGENTINE.

ARGENTINE.

Vas-tu rester ici, mon ami ?

ARLEQUIN.

Oui ; pourquoi cela ?

ARGENTINE.

C'est que j'ai à sortir.

ARLEQUIN.

Où vas-tu ?

ARGENTINE.

Faire une commission pour mademoiselle Rosalba.

ARLEQUIN.

Qu'est-ce que c'est que cette commission ?

ARGENTINE.

Je ne peux pas te le dire, elle me l'a défendu.

ARLEQUIN.

Voilà, par exemple, un de tes avantages

Digitized by Google

sur moi : tu sais garder un secret ; moi, je ne le sais pas. Aussi je te confie tous les miens, pour qu'ils soient en sûreté.

ARGENTINE.

Mon bon ami, tout ce que je pense t'appartient ; mais tu n'ignores pas les obligations que j'ai à mademoiselle Rosalba : c'est elle qui nous a mariés. Il me semble qu'après un tel bienfait je suis obligée de faire tout ce qu'elle exige, même de te cacher quelque chose.

ARLEQUIN.

Ah ! je me doute de ce que c'est. J'ai vu ce matin M. Pandolphe ; il m'a dit qu'il avait donné quinze mille livres à sa fille pour en faire ce qu'elle voudrait. Mademoiselle Rosalba a le meilleur cœur du monde ; et, quand on a un bon cœur et de l'argent mignon, on a toujours de petites choses à faire en cachette.

ARGENTINE, à part.

Hélas ! (*Haut.*) mon ami, ne parlons plus de cela, je t'en prie. Quand bien même tu devinerais, je serais obligée de te mentir ; et tu ne voudrais pas que ma reconnaissance pour mademoiselle Rosalba me coutât si cher.

ARLEQUIN.

Allons, va-t'en ; je resterai avec les enfans. Les as-tu fait lire aujourd'hui ?

Digitized by Google

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

C'est bon; je les ferai jouer, moi. Allons, va-t'en donc.

ARGENTINE.

Adieu, mon ami.

ARLEQUIN.

Allez-vous-en, Madame, et reviens vite au moins. Quand je cours la ville, je me passe de toi; mais je ne peux plus m'en passer dès que je ne cours plus; entends-tu?

(Il l'embrasse. Elle sort.)

SCÈNE VIII.

ARLEQUIN.

Cette mademoiselle Rosalba lui donne souvent des commissions, et elle ne m'en donne jamais à moi. Cependant elle sait bien avec quel plaisir je trotterais pour elle... Ah! c'est qu'elle aime mieux ma femme que moi : elle a raison, j'en fais bien autant... Oh! Arlequinet, venez-vous en ici me tenir compagnie; mais laissez votre tambour.

Digitized by Google

SCÈNE IX.

ARLEQUIN, LES DEUX ENFANS.

ARLEQUIN.

Avez-vous bien lu ce matin?

L'AINÉ.

Oh! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Votre maman a-t-elle été contente de vous?

LE CADET.

Elle a dit que oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Vous ne l'avez pas fait enrager? elle ne vous a pas grondés ni l'un ni l'autre?

L'AINÉ.

Au contraire, mon papa, elle nous a bien baisés.

ARLEQUIN, les embrassant avec tendresse.

Cela étant, venez me baiser aussi. (*Arlequin, pendant tout ce couplet, a son visage tout près et au milieu de ses deux enfans; il les baise presque à chaque parole.*) Quand vous voudrez me rendre bien heureux, vous n'avez

Digitized by Google

qu'à rendre votre mère bien contente. Elle en sait plus que nous trois, voyez-vous; ainsi nous ne devons être occupés que de faire tout ce qu'elle veut. Nous y trouverons son plaisir d'abord, et puis notre bien; c'est tout ce qu'il nous faut, n'est-il pas vrai?

L'AINÉ.

Oui, mon papa. Mais puisque nous avons été bien sages, vous voudrez bien nous conter quelqu'un de ces beaux contes que vous savez.

LE CADET.

Ah! oui, mon papa.

ARLEQUIN.

Volontiers : aussi bien nous nous ennuions quand elle nous laisse seuls; cela nous fera passer le tems. Allons, asseyons-nous. (*Il s'assied par terre, et fait asseoir un enfant sur chacune de ses jambes; les deux petits garçons écoutent attentivement.*) Il y avait une fois un roi et une reine qui s'aimaient beaucoup, et que tout le monde aimait... Ceci n'est pas un conte, au moins.

LE CADET.

Oh! nous vous croyons bien, mon papa.

L'AINÉ.

Nous vous croyons comme si nous le voyions.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

La reine était aussi belle que le roi était bon, mais ils n'avaient point d'enfans, et cela leur fesait du chagrin. Un jour que la reine était toute seule dans sa chambre, elle entendit du bruit dans la cheminée. (*Les enfans se serrent contre leur papa, qui retire aussi ses jambes, et continue avec la voix moins assurée.*) La reine eut un peu peur : elle regarde, et voit descendre un beau petit carrosse, traîné par six petits épagneuls verts avec les oreilles lilas. Dans le petit carrosse était une petite vieille fée qui n'avait pas un pied de haut, et qui dit à la reine : Madame la reine, vous aurez un enfant, si vous voulez consentir à devenir laide et vieille. Pourvu que mon mari m'aime toujours, répondit la reine, j'y consens de tout mon cœur. Je suis contente de vous, répondit la petite fée ; non-seulement vous aurez un enfant, mais vous en aurez deux, et vous n'en serez que plus belle. Après cette parole, les six petits épagneuls verts remontèrent la cheminée ventre à terre, et la reine eut effectivement un beau petit prince et une belle petite princesse, qui furent charmans, parce qu'ils ressemblèrent à leur mère.

L'AINÉ.

Ah ! mon papa, voilà une bien jolie histoire ; mais elle est bien courte : vous devriez nous en raconter une autre.

Digitized by Google

LE CADET.

Oh! oui, mon papa; encore une, s'il vous plaît.

ARLEQUIN.

Un moment. Je vous ai donné, il n'y a pas long-tems, un petit livre tout rempli d'histoires: vous m'aviez promis d'en apprendre quelqu'une par cœur? m'avez-vous tenu parole?

L'AINÉ.

Oui, mon papa: j'en ai appris une bien belle.

ARLEQUIN.

Je crois que tu mens, car tu rougis.

L'AINÉ.

Non, mon papa; et je vais vous la raconter si vous voulez.

ARLEQUIN.

A la bonne heure. Tant que vous seréz des enfans, mon métier est de vous amuser; mais quand la vieillesse m'aura rendu enfant aussi, il faudra que vous m'amusiez à votre tour. Voilà pourquoi vous devez vous y accoutumer de bonne heure. Voyons cette histoire.

L'AINÉ.

Écoutez-bien, mon frère. Il y avait une fois deux petits garçons, jolis, jolis comme...

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Comme vous deux.

L'AINÉ.

Encore plus jolis que nous.

ARLEQUIN.

C'est un peu fort.

L'AINÉ.

Ces deux petits garçons avaient une bonne mère, mais ils n'avaient pas un bon père, et ce n'était pas comme nous. (*Arlequin le baise.*) La mère de ces deux petits garçons était très-pauvre. Un jour qu'ils étaient allés ramasser du bois pour leur mère, ils trouvèrent une vieille femme qui était tombée dans un fossé, et qui ne pouvait pas s'en retirer. Sur le bord du fossé était une belle poule blanche qui cloquetait, cloquetait, comme pour demander du secours pour la vieille : les deux petits garçons se jettent dans le fossé, et en retirent la bonne femme. Aussitôt la poule blanche s'en va pondre dans les chapeaux des deux petits garçons un bel œuf d'or. La vieille, qui était une fée, leur dit : Mes enfans, pour vous récompenser de ce que vous venez de faire, ma poule vous a déjà donné un œuf d'or : mais moi, je veux vous donner ma poule, à une condition cependant ; c'est que celui de vous deux qui l'aura, ne pourra pas donner de ses œufs à l'autre. L'aîné lui ré-

Digitized by Google

pondit: Madame, je ne veux point d'un trésor que je ne peux pas partager avec mon frère. Le cadet dit : Ni moi non plus, Madame. Mais il y a manière de nous arranger : donnez la poule à ma mère ; comme cela, nous l'aurons tous deux. Alors la bonne fée...

(L'on entend frapper.)

LE CADET.

Mon papa, on frappe.

ARLEQUIN.

Je vais ouvrir. Allez dans votre chambre.

(Les enfans s'en vont.)

SCÈNE X.

ARLEQUIN, MEZZETIN.

MEZZETIN.

N'est-ce pas ici, Monsieur, que demeure une madame Argentine?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur.

MEZZETIN.

Est-elle chez elle, Monsieur?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur.

Digitized by Google

MEZZETIN.

Peut-on l'attendre, Monsieur?

ARLEQUIN.

Non, Monsieur.

MEZZETIN.

Vous êtes son domestique, Monsieur?

ARLEQUIN.

Oui, Monsieur; son premier domestique.

MEZZETIN.

Vous voudrez donc bien lui donner cette lettre de la part de M. Lélio, et vous prendrez le moment où elle sera seule. Vous entendez bien?

AR[illegible]N.

Non, Monsieur.

MEZZETIN.

Je vous dis qu'il faut donner cette lettre à votre maîtresse, le plus secrètement que vous pourrez. parce que, entre nous, je crois que c'est [illegible] lettre d'amour; et peut-être que mada[illegible] Argentine a quelque père ou quelque frère... Je n'en sais rien, moi; Je ne suis à M. Lélio que depuis huit jours: mais vous, vous devez être au fait.

ARLEQUIN, surpris.

Au fait?

Digitized by Google

MEZZETIN.

Oui, sans doute. Vous m'entendez? Prenez donc des précautions pour... Enfin, vous me comprenez.

ARLEQUIN.

Je commence à vous comprendre.

MEZZETIN.

Ah ça! n'allez pas faire quelque étourderie: je vous ai tout confié, parce que vous savez bien qu'entre nous autres, nous n'avons rien de caché, et que le secret de nos maîtres appartient toujours à toute la compagnie.

ARLEQUIN.

Sans doute.

MEZZETIN, qui va et revient.

Je pense à une chose: allons attendre au cabaret le retour de madame Argentine.

ARLEQUIN.

Je vous suis bien obligé; je n'ai pas soif.

MEZZETIN.

Ce sera donc pour une autre fois. Adieu, mon camarade.

(Il s'en va.)

ARLEQUIN, le rappelant.

Ecoutez donc, Monsieur.

MEZZETIN.

Quoi?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Êtes-vous marié ?

MEZZETIN.

Oui, depuis long-tems.

ARLEQUIN.

Et votre femme est jolie ?

MEZZETIN.

Très-jolie. Pourquoi cela ?

ARLEQUIN.

Pour rien. (*Il le salue.*) Adieu mon camarade.

(Mezzetin sort.)

SCÈNE XI.

ARLEQUIN.

Ce domestique-là est sûrement menteur comme un laquais; mais pourquoi M. Lélio écrit-il à ma femme? Voilà bien l'adresse : A madame, madame Argentine. J'ai bien envie de la décacheter... Non, ce serait manquer de respect à ma femme. D'ailleurs, si je n'y trouvais rien, je serais fâché de l'avoir décachetée; et si j'y trouvais quelque chose, j'en serais encore plus fâché. Il n'y a que du chagrin à gagner. Cependant... Non... Il faut être plus que sûr avant de faire voir à sa

Digitized by Google

femme qu'on la soupçonne. Attendons-la; je lui donnerai cette lettre, et nous verrons ce qu'elle me dira... Nous verrons... La voici.

SCÈNE XII.

ARGENTINE, ARLEQUIN.

ARGENTINE.

Je n'ai pas été long-tems, mon bon ami; du moins, j'ai fait ce que j'ai pu pour revenir tout de suite. Où sont nos enfans?

ARLEQUIN.

Ils sont de l'autre côté.

ARGENTINE.

Comme tu es sérieux! Que t'est-il arrivé?

ARLEQUIN.

Je ne sais pas encore ce qui m'est arrivé.

ARGENTINE.

As-tu reçu de mauvaises nouvelles? Est-il venu quelqu'un?

ARLEQUIN.

Oui, il est venu un domestique qui m'a laissé une lettre pour vous.

ARGENTINE.

Pour moi? Et que dit cette lettre?

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je n'en sais rien : la voilà.

ARGENTINE, regardant.

Ah !...

ARLEQUIN.

Reconnaissez-vous l'écriture ?

ARGENTINE.

Oui.

ARLEQUIN.

De qui est-elle ?

ARGENTINE.

Elle est... (*A part.*) Que lui dirai-je ?

ARLEQUIN.

Hé bien ?.... cela vous embarrasse ?

ARGENTINE.

Mon ami, me crois-tu capable de te tromper ?

ARLEQUIN.

Répondez-moi d'abord ; de qui est cette lettre ?

ARGENTINE.

Je la crois de M. Lélio.

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Je le crois de même. Ouvrez-la. La main vous tremble.

(Argentine ouvre la lettre, et la lit avec beaucoup d'émotion.)

Hé bien ?

ARGENTINE, lui donne la lettre.

Tenez, vous allez me croire coupable, vous aurez le droit de le penser; et cependant le ciel m'est témoin que c'est la vertu la plus pure, le sentiment le plus honnête, qui m'empêche de me justifier.

ARLEQUIN.

Voyons. (*Il prend la lettre en tremblant.*) Cette lettre donne le frisson à tout le monde. (*Il la lit d'une voix altérée, jetant de tems en tems des regards sur sa femme.*) « Ma chère » amie, j'arrive, et j'ai besoin de toute ma » raison pour ne pas voler dans tes bras. Si » je ne craignais que de me perdre, rien ne » me retiendrait; mais je pourrais te compro- » mettre, et mon amour même est moins fort » que cette crainte. Il est si important pour » nous de tromper celui qui détruirait notre » bonheur! le nom sacré qui l'attache à toi » suffit à peine pour modérer ma haine. J'es- » père qu'un jour viendra, et ce jour n'est » pas loin, où nous pourrons nous livrer pu- » bliquement à notre amour; et dévoiler à

Digitized by Google

» tous les yeux les liens qui nous attachent
» l'un à l'autre. Adieu; tâche de venir me
» voir, si tu peux échapper aux yeux du bar-
» bare qui te veille : je t'attends. Tu sais si
» je t'aime.

LÉLIO. »

Et moi, je ne sais si je dors ou si je veille ; mais si je dors, je fais un vilain rêve ; et si je suis éveillé... Oh ! je le suis. (*Il relit l'adresse.*) A madame Argentine. (*Il se frotte les yeux.*) A madame Argentine. Tenez, Madame.

ARGENTINE.

Mon ami...

ARLEQUIN.

Je ne le suis plus, votre ami : vous m'avez trompé; et c'est d'autant plus affreux, que je ne vivais que pour vous croire. Comment ! vous qui me parliez toujours de votre tendresse pour moi, vous qui étiez toujours pendue à mon bras ou à mon cou, vous fesiez semblant de m'aimer pour mieux me trahir ! vous m'embrassiez pour m'empêcher d'y voir clair ! Voilà ce qui m'indigne le plus ; car je ne parle pas de mariage, ce n'est rien cela auprès de l'amour.

ARGENTINE.

Hé bien !... (*A part.*) Non, je serai fidèle à ma bienfaitrice. (*Haut.*) Je vous demande

Digitized by Google

je vous suplie de suspendre votre colère ; je me justifierai, soyez en sûr, et vous serez alors...

ARLEQUIN, avec colère.

Comment vous serait-il possible de vous justifier ? Vous sortez sans vouloir me dire où vous allez ; un domestique apporte cette lettre ; il me recommande de vous la donner en secret... Vous venez de l'entendre, cette lettre ; elle est claire : il n'y a pas une seule phrase, pas un seul mot qui ne dise intelligiblement que vous êtes une infidèle. Elle est bien pour vous cette lettre ; voilà votre nom, le voilà ; je le vois, je le lis ; je n'ai pas le bonheur d'être aveugle. Monsieur Lélio vous y donne un rendez-vous, où vous avez couru, même avant de le recevoir ; car vous venez de chez monsieur Lélio, j'en suis sûr, je le sais, je l'ai vu, je vous ai suivie. Osez m'assurer que vous ne venez pas de chez M. Lélio.

ARGENTINE.

Je ne veux pas vous mentir ; il est vrai que je viens de parler à M. Lélio : mais...

ARLEQUIN, au désespoir.

Et pourquoi me le dire ? Je n'en étais pas sûr.

ARGENTINE.

Écoutez-moi.

Digitized by Google

ARLEQUIN, furieux.

Je ne veux rien entendre ; je veux m'en aller ; je veux vous quitter... Mon parti est pris, ma colère, est passée ; je n'en ai plus de colère parce que je n'ai plus d'amour ; je suis de sang-froid... Mais, comme je me sens le plus fort désir de meurtrir ce visage-là, qui est la cause de tous mes chagrins, vous sentez bien qu'il faut que je m'en aille... Vous sentez bien... (*Argentine effrayée s'éloigne ; il la prend par le bras et la ramène fortement à lui.*) N'ayez pas peur, je sais me posséder... Je ne suis plus votre mari, je suis votre ami, votre meilleur ami, et je vous parle comme un ami... Je vous abhorre, je vous déteste, je vous méprise, je ne puis plus soutenir votre vue, je ne peux plus vous regarder sans me dire : voilà une femme qui en aimait deux, et qui leur fesait croire qu'ils étaient un. Séparons-nous dès ce moment. Restez ici, gardez vos enfans ; je ne pourrais jamais les embrasser sans vous pleurer ; j'aime encore mieux renoncer à les embrasser. Gardez tout le bien ; il vient de vous, il me serait odieux. Je n'ai besoin de rien, je ne veux rien, je n'emporterai rien que mon cœur ; et comme, si je vous parlais plus long-tems, je vous le laisserais peut-être, je vous quitte pour jamais.

ARGENTINE, court après.

Mon ami....

Digitized by Google

ARLEQUIN, la repoussant.

Laissez-moi, je ne vous crois plus.

SCÈNE XIII.

ARGENTINE.

MALHEUREUSE! que devenir? que faire? Il me croit coupable; et je ne puis... Courons nous jeter aux pieds de mademoiselle Rosalba: elle aura pitié des maux qu'elle me cause; elle ira me justifier elle-même aux yeux de mon mari; c'est à elle... Mais la voici.

SCÈNE XIV.

ARGENTINE, ROSALBA.

ARGENTINE.

MADEMOISELLE...

ROSALBA.

Je viens de rencontrer ton mari.

AGENTINE.

Où allait-il?

ROSALBA.

Chez mon père. Je lui ai donné moi-même e petit contrat que j'ai fait faire pour lui, elon tes intentions; mais à peine m'a-t-il re-

Digitized by Google

gardée : il a pris le papier d'un air égaré, et a poursuivi son chemin sans me parler. Eh quoi ! tu pleures, ma chère Argentine ! Qu'est-il donc arrivé ? Réponds-moi vite.

ARGENTINE.

Le plus affreux des malheurs. M. Lélio vous a écrit, comme à l'ordinaire, sous mon adresse. Mon mari a reçu la lettre ; il me croit coupable ; il m'abandonne : et je n'ai pas trahi votre secret.

ROSALBA.

Oh ! ciel ! que me dis-tu ? Arlequin va chez mon père ; je le connais, il lui dira tout ; et mon père sera plus irrité que jamais contre Lélio. Peut-être même soupçonnera-t-il la vérité, et rien alors ne pourra le fléchir... Ma chère amie, pardon ; pardon, mille fois, mon amie. Je ressens toute ta douleur ; et je me perdrai, s'il le faut, afin de te justifier : mais je te supplie, je te conjure d'attendre ici que je revienne te parler.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE XV.

ARGENTINE.

Et lui... reviendra-t-il ?... irai-je le chercher ?... Il reviendra, j'en suis sûre ; mon

Digitized by Google

ır me le dit, et mon cœur ne m'a jamais mpée toutes les fois qu'il m'a parlé de lui... endons... Je suis au supplice... Mes en- s, revenez; mes pauvres enfans, venez brasser et consoler votre mère.

(Les deux enfans reviennent.)

SCÈNE XVI.

ı GENTINE, LES DEUX ENFANS.

LE CADET.

Ah! maman, qu'avez-vous donc? Vous eurez comme quand j'ai été malade.

L'AINÉ.

Ma chère maman, avez-vous du chagrin?

ARGENTINE.

(*Elle pleure.*) Non, mes enfans; non, es bons enfans: ce n'est rien; cela se pas- ra.

L'AINÉ.

Nous avons entendu mon papa qui grondait ien fort. Est-ce lui qui vous fait pleurer omme cela?

Ici Arlequin entre, et Argentine continue sans le voir.)

Digitized by Google

SCÈNE XVII.

ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

ARGENTINE.

Vous savez bien que jamais aucun chagrin ne peut me venir par votre papa : au contraire, c'est toujours lui qui les dissipe.

LE CADET.

Ah ! le voilà. (*Il court à lui.*) Venez donc vite, mon papa; maman pleure, et elle dit que vous seul pouvez la consoler.

ARLEQUIN, les repoussant tout doucement.

Laissez-moi, laissez-moi.

L'AINÉ.

Ah ! mon frère, comme il a du chagrin. (*Ils se retirent tous deux au fond du théâtre, et y restent pendant toute la scène d'Arlequin et de sa femme.*)

ARLEQUIN.

Madame, vous êtes fâchée de me revoir : je le suis plus que vous : mais comme j'ai le projet de vous oublier entièrement, je viens vous rendre tout ce qui pourrait me rappeler que nous nous sommes aimés. (*Il déboutonne*

Digitized by Google

son habit, et ouvre un petit sac qui lui pend au cou.) Tout est dans ce petit sac; je l'avais mis là, (*Il montre son cœur.*) pour que tout ce que nous nous étions donné fût ensemble. Je vais vider le sac devant vous, afin que vous n'imaginiez pas que je garde quelque chose. (*Il tire un portrait.*) Voici d'abord votre portrait : il n'a pas changé comme vous; il est toujours joli : il vous ressemblait encore ce matin, mais il ne vous ressemble plus. Le voilà, Madame. (*Il le pose sur une table, et tire un papier plié.*) Voici le premier billet que vous m'avez écrit, que Scapin me vola, et que j'eus le bonheur de rattraper. Le voilà, Madame, je vous le rends; je n'aime pas à vivre avec les menteurs. (*Il tire un bouquet flétri.*) Voici encore un vieux bouquet de violettes que je vous donnai le premier jour où je vous fis ma déclaration. Après l'avoir porté toute la journée, vous le jetâtes le soir; j'allai le ramasser... Tenez, il sent encore bon... Je n'aurais jamais cru que ces violettes-là dureraient plus que votre amour. Les voilà, Madame. (*Il lui montre le sac.*) Il n'y a plus rien; regardez. Ce petit sac, qui avait été des années à se remplir, s'est vidé dans une minute. J'ai tout rendu. Ah! j'oubliais ce qui doit vous être le plus cher... la lettre de M. Lélio, et puis encore un contrat que mademoiselle Rosalba vient de me donner; car c'est sûrement pour vous, ce contrat-là.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Non; il est à vous.

ARLEQUIN.

A moi! Qu'est-ce que cela veut dire?

ARGENTINE.

Je vais vous l'expliquer, quoique ce ne soit pas le moment. Mademoiselle Rosalba a voulu me donner ce matin quinze mille francs, je lui ai demandé que ce don fût pour vous seul : c'est le contrat que vous tenez.

ARLEQUIN, jetant le contrat.

Je n'en veux point. Avez-vous imaginé que je recevrais d'une main les lettres de M. Lélio, et de l'autre, des présens pour me consoler? Avez-vous cru me dédommager, avec de l'argent, de votre cœur que vous m'avez ôté? Non, Madame, non; personne n'est assez riche pour me payer ce que vous m'avez volé.

ARGENTINE.

Mon cœur est toujours à vous; il n'a pas cessé d'être à vous. Je ne peux pas en dire davantage; mais vous devriez me deviner.

ARLEQUIN.

Vous deviner! cela était bon quand nous nous aimions: ce n'est que dans ce tems-là qu'on se devine.

Digitized by Google

ARGENTINE.

Voulez-vous m'écouter un seul moment ?

ARLEQUIN.

Oh ! parlez ; votre ami, M. Lélio, s'est donné la peine d'écrire ma réponse à tout ce que vous direz.

ARGENTINE.

Une femme assez malheureuse pour tromper son mari, n'en vient pas au dernier crime sans lui avoir donné des sujets de plaintes moins graves : ce n'est qu'à force de négliger ses devoirs qu'elle parvient à les oublier. Si j'étais capable de vous avoir trahi, avant d'en aimer un autre, j'aurais cessé de t'aimer toi-même, j'aurais repoussé ta tendresse, j'aurais cherché à te refroidir. Et, réponds-moi, as-tu jamais remarqué la moindre diminution dans mon amour pour toi, dans mon désir de te plaire, dans mon chagrin de te quitter, dans mon plaisir de te revoir ? Rappelle-toi tous les instans de ma vie ; en ai-je été un seul sans te dire, sans te répéter, sans te prouver que je t'adore ? Ton cœur peut-il m'accuser ?...

ARLEQUIN.

Il n'est pas question de mon cœur, il ne vous accusera jamais. La vieille habitude qu'il a de vous croire, fait qu'il me parle toujours pour vous... Mais je ne l'écoute pas. Voilà la

Digitized by Google

lettre qui vous condamne; cette lettre est de M. Lélio; M. Lélio vous aime; vous vous cachez de moi pour aller voir M. Lélio ; tout cela est clair... Et, tenez, M. Pandolfe lui-même, à qui je viens de tout raconter, parce que je ne peux pas garder mes chagrins, moi ; M. Pandolfe a été plus affligé que surpris ; il m'a dit que M. Lélio s'amusait à être l'amoureux de toutes les femmes qu'il voyait. Car il ne faut pas que vous vous imaginiez être la seule que M. Lélio adore. Il se moque de vous, tout comme des autres. Il en aime peut-être dix dans ce moment-ci ; et cette lettre-là a servi pour une douzaine. Sans aller plus loin, M. Pandolfe m'a dit qu'il avait un peu tourné la tête à mademoiselle Rosalba.

ARGENTINE.

Et vous pensez que j'aurais été capable d'enlever un amant à mademoiselle Rosalba, à ma bienfaitrice, à celle à qui je dois tout ! Vous imaginez que j'aurais sacrifié ma tendresse pour toi, mon bonheur, mon repos, pour avoir le plaisir de chagriner mademoiselle Rosalba ! Non, mon ami, l'amitié seule m'aurait défendue : mais je l'étais assez par mon amour, qui est aussi vif, aussi tendre, qu'au premier jour de notre mariage. Il est possible qu'une femme trompe son époux, mais elle ne peut pas tromper son amant : l'amour est une sauvegarde encore plus sûre

Digitized by Google

que la vertu. Mon ami, je suis innocente, puisque je t'aime, puisque je t'adore, puisque je préfère la mort à ton indifférence..... Réponds-moi... A quoi penses-tu?

ARLEQUIN, la regardant.

Je pense qu'il serait bien dommage que la fausseté eût ce visage-là.

ARGENTINE.

Livre-toi au mouvement de ton cœur; reviens à moi, reviens à celle qui n'a pas cessé d'être à toi. Je ne me relève pas que tu ne m'aies pardonné,

(Elle tombe à ses genoux; les deux enfans accourent, et se mettent aussi à ses genoux.)

LES ENFANS.

Ah! mon papa, pardonnez à notre maman.

(Arlequin, ému, relève sa femme et se met à genoux)

ARLEQUIN.

C'est à toi de me pardonner d'avoir pu te croire coupable.

LES ENFANS, à leur mère.

Ah! maman, pardonnez à notre papa.

ARGENTINE, elle l'embrasse.

Enfin me voilà heureuse! Mon ami, je te promets qu'il ne restera pas le moindre nuage; je jure que tout sera éclairci...

Digitized by Google

ARLEQUIN.

Tout l'est, puisque tu m'as embrassé.

(Il remet dans son sac tout ce qu'il en avait ôté.)

ARGENTINE.

Non, mon ami ; j'exige de toi que tu ne me quittes pas une seule minute jusqu'au moment de ma justification... Mais voici mademoiselle Rosalba. Comme elle est agitée ! Eh ! Mademoiselle, qu'allez-vous nous apprendre ?

SCÈNE XVIII.

ROSALBA, ARLEQUIN, ARGENTINE, LES DEUX ENFANS.

ROSALBA.

Qu'il ne manque plus rien à mon bonheur. Laisse-moi reprendre haleine ; je ne *me* possède pas de joie.

ARGENTINE.

Je brûle d'apprendre...

ROSALBA.

Ma tendresse pour toi pouvait seule me donner le courage que je viens d'avoir. En te quittant, j'ai couru chez mon père ; Arlequin sortait ; il lui avait tout dit, car mon père irrité donnait à Lélio des noms qu'il est loin

Digitized by Google

de mériter. Je me suis précipitée à ses pieds : c'est moi, me suis-je écriée, c'est moi qui l'ai épousé; je suis sa femme... La femme de qui? a-t-il dit en me repoussant... La femme de Lélio. A ces paroles mes forces m'ont abandonnée, mais non pas mon père ; il m'a relevée avec fureur et tendresse, ses mains tremblaient et n'osaient pas presser les miennes ; il semblait avoir peur de me pardonner. J'ai profité de l'instant, j'ai tout avoué ; je lui ai dit que je portais dans mon sein le gage de notre union, que cet enfant était le sien, et qu'il lui demandait, par ma voix, la permission de naître pour l'aimer. Mon amie, cette idée a fait évanouir sa colère ; il est resté un moment incertain sur ce qu'il allait dire. Mes yeux étaient fixés sur les siens, mon cœur battait de toute sa force ; je le regardais sans parler, il me regardait de même ; enfin ce silence a fini par un torrent de larmes qu'il retenait depuis long-tems. Dès que je l'ai vu pleurer, j'ai senti qu'il allait pardonner, je me suis élancé à son cou ; et les premiers mots que sa bouche a prononcés, en se pressant sur mon visage, ont été, ma fille, je te pardonne.

ARGENTINE, embrassant Rosalba avec transport.

Ah ! rien ne manque à mon bonheur.

ROSALBA.

Venez, mes amis : venez avec moi : je cours

Digitized by Google

chercher Lélio ; je vais le conduire aux pieds de mon père. Soyez les témoins d'une félicité que je dois à ma chère Argentine.

ARLEQUIN.

Mais je n'entends pas bien tout cela. M. Lélio est donc le mari de mademoiselle Rosalba ?

ARGENTINE.

Voilà ce grand secret que j'avais promis de te cacher. De peur qu'il ne fût découvert, je recevais sous mon adresse les lettres de M. Lélio pour sa femme. Celle d'aujourd'hui...

ARLEQUIN.

Chut, chut, je comprends toute ma méprise : je ne me la pardonnerais pas, si j'avais eu besoin d'explication pour me raccommoder avec toi. (*Il embrasse Argentine, et puis il prend par la main ses deux enfans.*) Mes enfans, vous vous marierez un de ces jours ; si vous avez le bonheur, comme moi, de trouver une honnête femme, souvenez-vous qu'il faut toujours la croire plus que vos propres yeux. Sans cela, point de bon ménage.

FIN DU BON MÉNAGE.

Digitized by Google

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

VIS de l'Éditeur sur L'ÉCOSSAISE. 2
ÉCOSSAISE, comédie en 5 actes, par Voltaire. 5
E MARIAGE DE JULIE, comédie en un acte par Saurin. 111
OTICE sur Florian. 179
ES DEUX BILLETS, comédie en un acte, par Florian. 185
ES JUMEAUX DE BERGAME, idem, par le même. 217
E BON MÉNAGE, idem, par le même. 253

FIN DE LA TABLE.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

MAR 2 '63 H

JN 6 '31

2016-2

CANCELLED

Digitized by Google